INSTITUT RHONE-ALPES DE TABACOLOGIE

DIRECTION REGIONALE ET DEPARTEMENTALE DE LA JEUNESSE ET DES SPORTS RHONE-ALPES

« *Positifs à la nicotine* »

Enquête sur les usages du tabac non fumé dans les milieux sportifs

Thomas Bujon

Mai 2007

Cresal-Modys-Cnrs

REMERCIEMENTS

Je voudrais ici exprimer mes remerciements à Mr Gérard Mathern (I.R.A.T.), pour sa confiance et son enthousiasme tout au long de la réalisation de cette enquête sociologique. Son soutien m'a été précieux. Je remercie pour leurs observations et leurs encouragements Mr François Renaudie et Mr Roger Oullion de la Direction Régionale et Départementale de la Jeunesse et des Sports de la région Rhône-Alpes, ainsi que Mlle Amel Rehailia étudiante en certificat de Physiologie et de Biologie des Systèmes Intégrés et Caroline Perrier pour leur aide. Je remercie également Mr Martial Saugy du laboratoire anti-dopage de Lausanne pour son remarquable accueil et pour les documents qu'il a mis à ma disposition.

Cette enquête n'aurait pu être conduite sans ceux et celles qui, rendus anonymes dans ce rapport, ont accepté de me rencontrer pour nous faire part de leurs expériences et de leurs observations. Je remercie les consommateurs de tabacs non fumé qui ont accepté de me voir dans le cadre d'entretiens approfondis et les médecins du sport qui m'ont permis de le faire. Enfin, ce travail a bénéficié de la relecture critique de Loïc Etiembre (Cresal-Modys) et les entretiens ont été retranscrits par Elodie Balluet : qu'ils en soient eux aussi remerciés.

Cette recherche a été co-financée par l'Institut Rhône-Alpes de Tabacologie et par la Direction Régionale et Départementale Rhône-Alpes de la Jeunesse et des Sports.

Thomas Bujon, sociologue, maître de conférence à l'université Jean Monnet de Saint-Étienne, Faculté Sciences humaines et sociales, Département de sociologie. Chercheur au laboratoire MODYS-CNRS.

Sommaire

Remerciements

Introduction 1

1- « *Smokeless tabacco* » 5
2- Une nouvelle forme de dopage ? 9
3- Méthodologie 11
4- Les usagers interrogés 13

PARTIE I : LE TABAC NON FUME : PRODUITS, MODES D'ADMINISTRATION ET NIVEAUX D'USAGE 16

I- LE TABAC NON FUME : MODE D'EMPLOI 16

1- La nature des produits 16
2- Les modes d'administration 19
2-1 « *avec les doigts* » 19
2-2 Les applicateurs : *prismaster®*, *prism*, *priss* 21
2-3 Des instruments médicaux détournés de leurs usages premiers 24
3- « *Se caler une boulette* » : les techniques d'application 26
4- Une forme mineure de violence cutanée auto-infligée ? 30

II- De l'expérimentation à l'usage régulier de tabac non fumé **32**

1- Découverte et expérimentation des produits : le rôle des sections sports-études 32
2- Effets recherchés et effets indésirables 35
3- Les usages réguliers et quotidiens 37

III- DANGEROSITE DES PRODUITS, RISQUES ET DEPENDANCES 40

1- Une classement des produits nicotinés selon leur pouvoir addictif 40
2- Les problèmes sanitaires constatés 43

PARTIE II : LES USAGES DU TABAC NON FUME DANS LES MILIEUX SPORTIFS 48

I-Le tabac non fumé dans les milieux sportifs : 50

1- Les sports en question 50
2- Une pratique à risque adolescente ? 54
3- Les rapports des sportifs au tabac : évolutions et alternatives 58

II- Les usages dopants *67*

1- Un « puissant stimulant » 67
2- Nicotine, amphétamine, strychnine 70
3- Diurétique 74
4- Un effet « *anti-stress* » 76

III- Les usages de détente et festifs du tabac non fumé 79

1- Le sport de haut niveau : entre pression et décompression 79
2- Les usages récréatifs 85
2-1 Poly-consommation 86
2-2 Quelques associations tabagiques : fumer, chiquer, priser 88
3- « *Petit trafic* » et modes d'approvisionnement 90
4- Un usage toléré et socialement admis : le regard des coachs 92

IV- Pratiques de dopage, pratiques d'auto-médication ? **94**

1- Une habitude toxique ? 95
2- Produits de récupération et auto-médication 98

Conclusion 102
Références bibliographiques 105

Cette enquête correspond à un moment de recherche entreprise sur les pratiques de dopage dans le milieu sportif et, plus particulièrement, sur les conduites addictives des sportifs de haut niveau[1]. Cette fois-ci, notre objet est l'utilisation des produits nicotiniques à des fins d'amélioration de performance physique et sportive et les formes de dépendance ou d'addictions qui en découle pour ses usagers. Car si l'on est aujourd'hui capable de décrire avec précision les tendances et les évolutions récentes du tabagisme en France, comme d'en mesurer l'ampleur, sa prévalence et ses conséquences sanitaires dans différentes catégories de la population générale ou dans certains milieux sociaux-professionnels (Beck et al., 2006), il reste néanmoins à questionner les différentes formes d'usage du tabac dans le milieu sportif au moment où certaines études établissent un lien entre la pratique intensive du sport et la consommation de substances psychoactives (Aquatias, 1999, 2003 ; Choquet, 1999 ; Beck, Legleye, Perretti-Wattel, 2003 ; Lowenstein 2005), et que d'autres confirment l'extension des pratiques dopantes et des toxicomanies dans le monde du sport amateur et professionnel (Brissonneau, 2003; Dunning, Waddington, 2003 ; Ehrenberg, 1999 ; Laure, 2004 ; Waddington 1999).

Plusieurs études médicales et pharmacologiques montrent que selon le mode d'administration et les circonstances de son usage, le tabac peut être considéré comme un « produit dopant » (Lagrue, 1996, Saugy, 1997). En effet, la nicotine employée sous forme de substitut, mâchée ou inhalée, s'avère être un « psychotrope puissant » consommé par les sportifs notamment au cours d'épreuves de ski, de slalom et de biathlon dans les pays scandinaves, de base-ball et de basket-ball aux Etats-Unis et au Canada. Il l'est aussi dans d'autres sports d'adresse ou de précision comme le tir, le golf, le tir à l'arc ou le tennis. En France, sa consommation tendrait d'ailleurs à se diffuser dans les sports comme le ski, le biathlon, et le slalom (Lagrue et al., 2002). Si le tabac ou la nicotine, quelle que soit sa forme (fumé ou non fumé) n'apparaît pas sur la liste des produits prohibés édictée par le ministère de la jeunesse et des sports, ni dans la nomenclature des substances et des méthodes dopantes de

[1] Cette recherche sociologique s'inscrit dans le prolongement d'une enquête médicale menée par la Direction Régionale Rhône Alpes de la Jeunesse et des Sports dans les sections sportives de collèges et lycées et des pôles France et Espoirs en Isère, Savoie et Haute-savoie sur « le sport et l'hygiène de vie » (Garnier, 2005). Cette enquête par questionnaire recueillis par les médecins du sport sur les pratiques médicales des jeunes s'intéressait aux habitudes toxiques des jeunes sportifs de haut niveau et à leurs usages de produits psychoactifs (alcool, cannabis etc.). Elle révèlera chez les jeunes sportifs un niveau d'usage du tabac non fumé suffisamment significatif pour poursuivre l'investigation.

l'Agence Mondiale Antidopage[2], il figurerait néanmoins au rang des produits susceptibles de provoquer des « effets allégués et recherchés par les sportifs et leur entourage médico-technique » (Mondenard, 2004 : 827). Les effets ou les bénéfices obtenus par le dopage nicotinique seraient nombreux. Tout d'abord, le tabac non fumé, consommé ainsi par voie orale, cutanée, nasale, sous la forme de gomme, timbre transdermique, spray nasal, etc. éviterait aux sportifs les désagréments liés au tabac fumé comme l'absorption du CO, de substances irritantes, etc.. De plus, son usage permettrait aux sportifs d'inhiber la sensation de la faim, de stimuler la sécrétion d'hormones anti-diurétiques, de faciliter la mise en action par un léger accroissement de la fréquence cardiaque et une élévation discrète de la pression artérielle. De plus, cela aurait pour effet de combattre l'anxiété, d'augmenter la concentration, d'accentuer la vigilance, d'intensifier la rapidité des réflexes et la vivacité, de stimuler et de modifier considérablement les activités sensorielles et motrices, d'optimiser la réponse au stress, etc. (Lagrue, 1996, 2002 ; De Mondenard, 2004).

En France, une première enquête avait été conduite en 1984 par le Comité National contre le Tabagisme - et en partenariat avec l'I.N.S.E.P. - sur l'utilisation du tabac par les sportifs de tous niveaux, pratiquant de manière régulière le sport de compétition (Lejard, 1985). S'appuyant sur une enquête statistique basée sur un échantillon de 1300 personnes fréquentant l'I.N.S.E.P., cette recherche avait montré comment la consommation de tabac était fonction du niveau sportif et de la discipline pratiquée : certaines disciplines sportives étaient plus concernées que d'autres par le tabagisme (sport mécanique ou sports collectifs : handball, football, volley etc.) alors que dans d'autres disciplines, notamment celles qui exigent le plus sur le plan cardiorespiratoire (cyclisme, course à pieds etc.), l'usage du tabac s'avère modéré voire quasi absent pour les sportifs de haut niveau. Par ailleurs, Jean-Pierre de Mondenard souligne que cette consommation de tabac se fait plus importante quand le sport « demande de la vigilance, de la tension nerveuse ou de la technique » mais elle est inquiétante quand on sait que « le tabac a des effets redoutables sur la fonction cardiorespiratoire : réduction des échanges gazeux au niveau des poumons

[2] La nicotine et le tabac ne figurent pas non plus sur toutes les listes officielles comme celles aussi du CIO. Ceci dit, la nicotine et les substituts nicotiniques sont des substances addictives dont les principaux métabolites (comme la Cotinine ou OH Cotinine) peuvent être détectés dans les urines suite à des contrôles antidopage. Nous y reviendrons.

et donc diminution de l'apport d'oxygène aux muscles, augmentation de la tension artérielle, accélération du rythme cardiaque et ralentissement des réflexes » (2004 : 825). Ainsi, contre toute attente, l'enquête menée par Lejard montre qu'une bonne partie du contingent d'athlètes de haut niveau (45%) fume occasionnellement. Bien entendu, dans les années 1980 le contexte est différent : les usages de substances dopantes dans le milieu sportif ne sont pas médiatisés et reconnus publiquement comme tels par les institutions sportives. De plus, la consommation de tabac n'est pas aussi condamnée et discréditée socialement qu'aujourd'hui, et surtout, les politiques de lutte contre le tabagisme peinent à s'imposer[3] tout comme les stratégies thérapeutiques d'aide à l'arrêt et les traitements de substitution nicotiniques (gomme, spray, patch, etc.) lesquels n'apparaîtront qu'au milieu des années 1980. Cette étude de Lejard avait donc un mérite : elle mettait en évidence les habitudes toxiques des sportifs de haut niveau et signalait une relation complexe entre l'usage du tabac et la pratique d'une activité physique régulière et intensive.

La consommation de tabac dans le milieu sportif n'est donc pas nouvelle. Néanmoins, en France, l'utilisation du tabac en milieu sportif reste peu analysée et ajouterions-nous, pas du tout analysée sous sa forme « non fumée » alors même que les sports d'hiver (ski, hockey sur glace, etc.) ou les sports américains comme le basket-ball et le base-ball aux Etats-Unis semblent particulièrement concernés par cette forme de consommation du tabac et par le « *smokeless tabacco* ». Plusieurs raisons semblent expliquer cette impressionnante absence d'analyse. Tout d'abord, il faut dire que les politiques de lutte contre le tabagisme, les campagnes médiatiques de sensibilisations nationales, les dispositifs de prévention et les programmes de désintoxication, tout comme les enquêtes sur le tabagisme, se sont toutes concentrées sur certains milieux sociaux ou professionnels et sur des catégories d'âge bien précises comme l'adolescence ou sur des populations particulièrement vulnérables (les femmes enceintes par exemple). Elles ont exclu ainsi de leur champ pratique d'actions le monde du sport qui, par les valeurs de santé, de bien être et d'intégration sociale qu'il véhicule, s'est longtemps construit comme une alternative à la consommation de produits psychoactifs, et comme un moyen de lutter contre le tabagisme (Beck, Legleye, Perretti-Wattel, 2001). D'ailleurs cette idée selon laquelle la pratique du

[3] Si la loi Veil du 9 juillet 1976 trace les grandes lignes de la lutte contre le tabagisme en France, il faut attendre la loi Evin (10 janvier 1991) pour voir s'amorcer une véritable « dénormalisation » du tabagisme (Hautefeuille, Beck, 2006 ; Lemaire, 1999).

sport de haut niveau éloignerait les athlètes du tabagisme est fortement répandue et, parfois, relayée par de nombreux analystes pour qui l'usage régulier du tabac est purement et simplement jugé antinomique avec la pratique du sport et son éthique. Au mieux sa consommation est exceptionnelle, limitée à des occasions particulières : « (…) pour ce qui est du tabac, peu de sportifs fument régulièrement, le tabagisme étant plus nettement *incompatible* avec la pratique sportive et risquant d'entraîner une baisse ou du moins une *non progression des performances* [c'est nous qui soulignons]. Ils peuvent néanmoins fumer surtout dans des circonstances festives » (Picchedda, Bui-Xuân, 2005). Cependant cette représentation renforce les préjugés à propos des sportifs « naturellement » et par définition non-fumeurs - ce qui paradoxalement préserve cette population des actions des politiques de lutte antitabac et, par conséquence, l'idéal de perfection et de pureté affiché par le sport (Vigarello, 2002). Enfin, la lutte contre le tabagisme – même celle menée dans le monde du sport - ne concerne actuellement que le tabac fumé ou le tabagisme passif. Dans ce contexte, en se concentrant exclusivement sur cet usage du tabac fumé, les études actuelles et les actions de prévention ou de régulation des consommations ne font pas référence – à quelques exceptions près mentionnées ci-dessus- à l'utilisation du tabac non fumé, ou aux usages de produits nicotiniques identifiés comme faisant parti du phénomène du *smokeless tabacco* [4]. Force est pourtant de constater que cette forme de tabagisme considérée jusqu'alors comme marginale en France semble se répandre et se développer depuis la fin des années 1980 et surtout au début des années 1990 dans certains milieux sportifs, celle-ci se diffusant par la suite dans la population adolescente dans les régions de l'arc alpin et Midi-Pyrénées. En France, l'interdiction de fumer dans les lieux publics motivant l'arrêt de la consommation du tabac et le recours de plus en plus massif aux substituts nicotiniques et non fumé[5], nous engage à regarder de plus près cette forme de tabagisme.

[4] L'expression tabac « non fumé » regroupant le tabac à priser ou tabac à chiquer est préférable d'après certains médecins à l'expression tabac « sans fumé ». Cette dernière expression que l'on attribue à l'industrie du tabac laisserait entendre, que la consommation n'est pas dangereuse parce que « sans » fumée. Les professionnels de la santé en Angleterre préfèrent d'ailleurs employer l'expression de « Spit Tabacco ».

[5] Selon l'O.F.D.T., « les ventes de médicaments d'aide à l'arrêt du tabac ont augmenté de 60,5% au premier trimestre 2007 par rapport au 1er trimestre 2006. L'activité des consultations de tabacologie est en augmentation de 25% ».

1- Smokeless tabacco

Sous cette rubrique du *smokeless tabacco*, on peut regrouper différentes formes de tabac non fumé ou sans combustion entre lesquelles il existe un air de famille[6] : la prise, la chique et le *snuff dipping*. Cette dernière forme de consommation de tabac à priser, non fumé et à usage oral nous intéresse plus spécifiquement ici. En effet, fortement répandu aux Etats-Unis et au Canada, le tabac à chiquer et à priser –le *skoal-bandit*® ou le *Copenhagen*® - est couramment consommé par les sportifs[7] et surtout par les joueurs de base-ball professionnels. En effet, sa consommation fait partie depuis les années 1970 de la « culture du base-ball » [8]. Elle ne cessera d'augmenter dans ce sport au fil des décennies pour devenir trois fois supérieure à celle de la population générale (Severson et al. 2005). C'est aussi le cas pour d'autres sports comme la lutte (Hannam, 1997). Il s'agit de « tabac humecté ou parfois sec, haché très finement et offert dans une petite canette contenant une vingtaine de sachets (…). Malgré l'utilisation de tabac à priser, l'utilisateur renifle rarement ce produit ; il en place plutôt une pincée ou un sachet, appelé en argot *pinch*, *dip* ou *quid*, entre sa lèvre inférieure et sa gencive et laisse le tabac dans sa bouche, sans mastiquer, durant environ trente minutes (…) Une dose moyenne de tabac à priser conservée dans la bouche durant une trentaine de minutes, procure autant de nicotine que quatre cigarettes » (Gervais, 1998). Ce phénomène du *snuff dipping* se distingue donc du tabac à chiquer tel qu'il est connu et consommé actuellement en France essentiellement par les immigrés d'origine maghrébine notamment de la première et seconde génération pour qui il s'agit d'une pratique culturelle. Pour consommer ce produit – le *Makla Ifrikia*® ou d'autres produits comme le *Neffa*

[6] Cette utilisation du tabac non fumé n'est pas exclusive, nous le verrons, d'une consommation de tabac fumé ou d'autres pratiques ou d'autres consommations de substances psychoactives (alcool, stimulant, etc.).

[7] Aux Etats-Unis, les premières publicités pour les *Skoal bandits*® insistaient d'ailleurs sur le fait que sa consommation stimulait les performances sportives. Selon Robert Molimard, « l'usage s'est ainsi répandu chez les jeunes américains, dont 8 millions les utilisaient en 1990 ». Il précise que la commercialisation des *Skoal bandits*® en France au début des années 1990 s'est soldée par un échec pour la Seita (2004 : 110 ; 2005).

[8] D'après le médecin Canadien André Gervais, les joueurs de base-ball sont de grands consommateurs de *snuff dipping* : « Ils auraient commencé à mâcher du tabac il y a près d'un siècle pour garder leur bouche humide dans les parcs secs et poussiéreux de l'époque, publicisant ainsi depuis cette forme de tabac auprès des jeunes. Parmi les 1566 joueurs de base-ball des ligues majeures et mineures ayant passé un examen de la bouche au camp d'entraînement de Phœnix de 1988 à 1990, 42% des joueurs faisaient usage de tabac sans fumée ; de ce nombre 50% présentaient des leucoplasies, ces plaques blanches qu'on appelle communément *smoker's patch* et qui sont considérées comme précancéreuses (…). Chez les joueurs consommant quatre canettes de *snuff* (tabac à priser) par semaine à l'année longue, près de 90% présentaient des leucoplasies » (1998).

Souffi, ou le *Makla Benchicou®*, *Makla El Kantara®*, etc. il faut « *mâcher* », « *chiquer* » un morceau de tabac, que l'on peut envelopper dans du papier de cigarette (de type O.C.B.) et que l'on place ensuite entre la gencive et la joue. Le tabac à usage oral, quelle que soit sa marque de fabrique, sa commercialisation et sa provenance géographique, se présente dans des boîtes métalliques de différentes tailles et sous deux formes spécifiques : « *en vrac* » (photo 1) et en « *sachets portions* » (photo 2)[9] :

Photo. 1 Photo. 2

Le *snuff dipping*, correspond à une autre forme de consommation de tabac non fumé : celle du *snus* fortement présente dans les pays scandinaves (Suède, Norvège, Finlande). Le *snus* est à tout point similaire au *snuff dipping* à ceci près qu'il serait par rapport aux tabacs américains « plus pauvre en nitrosamines » (Molimard, 2004 : 110) et que les milieux sportifs concernés ne sont pas ou plus les mêmes. Ce produit (*snus* ou *snaff*) est aussi du tabac à usage oral, humidifié et chiqué. Il est aussi « placé dans le vestibule, entre la gencive et la paroi interne de la lèvre supérieure. Il est consommé directement sous forme de petit sachets rappelant le conditionnement du thé » (Mathern, 2006). En suède, le *snus* est commercialisé par l'industrie du tabac (*Swedish Match*) en vrac (*löss ou losse snus*) et en sachets portions (*portion snus*) où il rencontre un grand succès. Il existe une grande variété de marques comme *Général® Röda lacket®*, *Catch®*, *Grovsnus®* etc.. Le *snus* fait pourtant l'objet depuis le 14 décembre 2004 d'une interdiction de commercialisation en Europe (au Royaume Uni puis en Allemagne) suite à une décision de la cour de justice Européenne en raison « d'une controverse sur les divers dangers que

[9] Photographies extraites du site http://www.fotoakuten.se

représentent ces produits ». Cette décision s'appuie sur les traités européens qui prévoient que le législateur communautaire « prenne pour base un niveau élevé de protection des personnes »[10] . Le *snus* est donc seulement consommé dans les pays du nord de l'Europe où il est autorisé et présenté comme un substitut nicotinique[11]. D'après R. Molimard (2005), avec la consommation du *snus*, le pourcentage de consommateurs masculins de tabac fumé serait passé de 40 à 15% entre 1976 et 2002. La Suède aurait ainsi réduit de façon significative leur taux de décès par cancer du poumon. Ce basculement serait en partie dû au fait que le *snus* est utilisé comme une alternative à la cigarette et comme un moyen d'arrêter globalement le tabac. Au regard de ses composants, celui-ci serait plus proche des substituts nicotiniques que de la cigarette, sa faible teneur en nitrosamine n'entraînerait d'ailleurs pas plus de maladies ou cancers buccaux chez les consommateurs de *snus* que chez les non-consommateurs. Plusieurs experts internationaux comme K. Fagerström, M. Javis etc., plaident alors dans le cadre d'une politique de réduction des risques pour sa libéralisation et la levée de son interdiction par la cour de justice européenne en 2004. Ceci afin d'entraîner une « dénormalisation du tabagisme »[12]. Pour R. Molimard, de toutes les études conduites sur la consommation du tabac non fumé, aucune n'apporterait des arguments suffisamment solides ou des résultats probants sur les dangers encourus par les consommateurs de *snus*[13]. Bien au contraire, les pathologies provoquées spécifiquement par le tabac fumé diminueraient de façon significative (cardiovasculaires, affections pulmonaires, etc.) sans oublier d'autres

[10] Selon la revue de presse de la M.I.L.D.T. datant du 15 décembre 2004.

[11] *Le quotidien du médecin*, n°7656, 2004. En Suisse, l'office fédéral de la santé publique (O.F.S.P.) informe dans une de ses lettres à destination de l'administration fédérale des douanes des réglementations en matière de consommation de tabac à usage oral (*snus* et *snuff*) et des quantités qu'il est possible d'importer à usage personnel. Si la commercialisation du *snus* est interdite en Suisse et dans l'espace communautaire, en revanche, « *les particuliers peuvent en importer pour leur propre consommation* ». Il est donc posé la question des quantités autorisées « *pour usage personnel* ». Cette quantité a été calculée à partir de la ration quotidienne estimée par K Fagerström et par G. Anderson. En suède, cette ration quotidienne se monte en moyenne et par personne à environ 20 g/jour (une boite étant de 34 g). Mais elle varie individuellement et en fonction des sexes entre 4g et 48g par jour et par personne. Il sera précisé qu'une « *réserve de 2 mois ou 6O jours est amplement suffisante* ». De fait, l'O.F.S.P. est de l'avis que « *des envois contenant jusqu'à 1,2 kg de tabac destiné à un usage oral peuvent être considérés comme étant destiné à usage personnel. Cette quantité suffit pour 2 mois pour une personne ayant une consommation moyenne* ». O.F.S.P., *Lettre d'information* n°96, 6 juillet 2004.

[12] Cet argument est d'ailleurs explicitement développé par l'industrie du tabac *Swedish Match* à propos de ses produits. Le site Internet *Swedish Match* est exemplaire de ce point de vue : http://www.swedishmatch.com.

[13] Des études montrent que le tabac non fumé présente un fort taux de nicotine susceptible d'entraîner une forte dépendance à la nicotine. L'utilisation de tabac à chiquer serait susceptible de provoquer toute une série de maladies ou de pathologies comme des rétractions irréversibles des gencives, des maladies cardiovasculaires, des risques de cancers bucco-pharyngité liés aux nitrosamines etc. (Richter, Spierto, 2003; Lagrue, 2007).

risques liés au tabac fumé : « sur un plan humain et scientifique la cause est entendue : hormis arrêter de fumer, passer au *snus* est pour l'instant la seule façon de réduire de façon appréciable le risque personnel, et supprime du même coup les problèmes posés par le tabagisme environnemental sans parler des incendies. Le véritable problème est sociologique et culturel » (Molimard, 2005)[14].

De fait, la consommation du *snus* s'est faite plus importante depuis une dizaine d'année en particulier dans les pays scandinaves où l'interdiction de fumer dans les lieux publics est en vigueur. Cette consommation s'est par ailleurs diffusée dans les milieux sportifs européens. Le *snus* a été importé pour l'essentiel par les sportifs et entraîneurs scandinaves notamment au tout début des années 1990 en Autriche, en Russie, en Suisse et en France. Au regard de ce que l'on sait aujourd'hui, l'usage du tabac non fumé est importante dans le milieu des sports d'hiver (hockey sur glace, ski, course orientation, etc.) mais aussi dans d'autres disciplines particulièrement répandues dans les pays scandinaves ou américains (basket-ball, golf, lutte etc.). A tel point que ce produit (*snus*) - et subséquemment la nicotine - , figure parmi la liste des produits, qui au début des années 2000, avec l'EPO, les médicaments comme le Modafinil, les stéroïdes de synthèse comme le T.H.G., intéressent de plus en plus les spécialistes de la lutte antidopage[15]. Cette utilisation du *snus* par les sportifs et leur encadrement technique et médical est loin d'être marginale et cette « *bombe à nicotine* » inquiète aujourd'hui les experts en santé publique et préoccupe les acteurs du mouvement sportif engagés dans la lutte contre le dopage ou les représentants fédéraux des disciplines concernées. Il y a quelques années d'ailleurs, des médecins suisses de l'Unité d'Analyse du Dopage de Lausanne, laboratoire accrédité par l'Agence Mondiale Antidopage, constataient : « Nous étudions actuellement l'apparition d'une nouvelle forme de dopage venue des pays nordiques : la stimulation par sachets de nicotine placés dans la bouche pour atténuer la fatigue. L'effet est presque instantané (1 à 2 min). Nous essayons de déterminer si, comme nous le pensons, la dépendance peut être très rapide et si les cancers de la bouche

[14] R. Molimard reprend les propos de Clives Bates, l'ancien directeur de l'association Britannique A.S.H. (*Action On Smoking and Health*). Ce défenseur de la consommation du *snus* raconte comment Karl Fagerström, le concepteur du test de dépendance universel et de l'introduction des substituts nicotiniques, aurait été exclu de plusieurs organisations anti-tabac pour avoir voulu pratiquer des expériences scientifiques en ce sens et promouvoir la commercialisation du *snus* en Europe.

[15] On retrouve tous ces produits présentés dans un document interne destiné aux acteurs de la lutte antidopage et aux médecins fédéraux « Les produits dont on parle », *document de travail* dactylographié, n.d.

s'en trouve considérablement augmentés » [16]. C'est cette inquiétude qui est à l'origine de cette enquête sociologique sur la réalité de l'usage du tabac non fumé dans les milieux sportifs et sur les modes de consommation qu'il s'agira ici de documenter.

2- Une nouvelle forme de dopage ?

Cette enquête sociologique s'inscrit dans la droite ligne des études épidémiologiques, pharmacologiques et médicales développées autour des consommations des produits du tabac dans les milieux sportifs. Ces dernières cherchent à décrire « le dopage nicotinique », à évaluer « le niveau d'intoxication des sportifs et les répercussions cliniques qui peuvent en découler ». Il est question de « cerner au plus près la réalité des faits », d'estimer les risques, de quantifier les déterminants, dans le but d'envisager « des actions de prévention et de cure de telles intoxications » (Mathern, 2005, 2006). Pour notre part, l'enquête sociologique que nous présentons ici se veut complémentaire, non en ce qu'elle propose une nouvelle enquête statistique par questionnaire sur ces questions mais en ce que celle-ci, qualitative, se propose d'aller au-delà des résultats quantitatifs. Il s agit d'avancer une analyse du phénomène à partir de l'examen détaillé de la trajectoire d'un nombre plus limité de cas et d'observations ethnographiques (Ingold, 1991 ; Jauffret-Roustide, 2006). Dans ce cadre, nous chercherons à disposer d'informations pertinentes et d'interprétations sur la consommation et les consommateurs de tabac non fumé dans les milieux sportifs (Ingold, 1991). Parce que nos connaissances en sciences sociales en matière de pratiques dopantes et d'usage des substances psychoactives sont plutôt faibles, il nous importera aussi de cerner la réalité des faits, d'appréhender la réalité sociale de cette pratique tabagique que de nombreux experts et observateurs jugent dopante. Dans cette perspective, l'objectif de cette enquête est de documenter les produits utilisés, les modes d'administration et les techniques d'application, les effets recherchés et ceux qu'il faut éviter, pour enfin, comprendre ces pratiques de consommation selon les niveaux d'usage[17] (expérimentation, occasionnel et régulier)

[16] in Imofh N. (1995), « Les athlètes se mesurent aussi aux laboratoires antidopage » *Allez savoir*, n°2, juin : 34-40. Le laboratoire d'analyse de dopage de Lausanne (L.A.D) produira dans la foulée une étude sur la nicotine (Taverney, 1997). Nous reviendrons sur cette étude dans notre deuxième partie.

[17] Nous reprenons ici les classifications employées en sciences sociales à propos des usages de drogues : l'expérimentation désigne le fait d'avoir consommé le produit en question au moins une fois dans sa vie ; l'usage occasionnel est une consommation du produit épisodique, aléatoire, dans

tout comme il conviendra d'identifier les problèmes de santé qui en découlent. C'est ce que l'on abordera dans la première partie de notre enquête. Dans une seconde partie, nous tenterons de faire une sociologie des usages du tabac non fumé dans les milieux sportifs. Notre perspective est sociologique au sens où il s'agit moins de s'intéresser au produit lui-même qu'à ses différents usages et plus particulièrement aux dimensions sociales et temporelles dans lesquels s'inscrivent ces usages (Peretti-Watel, 2005 : 237). Notre investigation repose donc moins sur des « données psycho-pharmacologiques » (Lagrue 2007) produites par le discours savant que sur les expériences profanes que les usagers font de ces produits dans le cadre de leur pratique sportive : sont-elles dopantes ? ou y a t-il d'autres types d'usages du tabac non fumé dans les milieux sportifs ? comment les appréhendent-ils, comment les décrivent-ils ? quelles conduites s'y rattachent ? Enfin, il restera un point sur lequel nous attarder : parce que le tabac (et la nicotine) est licite, que la nicotine n'est pas considérée officiellement et publiquement comme une substance dopante, se pose alors la question du passage d'un mode de consommation autorisé et « normalisé » à un autre mode de consommation dont il s'avère qu'elle provoque des fortes dépendances et qu'elle améliorerait, sous certaines conditions, les performances sportives. Cela nous invite à interroger la façon dont les usagers eux-mêmes comprennent et expliquent ces troubles de la relation entre le licite et l'illicite, la performance et le thérapeutique, et envisagent le passage d'un mode de consommation à un autre qualifié de déviant lorsqu'il s'agit de dopage. Ainsi, l'enquête sur les pratiques de consommation de tabac non fumé en milieu sportif peut s'avérer éclairante pour d'une part questionner les modes de qualification du produit (tabac non fumé) dans l'espace normatif des substances dopantes et, d'autre part, pour identifier l'émergence de nouvelles problématiques liées à cette forme de pratique tabagique.

certaines circonstances et dans certains contextes ; et l'usage régulier correspond à un usage du produit régulier, quotidien et systématique (Beck et al. 2006 c ; Becker, 1985 :85)

3- Méthodologie

S'il faut retenir un point essentiel à propos de cette enquête c'est qu'elle ne prétend pas à l'exhaustivité, ni à mesurer précisément l'ampleur de la consommation de tabac non fumé dans les populations en milieu sportif et/ou scolaire ou encore d'en anticiper les évolutions futures même si les résultats de l'enquête statistique dessinent déjà quelques tendances (Garnier 2005). Nous ne prétendons pas à travers cette enquête qualitative en avoir une connaissance complète, et à l'heure actuelle, les résultats qui en découlent ne peuvent pas être généralisés à telle ou telle population spécifique (adolescente etc.) ou à tel ou tel sport. Certes, les modes de consommations que nous présenterons ici sont liés à certains milieux sportifs et on peut, sans trop faire violence à la réalité, les mettre en rapport avec telle ou telle pratique sportive (ski alpin, hockey sur glace, etc.). Cependant, il faut être prudent sur la correspondance affichée entre la spécificité d'une pratique sportive et la consommation plus ou moins intensive de telle ou telle substance psychoactive. En effet, le risque est de se focaliser sur ces milieux sportifs au détriment d'autres moins exposés mais tout autant concernés. C'est un fait dont il faut ici tenir compte. Nous espérons que d'autres études viendront infirmer ou confirmer les résultats de notre enquête en apportant des éléments de comparaison. Enfin avant de présenter les personnes interrogées au cours de cette recherche, rappelons les difficultés que nous avons eu pour mener à bien cette enquête malgré la volonté de plusieurs praticiens médicaux (médecins fédéraux, médecins du sport, médecins des directions régionales et départementales Jeunesse et Sports Rhône-Alpes et Midi-Pyrénées) de nous aider à constituer un échantillon contrasté de sportifs de haut niveau usagers de tabac non fumé. En effet, cette étude a été difficile parce qu'il faut tout d'abord enquêter dans le monde du sport professionnel et ensuite, parce qu'il est question, comme on vient de le voir, d'une pratique qui peut sous certains aspects être considérée comme dopante ou déviante[18].

[18] Il a été particulièrement difficile de trouver des personnes susceptibles de répondre à nos questions. A plusieurs reprises, les personnes contactées pour cette enquête se sont montrées réticentes à nous rencontrer. Il faut dire que le fait même d'enquêter sur une pratique « culturellement » répandue et jusqu'alors passée inaperçue, si ce n'est aux yeux de quelques uns, est déjà en soit un indicateur ou un révélateur que la consommation pourrait s'avérer problématique. Même si nous n'avons jamais mentionné la question du dopage au moment de contacter les personnes, nous l'avons néanmoins abordé au cours de l'entretien afin de connaître leur point de vue sur le sujet.

Cette enquête se base sur 12 entretiens semi-directifs[19] menés auprès de consommateurs de tabac à chiquer et de personnes qui par leur fonction (médicale, sportive, professionnelle, etc.) sont confrontées directement ou indirectement au phénomène pour l'avoir côtoyé ou observé dans différents contextes, et pendant quelques années, à des postes d'observation forts différents (laboratoire antidopage, cabinet médical, haut des pistes, collèges et lycées, etc.)[20]. Sur ces 12 entretiens qualitatifs approfondis, nous en avons effectué 9 avec des usagers occasionnels ou réguliers de tabac non fumé. Parmi ces 9 personnes, deux d'entre elles ne sont pas sportives de haut niveau bien qu'elles soient d'une manière ou d'une autre liées au monde du sport. Les 7 autres consommateurs rencontrés font tous partie du milieu du sport de haut niveau. Parmi ceux-ci deux ont expérimenté le tabac non fumé sans basculer dans un usage régulier (un entraîneur de course d'orientation et une skieuse de fond). Les cinq autres sont des sportifs de haut niveau qui consomment régulièrement et quotidiennement ces produits (certains d'entre eux ont arrêté d'utiliser ces produits). Parmi ces sportifs, un technicien d'une équipe sportive féminine, ancien sportif de haut niveau, fait partie de ces usagers réguliers interrogés. Les trois autres entretiens ont été menés avec un médecin du sport, un médecin de la lutte antidopage, et un entraîneur de saut à ski. Ces personnes ont été confrontées à l'usage du tabac dans le sport. Au delà des 12 entretiens réalisés, nous avons eu des conversations informelles complémentaires avec différentes personnes qui, d'une manière ou d'une autre, ont rencontré le phénomène dans le cadre de leur pratique professionnelle (pharmacienne, infirmière scolaire, techniciens, médecins engagés dans la lutte antidopage, mais aussi des sportifs qui n'ont cependant pas voulu nous faire part de leur expérience dans le cadre d'un entretien sociologique). Ainsi, ces discussions sont venues infirmer ou confirmer les connaissances recueillies au cours de la recherche.

[19] Ils sont construits à partir d'une grille d'entretien pré-établie comprenant plusieurs thématiques communes aux personnes interrogées. L'entretien semi-directif laisse toujours aux personnes « la possibilité d'évoquer des thèmes non prévus. Contrairement au questionnaire, le guide d'entretien évolue en fonction de la dynamique de chaque situation d'enquête. Dans l'analyse, les façons de parler et l'interaction entre l'enquêteur et l'enquêté sont à prendre en considération pour contextualiser le contenu de ce qui est dit » (Jauffret-Roustide, 2006). Chaque entretien replace l'usage dans la trajectoire de vie des personnes et part de l'idée que les pratiques décrites ne sont pas préalablement nommées pour obtenir de réelles informations. Nous laissons les usagers qualifier et interpréter eux-mêmes leur pratique sous telle ou telle catégorie. Il s'agit de saisir plus largement les pratiques, les savoirs, les croyances qu'ils détiennent à propos de leur consommation et des risques qu'ils prennent.

[20] L'enquête est ponctuelle et s'est localisée à la région Rhône-alpes puis s'est déployée à la Suisse pour des raisons que nous expliquerons au cours de notre développement.

Tous ces entretiens représentent des points de départ importants pour analyser la diversité des situations que recouvre cette forme de consommation de tabac et obtenir de plus larges informations sur la réalité des usages de ces produits nicotiniques dans le sport. A propos du dopage nicotinique, certains nous le verrons ont des positions nuancées, d'autres plus fermes. Nous proposons uniquement des interprétations à partir des témoignages recueillis par entretiens semi-directifs auprès des consommateurs. Dans la mesure où notre rapport d'enquête décrit de façon ethnographique les modes de consommation du tabac non fumé (produit, mode d'administration, les différents effets, etc.) et quels en sont les usages en milieu sportif, nous tenons compte de la parole des usagers[21]. Il s'agit en effet de décrire l'expérience qu'ils ont du produit, des risques et de la dépendance, et d'expliciter ce qu'ils en pensent sans préjuger de leurs connaissances ou de l'authenticité de leur propos. Nous avons pris le temps de les écouter et d'enregistrer leurs expériences ; partant du principe que l'usager de produits psychoactifs porte « un jugement informé sur l'expérience dans laquelle il est engagé » (Ogien in Fontaine, 2006). C'est ce qui nous amènera à prendre en considération les paroles des usagers sur leurs comportements d'usage et à les mettre en évidence dans ce rapport d'enquête par des extraits d'entretiens semi-directifs. Les noms des personnes interrogées comme les lieux et certaines situations ont été rendues anonymes.

4- Les usagers interrogés :

Eva : a 18 ans. Elle est élève en classe de terminale E.S. et interne dans un lycée de la région Rhône-Alpes comportant une filière sport-études. Originaire d'une station de ski, elle découvre très jeune le tabac à chiquer au collège qu'elle expérimente à l'âge de 12 ans. Puis elle consomme régulièrement dès son entrée en classe de seconde au lycée. Depuis quelques années, elle consomme régulièrement du tabac à chiquer de type *Makla Ifrikia*®, et occasionnellement du tabac fumé ou prisé et du cannabis. Elle ne pratique pas de sport à haut niveau. Sa consommation est estimée en moyenne à 10 prises par jour.

[21] Le sociologue C. Brissonneau montre que les questions posées à propos du dopage dans le milieu sportif « le sont à partir de ce que pense le corps médical et non à partir du discours des "dopés" eux-mêmes » (2003). Il est donc aussi nécessaire pour améliorer la connaissance des pratiques dopantes et/ou addictives de tenir compte de leurs points de vue et de saisir la signification que les usagers attribuent à leur propre comportement.

Manon : Elle a 19 ans. Elle est étudiante en STAPS. Elle ne pratique pas le sport à haut niveau. Elle est originaire d'une station de ski. Elle a expérimenté le tabac à priser et a été consommatrice régulière de tabac fumé avant de consommer régulièrement du tabac à chiquer de type *Makla Ifrikia*® depuis deux ans. Sa consommation est estimée de 3 à 10 prises par jour.

Nicolas : Il a 29 ans. Il est skieur de haut niveau (international). Sa spécialité est la descente. Il consomme régulièrement du tabac à chiquer américain de type *Skoal bandit*® depuis cinq ans. Il consomme occasionnellement le tabac à chiquer français et les produits scandinaves. Au moment de l'entretien il vient de mettre fin à sa consommation. Celle-ci était estimée à 5 prises par jour.

Xavier a 25 ans. Il est skieur de haut niveau (international). Sa spécialité est la descente. Il appartient au même groupe sportif que Nicolas. Il consomme régulièrement du *snus* depuis huit ans bien qu'il lui arrive à l'occasion de consommer du tabac à chiquer de type *Makla Ifrikia*®. Il tente de mettre un terme à sa consommation depuis quelques temps mais replonge régulièrement. Sa consommation est estimée de 7 à 8 prises par jour.

Amandine a 25 ans. Elle est skieuse de haut niveau (international). Sa spécialité est le Slalom. Elle consomme du tabac à chiquer de type *Makla Ifrikia*® depuis neuf ans. Sa consommation est estimée à 10 prises par jour. Au moment de l'entretien elle tente d'arrêter le tabac à chiquer sans résultats probants. Elle déprime.

Marie : Elle a 17 ans. Skieuse de haut niveau international. Sa spécialité est le Géant. Elle est en classe de première, interne dans un lycée de la région Rhône-Alpes en section sport-études. Elle consomme depuis deux ans et quotidiennement du tabac à chiquer de type *Makla Ifrikia*®. Sa consommation est estimée de 8 à 10 prises par jour.

Sébastien : Il a 26 ans. Cet ancien skieur de haut niveau travaille pour un équipementier. Il est technicien dans une équipe féminine de ski. Il consomme

régulièrement du tabac à chiquer de type *Makla Ifrikia*® depuis cinq ans au moment des compétitions. Sa consommation est estimée de 5 à 7 prises par jour.

Isabelle : Elle a 22 ans. Etudiante en droit, c'est une ancienne skieuse de fond de niveau national. Elle a fait ses études dans un lycée de la région Rhône Alpes dans une filière sport-études. Elle a toujours évité de consommer du tabac à chiquer mais elle finira néanmoins par l'expérimenter.

Laurent : il a 34 ans. Ancien athlète de course d'orientation de niveau international. Il est professeur de sport et entraîneur de course d'orientation. Il a pu expérimenter lorsqu'il était un jeune athlète le *snus* à deux reprises et en constater la présence dans les milieux sportifs internationaux notamment scandinaves (ski alpin, ski nordique, course d'orientation).

Les autres entretiens ont été réalisé avec des non-consommateurs de ces produits : un médecin du sport, un médecin du Laboratoire Antidopage de Lausanne (L.A.D., Suisse) et un ancien entraîneur de saut à ski.

Partie I
Le tabac non fumé : produits, modes d'administration et niveaux d'usages

Notre travail d'enquête vise à mettre en évidence les différentes catégories attribuées à cette consommation de tabac non fumé en fonction de la façon dont les usagers eux-mêmes qualifient le produit, et en définissent de façon profane les propriétés. Il s'agit d'appréhender ce type de produit en fonction de son mode d'administration et des résultats -ou des effets- qu'ils en attendent. Nous serons donc attentifs au contexte de consommation et aux conditions d'utilisation dans lesquels s'effectue la prise du produit en question. Dans cette première partie, nous présenterons la consommation du tabac non fumé en croisant ces différentes unités d'analyse : la nature du produit, le mode d'administration et les techniques d'application, les effets et les problèmes sanitaires rencontrés, et la logique de consommation selon les différents niveaux d'usages (expérimentation, occasionnel, régulier). Cette partie est donc très descriptive et elle ne met pas en perspective les contextes d'usages (sportifs). Ce n'est que dans une seconde partie que les différents usages du tabac non fumé dans les milieux sportifs seront abordés.

I- Le tabac non fumé : mode d'emploi

1- La nature du produit :

Il est difficile de connaître toutes les propriétés pharmacologiques et chimiques du tabac à chiquer ou d'avoir une vue d'ensemble de tous les produits à base de nicotine commercialisés et consommés en France, en Europe, et dans de nombreux pays du Maghreb. Il existe une grande variété de pâtes ou de pastilles à base de poudre de tabac parfois aromatisés qu'il n'est pas facile de recenser (Molimard, 2004 : 109). Nous nous intéresserons donc au tabac à chiquer tel qu'il est commercialisé et autorisé à la consommation en France : le tabac à chiquer de type *Makla Ifrikia*® ou *Makla Bentchicou*®. Car en France, c'est ce tabac à chiquer qui est majoritairement consommé par les personnes que nous avons pu interviewer au cours de cette

enquête. Celui-ci est fabriqué en Belgique et en Algérie. Il se vend dans les bureaux de tabac à l'unité ou par cartouche dans des boîtes métalliques de 20g. Il est aussi possible de se procurer et d'acheter ces produits par Internet[22] sur des sites spécialisés pour une somme relativement modique : à l'unité, une boîte de tabac à chiquer de type *Makla Ifrikia*® coûte deux euros trente. Les consommateurs distinguent ce type de tabac à chiquer des autres produits scandinaves ou américains de même type en parlant de « *chique française* » ou de « *chique arabe* » dans la mesure où il est particulièrement consommé dans les milieux maghrébins, notamment par les immigrés de la première et seconde génération. En France, les usagers de tabac à chiquer scandinave ou américain sont relativement peu nombreux. Néanmoins nous avons pu en rencontrer au cours de cette enquête malgré l'interdiction de sa commercialisation et de sa promotion. Afin de décrire la nature de ces produits nous nous en tiendrons à ce que nous disent les usagers de tabac à chiquer de type *Makla Ifrikia*®. En bref, nous nous en tiendrons à ce qu'ils « savent » à propos de ce produit, de son mode d'administration, des effets et des risques sanitaires liés à sa consommation.

Makla Ifrikia
Ce produit du tabac peut nuire à votre santé et créer une dépendance
Makla Ifrikia
This tobacco product can damage your health and is addictive

Photos G. Mathern

S'il y a un manque de transparence à propos des propriétés et des composants chimiques du tabac à chiquer nous savons aujourd'hui que « cette poudre de tabac est mêlée à des phosphates de calcium et à de la chaux, ce qui lui confère une alcalinité particulièrement favorable à l'absorption de la nicotine. Cependant, ce type de tabac présente aussi de nombreux composés cancérigènes. En effet, la grande richesse en

[22] On consultera les sites d'achat suivants : http://www.northerner.com (swedish snus) et/ou http://www.snusworld.ch (tabac à chiquer *Makla* et *Benchicou*) et/ou: http://www.skoal.net http://www.ussmokeless.com (pour le skoal et le snuff)

nitrosamines de ces produits joue une part importante de responsabilité dans la genèse des cancers. Les concentrations en nitrosamines dans les tabacs à mâcher sont très nettement supérieures à celles du tabac : on considère en moyenne qu'un adepte du *snuff dipping* utilisant du tabac de type *Makla Ifrikia*® s'expose dix fois plus qu'un fumeur classique » (Rehailia, 2006). Si la concentration de nicotine est importante, les usagers quant à eux ne savent pas bien ce qu'il y a dans ces produits dont l'apparence et l'odeur de cette « *poudre un peu noirâtre* » n'invite pas à la consommation.

> « L'odeur ça en a fait reculer plus d'un. C'est vraiment immonde. Tu te rends compte qu'à l'odeur c'est dégueulasse. Mais après tu n'as pas le goût dans la bouche » (Xavier).

> « Moi je trouve que ça ressemble à de la terre. Sauf que ça pue. Dès fois j'ouvre la boîte ça pue tellement j'ai un frisson quoi. C'est trop crade. Mais ça ne m'arrête pas si c'est ça que vous voulez savoir » (Eva)

En ce qui concerne les usagers rencontrés, les connaissances qu'ils possèdent à propos du produit consommé sont variables. En fait, soit les consommateurs ne se sont pas vraiment intéressés à ce qu'il contient et « *ne veulent pas savoir* » (Sébastien) déniant ainsi les risques à consommer ce type de produit. Soit ils s'en tiennent à ce qui est écrit sur les boîtes métalliques contenant le tabac à chiquer.

> « Ce qu'il y a là dedans ça doit pas être terrible. C'est un peu de la terre. Je ne me suis jamais posé la question parce que je me suis toujours dit que je pouvais très bien m'en passer. Si un jour j'ai un problème je me dis bon stop j'arrête. Voilà. C'est pour ça que j'ai jamais cherché à savoir ce qu'il y avait à l'intérieur. Je lis ce qu'il y a derrière, je sais qu'il y a du tabac, des agents de texture, mais les agents de texture ça peut être tout et n'importe quoi. Je sais que c'est néfaste parce ce que les docteurs me le disent mais bon. Moi je chique régulièrement et je ne sais pas ce que cela pourrait me faire à long terme. Des fois je discute avec les docteurs et ils te disent : "arrête de chiquer parce qu'un jour on va t'arracher la bouche" mais bon » (Sébastien)

> « Sur la boîte c'est marqué : 70% agents de texture. Et je sais pas ce que c'est. Donc ça m'énerve un peu de ne pas savoir. J'ai essayé de voir sur Internet mais ça ne m'a pas avancé plus que ça parce qu'il y a beaucoup de choses là dessus. Ils montrent juste les grandes feuilles de chique là mais je ne sais pas trop ce qu'il y a dedans. Je sais pas. Il doit y avoir de la terre, vu l'aspect (rires). Enfin je trouve. Ça sent pas très bon non plus » (Manon)

> « ça fait comme de la terre mouillée. Il doit y avoir de la nicotine je pense, de l'eau. De l'eau de la nicotine et puis de la merde. Ça doit pas être comme la cigarette mais pas loin. En tout cas il y a forcément un truc, de la nicotine qui te rend dépendant parce que y a de la dépendance. Elle est pas très importante mais il y en a quand même une » (Nicolas)

D'autres composants – et non des moindres - ont été identifiés par les usagers mais nous y reviendrions plus tard.

2- Les modes d'administration

Le mode d'administration du tabac non fumé se fait essentiellement et majoritairement par voie orale. Les expressions profanes généralement utilisées pour qualifier la consommation de tabac à chiquer sont multiples et correspondent à son mode d'administration et à la façon de le consommer. La liste est longue et ne se veut pas exhaustive mais disons que l'on a pu recenser les termes suivants pour qualifier le produit nicotinique et ses modes d'administration : « *la chique* », « *la boulette* », « *la boubou* » etc. ; « *chiquer* » « *se taper une chique* » ou « *se taper une boulette* », « *se caler une boulette* », « *se caler une chique* » « *se poser une boulette* », « *se mettre une chique* », « *frapper une chique* », « *être calé* », etc.. Il s'agit d'expressions profanes employées par les consommateurs de tabac à chiquer. Nous allons voir que d'autres termes sont utilisés pour qualifier cette pratique et ses modes d'administration.

2-1- « avec les doigts »

Le principal mode d'administration est oral et il se fait « *avec les doigts* ». Ce mode d'administration est fortement répandu chez les consommateurs, en particulier masculins. En fait, l'usager prélève directement dans la boîte une portion ou une « *dose* » de tabac à chiquer *« en vrac* » qu'il malaxe ensuite avec les doigts « *dans le creux de la main* » (Eva). Il devient alors « *possible de le modeler de la façon que l'on veut* » (Sébastien) et de se fabriquer des « *boulettes* » de taille et de formes différentes (ovales, rectangulaires, cylindriques, rondes, etc.) qu'il s'agira de placer par la suite entre la lèvre et la gencive.

> « On prend la boîte. On ouvre la boîte et on prend un peu de tabac à chiquer dans la main. On fait un genre de boule et on la met sous la lèvre. Tu en mets un peu dans le fond de ta main, dans la paume de ta main et tu roules parce que c'est un peu épais. En fait, je fais un genre de boule qui n'est pas ronde ou comme une bille parce que sinon cela ferait une trop grosse épaisseur sous la gencive, sous la lèvre. C'est quelque chose qui est plutôt de forme ovale ou en forme de tube. Après tu te laves les mains, tu va te relaver les mains et après c'est terminé. [Il faut que tu te laves les mains ?] Ben, c'est-à-dire que quand on a les mains sales et que tu mets quelque chose comme ça dans ta bouche c'est pas très propre quoi. C'est par hygiène. Je me lave les mains après. Et bon comme on a toujours une odeur dans les mains après je vais me laver les mains à chaque fois » (Sébastien)

Cependant, ce mode d'administration comme son application directe n'est ni facile à effectuer ni forcément considéré comme propre et discret.

> « Moi je n'utilise pas les mains parce que je ne sais pas très bien le faire et après, tu en as plein la bouche » (Marie)

> « Alors ça en pratique de haut niveau je l'ai vu, ils attrapent le truc grassement, merdique et dégueulasse » (médecin du sport)

Quant au tabac à chiquer en « *sachets portions* » (*snus* ou *skoal*) même si celui-ci s'administre aussi par voie orale et plus facilement avec les doigts, il a un autre aspect. Il se présente en « *dosette* » dont le conditionnement et la texture n'est pas en effet sans rappeler les « *sachets de thé* ». Les doses sont déjà préfabriquées et il n'y a plus qu'à placer le sachet dans la bouche.

> « En pays scandinave, il est vendu sous deux formes soit carrément du tabac qu'on modèle de la façon qu'on veut [en vrac] soit il est vendu en petits sachets, c'est un genre de papier pas très fin. C'est poreux mais c'est pas très fin. Ça résiste. On le ne déchire pas comme ça mais par contre c'est hyper poreux. C'est des doses qui sont pré-faites. En fait ça ne se dilue pas c'est-à-dire que la salive vient imprégner et après c'est un transfert qui s'effectue entre la salive, les gencives et le sang » (Sébastien)

> « Le suédois [*snus*] j'aimais pas du tout. Je sais pas ça me faisait trop penser à du thé et ça ne me fait pas le même effet que le tabac à chiquer français là dans les boites en métal.» (Amandine)

En tout cas l'usage du tabac à chiquer sous forme de sachets portions permet d'éviter selon les consommateurs un certain nombre de désagréments :

« Moi j'avais des sachets et ça fait comme un filtre. C'est comme si on mettait du papier OCB autour. Alors le sachet tu le gardes plus longtemps. Un sachet c'était quand même mieux parce que tu peux l'enlever, le jeter dans le cendrier ou par terre alors que là la chique faut vraiment aller dans les WC pour l'enlever comme il faut, t'essuyer parce que tu en as partout. C'est moche » (Nicolas)

2- 2 Les applicateurs : « *Prismaster* », « *prism* » et « *priss* »

Ce mode d'administration direct et manuel « *avec les doigts* » n'est pas le seul. Les consommateurs utilisent une autre façon de s'administrer le produit en faisant usage de techniques et d'instruments nécessaires à l'application du tabac à chiquer. Ce mode d'administration se rapproche alors de celui de l'injection. Dans ce cas, on peut dire que le mode d'administration n'est donc pas direct. Il peut en effet nécessiter un applicateur que l'industrie du tabac scandinave nomme et commercialise sous le noms de « *prismaster*® ». Il s'agit donc d'un matériel spécialement fabriqué à cette fin, pour s'administrer le produit. Il existe toute une gamme d'applicateurs, de marques et de tailles différentes, dont le coffre permet d'aligner et de contenir les sachets portions de *snus* ou ce que Sébastien appelle des « *dosettes* » : « *on prend des dosettes de tabac qui sont faites dans une forme régulière et on les met avec le prismaster sous la lèvre directement* ».

Photo 3 : Prismaster pour *losse snus*

Photo 4 :Prismaster pour sachets portions accompagné de son étui[23]

Cependant, la plupart des consommateurs rencontrés ne disposent pas de tels outils commercialisés par l'industrie du tabac et nombre d'entre eux n'ont pas d'autre

[23] Les photos 3 et 4 sont extraites du site de vente Internet : http://www.northerner.com. Sur ce site sont vendus aussi de nombreux accessoires (comme des étuis ou des boîtes métalliques de luxe etc.).

possibilité que de fabriquer eux-mêmes ces applicateurs, de façon artisanale. Il s'agit d'outils que les consommateurs bricolent à partir de matériaux divers et variés. Ils peuvent les personnaliser. Généralement, ils utilisent des stylos ou des critériums construits à partir du modèle original : ils utilisent alors ce qu'ils appellent un « *prisse* » ou un « *prism* » abrégé de l'expression « *prismaster* ».

> « Je ne sais pas la marque qui fait ça en Norvège. Je crois que c'est *Pris Master*. En deux mots. Et c'est parti de là : priss ou prism avec le m. Au début je disais prism parce que tout le monde disait prism. Et après on disait priss. Pour la marque. Il y a un mec qui a carrément fait faire des priss. Son père il a une usine où ils font des trucs en métal et il s'était fait faire des priss en métal à son nom et tout, gravé. Grande classe. Il en a vendu. Enfin au début il en a donné à ses copains. Il était plus vieux que moi. Je ne le connaissais pas trop. Je ne sais pas s'il n'en a pas mis en vente. [...] Au début, on le faisait à la main, avec les doigts. Tu fais des petites boulettes. Tu les tasses. Tu fais un petit carré ou un petit rectangle. Mais après tu en avais plein les doigts et ça sent hyper mauvais. Et puis il y en a un qui a trouvé une astuce : il avait découpé un critérium, des deux bouts et ça fait un truc qui coulisse. On enlevait la partie qui coulissait. On tapait la chique. Elle rentrait dans le tube et tu remettais le truc qui coulissais dedans. T'appuyais, ça la tassait et tu la mettais comme ça comme une seringue le long de la gencive » (Xavier)

Ce matériel est indispensable pour se « *taper une boulette* » ou se « *caler une chique* ». La confection de ces seringues de fortune ne va pas de soi et requiert tout un savoir faire pratique. Elle suppose un apprentissage et une technique précise que les consommateurs se transmettent lorsqu'ils commencent à consommer de manière occasionnelle ou régulière.

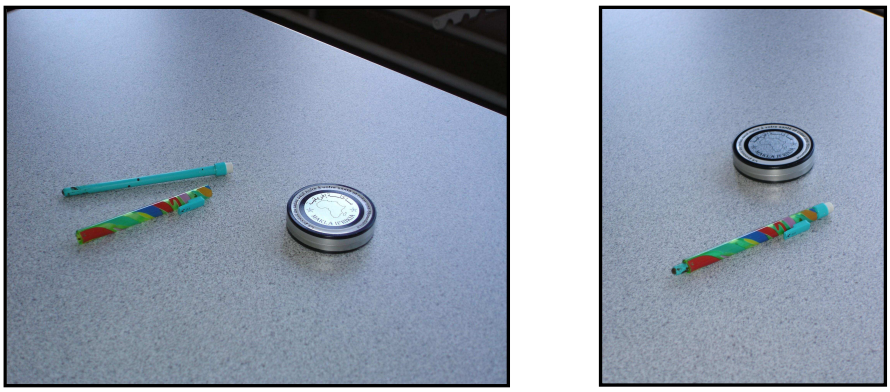

Photo 5- 6 « *Prism* » fabriqué à partir d'un critérium (photo. C. Perrier)

Il s'agit souvent d'un critérium (cf. photographie ci dessus) ou d'un stylo, ou alors d'une tige cylindrique dont on retire une des extrémités :

> « on casse le bout du critérium, le bout où il y a la gomme, il sort et après il faut recouper, brûler pour que ça glisse en fait. C'est des gens de ma classe qui m'ont appris » (Eva).

> « On le place sous la lèvre, contre la gencive au dessus des dents. C'est comme un mec qui sait fumer. C'est la même chose : il apprend à mettre la chique, à la placer correctement pour éviter que ça coule entre les dents ou qu'on en ait plein les dents » (Nicolas)

> « On a appris à les fabriquer. Mais tu peux les fabriquer avec tout. Tu découpes un marqueur, tu prends un crayon à papier. Il glisse dans le marqueur et voilà. Après, il faut que les diamètres concordent. Si nos crayons à papier étaient trop gros on les taillait un peu pour qu'ils puissent rentrer dans le tube du marqueur. Tu peux le faire avec tout. Il y en a qui le faisait avec une vis, un clou etc. » (Xavier)

Les usagers plantent leur « *prism* » dans leur boîte de tabac à chiquer et, par une légère rotation, tassent méticuleusement la poudre humidifiée : « *on le prisme* » de sorte que « *ça ne fasse pas que des granulés* ». Il s'agit en fait de presser et d'essorer le produit de son liquide contenu dans la chique : « *si on appuie c'est pour la tasser parce qu'en fait il y a un liquide qui sort. C'est un peu de l'eau en fait. C'est comme une éponge si on la presse. Il faut que ce soit sec parce que sinon ça coule de partout* » nous dit Eva. Le tabac s'introduit progressivement dans le *prism* artisanal. Ensuite l'usager l'introduit dans sa bouche. Il dépose avec précision la dose de tabac à chiquer en faisant en sorte de la « *caler* » entre la joue et la gencive sous une des lèvres inférieures ou supérieures. Ils placent leur pouce sur une des extrémités du prisme, pressent le piston « *comme une seringue* », et calent la boulette sous la lèvre.

> « Ils ont un tube en plastique. C'est comme une seringue en fait. Ils prennent dans leur boite, dans leur petite boîte du tabac. Ils remplissent ce petit tube qui est gros comme le fût d'un stylo. Ils bourrent le tube et ils poussent avec le poussoir au-dessus. Et une fois que le fût est rempli ils mettent ça sous la lèvre. Et ils poussent pour que le produit rentre bien, se cale bien. Et ceux qui n'ont pas le petit appareil en plastique, ils prennent carrément avec leurs doigts. Ils modèlent. Enfin, ils font comme avec de la pâte à modeler. Ils prennent dans la boîte et ils malaxent un petit peu. Et puis ils vont se le coller sous la lèvre, avec

> le pouce. Alors ils font une grande bande et ça leur donne une tronche avec la lèvre. Parce que plus ils chiquent et plus ils en mettent » (entraîneur saut à ski)

Comme nous avons pu nous même l'observer, cette pratique exige une certaine précision et habileté à manipuler ces applicateurs. Mais cette technique est discrète et les consommateurs dissimulent l'application avec une de leur main ou utilisent des mouchoirs en papier pour masquer l'administration du produit.

> « Quand on voit un jeune prendre sa boîte, bourrer son tube et puis le mettre dans la bouche, il y a toute une technique. Moi je n'ai jamais pu trop voir comment ils faisaient. Parce qu'ils mettent la main devant la bouche. Ils se cachent un petit peu. Ils mettent la main devant la bouche, ils poussent par en-dessous. Ça fait un peu bizarre » (entraîneur saut à ski)

2-3- Des instruments médicaux détournés de leur usage

Tous les consommateurs ne se confectionnent pas ces outils. Ils utilisent alors en guise d'applicateurs des instruments médicaux détournés de leur usage premier. Il s'agit de compte-gouttes homéopathique ou de pipettes graduées que les usagers se procurent en pharmacie ou récupèrent [24] et qu'ils transforment par la suite. Ceux-ci servent aussi de *prism* ou de « *seringues* ».

> « Vous savez c'est des seringues en plastique de médicaments. Je sais pas si vous voyez ce que c'est. C'est les pipettes pour les médicaments que l'on prend. C'est des dosages, ça fait seringues. On fait comme ça pour les bébés » (Eva).

A ce propos, les usagers apprennent des plus anciens quelques astuces pour se procurer ces instruments. Ils mettent en œuvre des stratégies d'évitement vis à vis de ceux et celles qui pourraient stigmatiser leur pratique ou condamner leur usage.

> « En fait je le fais avec un compte-gouttes homéopathique. On coupe le bout et on met le tabac à chiquer là dedans et après on se le met sous la gencive. Au début, la première fois que j'ai acheté un compte-gouttes homéopathique dans une pharmacie je me sentais mal à l'aise. J'osais pas aller demander. Je demandais aux autres : "faut dire quoi ?" machin alors ils me disaient : "il faut que tu demandes un compte-gouttes homéopathique tu dis que c'est pour ta maman machin" » (Marie)

[24] Il est possible de se procurer dans les officines des compte-gouttes homéopathiques ou des pipettes graduées pour quelques centimes d'euros.

> « Pour le *priss* soit on prend un critérium avec un bout de bois comme celui-là [elle me montre son prisme] ou alors moi il m'arrive d'aller en pharmacie, je demande une pipette graduée. Je la coupe et après je tasse avec ça. Ça fait plus propre. Les pharmaciens nous regardent bizarrement mais généralement on dit que notre grand-mère prend un traitement homéopathique ou que l'on a besoin de ça pour un TP de physique au lycée ou un truc comme ça. Et ils la donnent. En fait c'est les autres qui m'ont dit ça. On voit la réaction des pharmaciens et on trouve des petites excuses pour pouvoir en avoir une. C'est pas payant. Mais ça se passe bien généralement » (Manon)

Quel que soit le *prism* utilisé, celui-ci a en moyenne une durée de vie de quatre à douze semaines tout au plus. Même si les usagers entretiennent leur instrument en le nettoyant, en le rafistolant ou en l'affûtant, il finit néanmoins par s'user et par se détériorer.

> « Avant j'utilisais des critériums mais maintenant des pipettes, tu sais les seringues homéopathiques. Comme ça tu ne t'en mets pas plein les doigts. C'est comme une petite seringue. Sauf que c'est la moitié. Mais après tu peux en faire avec n'importe quoi du moment que tu trouves un petit tube et que tu mets un truc dedans pour faire le piston. Mais après ça s'abîme. Ça s'use à force de tasser. Le bout se fend. Ça s'ouvre. Alors tu le rétrécis au fur et à mesure et après tu le changes. Mais la pipette et le critérium c'est la même chose » (Amandine)

> « Au bout d'un moment, en fait ça s'use à force. Ceux qu'on prend en pharmacie, les pipettes, au bout d'un moment ça s'use, elles se trouent. Donc moi je sais que je les garde deux trois mois à peu près » (Manon)

Généralement chaque utilisateur possède son propre *prism*. Si jamais le consommateur n'a pas sur lui de *prism* il peut toujours demander à un autre usager de lui prêter momentanément le sien. Même s'ils entretiennent leur *prism* (nettoyage, affûtage, etc.), leur circulation pose des problèmes d'hygiène évidents. Ainsi, Marie soupçonne elle-même les problèmes sanitaires que l'échange de *prism* peut provoquer :

> « Ma pipette je la nettoies. Enfin bon c'est pas très propre. Comme souvent on demande à son collègue : "t'as pas ton *prism* sur toi ?" ça passe et je pense que les microbes s'échangent aussi pas mal. En fait chacun a le sien. Quand tu pars en compétition tu prends ta pipette et puis quand vous n'en avez pas, vous échangez, vous vous filez le *prism* » (Marie)

> « En général tout le monde a le sien parce qu'on le met quand même dans la bouche. Moi je sais que je n'aime pas trop le prêter parce qu'on ne sait jamais. Mais sinon on prête le *prism* » (Manon)

Enfin, en ce qui concerne les *prismasters* scandinaves, ceux-ci ne sont pas souvent utilisés et rarement achetés. En fait, spécialement confectionnés pour le tabac à chiquer scandinave et calibrés pour les sachets portions, les *prismasters* ne conviennent pas aux usagers français d'abord parce qu'ils utilisent du tabac à chiquer en vrac de type *Makla Ifrikia*® et ensuite, parce qu'ils sont jugés « *trop gros* » au regard des doses qu'ils prélèvent habituellement de leur tabac :

> « Les plus grosses chiques que l'on peut faire c'est avec les prismaters qu'ils vont acheter en suède. C'est des gros *prisms* noirs. Et en fait ça fait une énorme chique et tu la mets à la verticale. Il y en a qui ont tout un attirail mais en général ils ne le trouvent pas ici. Ils le trouvent en Suède » (Marie)

> « Là-bas [Norvège] ils ont des pipes exprès, des pipes exprès pour placer les boulettes. C'est des pipes noires en forme ovale. Elles sont beaucoup plus larges. J'ai déjà essayé mais c'est beaucoup trop gros pour moi. Après ça fait vraiment la grosse bosse dessous [la lèvre]. Donc moi j'aime bien avoir mon petit truc et le remplacer quand j'en ai envie » (Manon)

3- « Se caler une boulette » : les techniques d'application

Une fois le tabac à chiquer prélevé dans sa boîte métallique, celui-ci prend alors la forme (circonférence de quelques millimètres ou centimètres) du tube, de la pipette ou du *prism*. Ensuite il est introduit dans la bouche et placé sous une partie des lèvres supérieures préalablement asséchées. Il se peut donc que le consommateur prépare avant la prise la zone d'application :

> « Il faut sécher la lèvre généralement pour pas qu'elle coule. Mais moi j'la sèche même plus quoi, j'ai l'habitude. Mais quand j'ai appris ouais fallait sécher la lèvre, après mettre la chique, retirer le prisme et voilà. Attendre … et après la retirer avec un mouchoir » (Eva)

> « Il y en a qui se frottent sans arrêt. Enfin j'ai vu ça sur Internet, il y en a qui se frottent la gencive » (Marie)

En quelques secondes la « *boulette* » est donc placée, au choix, sous la lèvre supérieure ou inférieure. La plupart des consommateurs la place sous la lèvre supérieure, sur un côté. Certaines parties de la bouche sont privilégiées pour dissimuler la prise aux yeux des autres, mais aussi pour éviter des problèmes sanitaires survenant au moment de la consommation

> « En fait les mecs ils mettent souvent en haut. Donc en haut ça se voit. Mais moi je mettais en bas. C'est plus discret, ça se voyait moins. En haut moi ça me coulait sur les dents donc j'ai toujours mis en bas. Bon de temps en temps tu changes parce que quand tu en mets beaucoup tu sens que ta gencive est abîmée. T'essayes de changer : un coup l'un un coup l'autre et quand les deux côtés en bas sont vraiment abîmés, quand t'as des irritations, tu mets en haut » (Amandine)

> « Tout dépend de la taille de la lèvre. Moi je la mets vachement profond parce que j'ai une lèvre qui est petite et quand je cale une boulette, elle est un peu gonflée. Moi j'ai essayé qu'en haut. En bas j'ai pas essayé. J'ai essayé qu'en haut parce que je pense que la démarche de changer entre le haut et le bas c'est dû au fait que les gencives sont abîmées, que ça brûle beaucoup, que ça devient insupportable. Moi je n'ai jamais atteint ce point là » (Sébastien)

Les consommateurs les plus importants de tabac à chiquer ne se contentent donc pas d'appliquer la chique systématiquement au même endroit de la bouche (lèvre supérieure sur un côté droit ou gauche). Certains évitent de placer la « *boulette* » au niveau des lèvres inférieures parfois pour éviter les problèmes buccaux qui surviennent à mesure que la consommation s'intensifie :

> « Avant j'mettais des deux côtés. Mais vu que cette dent là elle commence à se déchausser j'mets que de celui-là maintenant (…) Bon j'peux en mettre en bas mais ça remonte quand je parle en fait. Et puis c'est vachement chiant à enlever quoi. Et puis elles sont vachement sensibles les gencives du bas. Enfin j'en mets de temps en temps quand j'ai les gencives du haut très irritées et le peu que j'mets ça les irritent tout de suite, ça brûle un peu » (Eva)

Plus rarement, certains usagers placent la boulette de tabac à chiquer le long des lèvres inférieures, « *en bas* ». Mais la « *boulette* » ne tient pas suffisamment en place :

> « J'ai un copain qui ne chiquait qu'en bas. Il disait au contraire que cela ne coulait pas du tout et qu'il pouvait la garder super longtemps. Alors que moi je n'y arrive pas du tout » (Marie)

> « En fait je change. Je fais d'un côté ou d'un autre. Certains le font en bas des fois. Mais en bas c'est plus dur. Parce que ça bouge en bas et donc on contrôle moins la gencive et la lèvre du bas. Ça coule plus du coup » (Manon)

La difficulté est donc au départ de ne pas perdre la boulette et chacun veille à ce que cela ne « *bouge pas* ». Il faut éviter que la salive et la « *boulette* » entre en contact et surtout de « *déglutir* ». Le tabac à chiquer ne doit pas se diluer ou se répandre dans le reste de la bouche pour éviter d'être malade et de « *vomir* »

> « En fait tu ne dois pas déglutir. Tu dois te débrouiller pour pas que ta salive touche la chique. Il faut éviter de l'avaler. C'est une technique. Au début tu la mets et puis tu serrais la lèvre pour la garder. Pour faire une limite. Et puis au bout d'un moment ça devient naturel. Ta lèvre est plus relâchée et ça ne coule pas. Des fois tu la repousses un peu avec ta langue pour la replacer » (Xavier)

> « Je la calais comme ça et je serrais bien la lèvre pour que cela ne coule pas et la planquer un peu. Et je pouvais la garder une demi-heure. Après ça devient naturel. Moi ça ne se voyait presque pas. C'est parce que tu as l'habitude. Tu la cales bien. Ta gencive est bien sèche. C'était un rituel » (Nicolas)

> « Quand je sens que j'ai de la matière dans la bouche, je la crache. Je vais pas l'avaler. C'est possible que j'en avale ça c'est sûr mais généralement ça pique tellement que dès qu'on avale, on vomit. Généralement ceux qui vomissent c'est ceux qui en avale. Et au début le corps n'est pas habitué et je pense qu'il y a un rejet. Ça m'est déjà arrivé au collège. Des fois j'mettais les doigts quand j'avais mal au ventre parce que je me disais : "sinon tu vas être mal pendant une heure". Mais maintenant je ne vomis plus » (Eva)

En quelques secondes, le rouleau de tabac est déposé sous la lèvre, comme stocké : « *on laisse comme ça sous la lèvre et après on l'enlève avec un mouchoir* » (Eva). Le tabac à chiquer n'est donc pas « *mâché* » ou avalé. Le consommateur au contraire serre la lèvre pour contenir le produit et l'immobiliser le temps que celui-ci fasse son effet. Ils ne la touchent pas pendant plusieurs minutes. La durée de la prise peut être variable. Par exemple pour Manon le produit peut se garder « *cinq dix minutes comme je peux le garder une heure. Une heure et demie ça dépend* ». Pour Xavier, « *vingt minutes, une demi heure. Parfois une heure. En fait, plus la boulette est petite et plus tu peux la garder. Par contre si t'en mets une grosse, elle va couler beaucoup plus vite et il va falloir l'enlever rapidement. Elle te fait plus d'effets sur le coup mais tu l'enlèves plus vite* ». Pour Sébastien, c'est « *deux heures facile* ». Enfin,

pour Marie et Eva la durée de la prise dépend de la manière dont a été placé le tabac à chiquer :

> « ça dépend des fois. Moi je sais que je peux la garder longtemps. Une heure. Mais il y a des personnes qui la garde un quart d'heure. C'est déjà bien. Des fois ça coupe tout de suite donc il faut l'enlever. Enfin … avec la salive, il y a la chique qui se met entre tes dents et alors là c'est pas agréable du tout » (Marie)

> « Autant je peux garder cinq minutes si elle est mal mise, il suffit qu'elle soit mal calée, je vais la garder dix minutes à peine. Si elle est bien calée, je peux la garder une heure » (Eva)

En fait, le tabac à chiquer est laissé sous la lèvre jusqu'à ce qu'elle commence à « *couler* » et à se décomposer dans la cavité buccale. Il faut alors l'enlever de la bouche pour ne pas avaler la salive altérée par le tabac. Pour accomplir ce geste technique, les consommateurs font généralement usage d'un mouchoir en papier quelconque pour éviter de saliver et pour nettoyer des morceaux de tabac qui pourraient s'extraire du *prism* ou se déposer sur les dents. Car une fois les effets passés, le tabac à chiquer « *commence à couler sur les dents* ». Certains utilisent leur index pour dégager de leur lèvre les morceaux de tabac. Cette « technique de corps », ce geste pour les consommatrices n'est pas perçu comme gracieux. Pour éviter ce geste, elles dissimulent l'extraction en utilisant un mouchoir (kleenex) ou un morceau de papier : « *on a un bout de mouchoir pour éviter que ça coule* » (Manon). Il permet, comme on l'a vu, de masquer l'usage mais aussi la phase du rejet du produit.

Commentaire [TB1]:

> « Ce qui me la fait enlever c'est quand ça me fait contracter la lèvre. J'évite que la petite boulette tombe dans la bouche. Quand le tabac reste assez sec, même s'il y a des transferts de salive, le tabac à chiquer reste assez compact. Au bout d'un moment, quand il y a eu trop de transfert de salive, il s'écrase complètement et c'est là qu'il faut éviter qu'il coule dans la bouche. Ça coule vite dans la bouche et ça devient dégueulasse. Et moi je le sens parce que j'ai ma lèvre qui se contracte. Enfin, je contracte complètement ma lèvre pour tenir ma boulette, pour pas qu'elle s'échappe. Quand je sens que ça vient dans la bouche je vais la virer. Je crache ou je mets mes doigts dans la bouche. On l'enlève et on se rince la bouche et puis c'est terminé. C'est un peu dégueulasse mais bon » (Sébastien)

4 – Une forme mineure de violence cutanée auto-infligée ?

Pour que la nicotine puisse s'infiltrer et faire le plus rapidement effet, plusieurs techniques sont utilisées comme, nous l'avons vu une irritation préalable des gencives avec le doigt. Mais vraisemblablement, cette technique est peu utilisée tout simplement parce que le produit contiendrait lui-même des composants abrasifs et particulièrement actifs dans la transmission de la nicotine : des « *morceaux de verre* » susceptibles d'excorier et d'accélérer l'absorption de la nicotine. Du moins, faut-il préciser, les usagers soupçonnent leur présence dans le tabac à chiquer sans jamais en apporter la moindre preuve. En fait, ils en déduisent l'existence en fonction des problèmes survenus au moment de la consommation ou des problèmes d'ordre sanitaires :

> « Il doit y avoir des bouts de verre je pense. Parce que vu que ça irrite les gencives et tout ça. Je sais que moi j'ai des bouts de gencives des fois qui partent, des bouts de peau donc c'est que ça doit être des bouts de verre j'pense [...] des micro bouts de verre. Mais je suis presque sûre qu'il y en a ... quand je mâche un chewing-gum, il m'arrive en même temps de croquer comme ça et je sens le croc et je me dit : "bon ça c'est un bout de verre" des micros bouts de verre. On ne les voit même pas dans le produit [elle sort sa boîte] Il n'y a rien de marqué. Enfin il y a marqué : "Ce produit peut nuire à votre santé et crée une dépendance ". Et il y a marqué : produit à mâcher. Composition : tabac 33%, agents de texture 67%. Fabriqué en Belgique » (Eva)

> « Je ne sais pas du tout ce qu'il y a dedans. Il y a des morceaux de verre pilés pour que la nicotine passe ... il doit y avoir de la nicotine aussi dedans. Moi ça me coupe un petit peu. Je pense qu'il y a un truc qui te coupe. J'ai entendu dire ça qu'il y avait des morceaux de verre pilés pour que ça rentre dans le sang . Il y en a qui te disent qu'il faut surtout pas le [tabac à chiquer] mettre au milieu [de la lèvre] parce qu'on a un petit truc [frein lèvre] et la chique peut le couper parce qu'il y a du verre pilé dedans. Après ça coupe. Moi je la mets ici en haut à gauche. En bas j'aime pas parce que j'en avale et là ça te fais vomir » (Marie)

> « C'est eux qui me l'ont appris. Soit disant il y a des fines particules de verre pilé mélangé dans de la chique. Ça permet de faire passer de la nicotine dans le sang. C'est plus efficace. Au début ils m'en parlaient et ils me disaient : "au début on est pas bien j'ai eu mal à la tête tout ça". Alors pourquoi ils insistent je ne sais pas. Parce que après ils deviennent dépendants » (entraîneur saut à ski)

Mais la présence de ces bouts de verre, souvent citée n'est pas prouvée, elle fait l'objet de « rumeurs » :

> « J'ai une copine qui dit que le tabac à chiquer c'est "de la merde de chameau séchée avec du pétrole et des bouts de verre" (rires). Il y a des micro bouts de verre. Je ne sais pas si c'est vrai mais c'est ce qu'on dit. Il paraît qu'il y avait un Norvégien du club qui rajoutait du verre dedans pour couper, pour faire des micro-coupures. Il paraît que ça s'entendait » (Isabelle)

> « au début ça fait bizarre au niveau du cerveau. Ça fait ouuuh. Ça monte directement. On est bien et puis après généralement ça brasse un peu. Au début c'est fort mais après ça ne l'est plus du tout. C'est bien plus accentué que la cigarette en fait. C'est dix fois pire. Vu comme ça tape ! Ça monte directement au cerveau. Ça nous tourne beaucoup la tête les premières fois quand on en prend. Et vu qu'il y a plus de nicotine dedans, on est plus vite accro. Parce que dedans d'après ce qu'on m'a dit, il y a des petits bouts de verre qui saignent la gencive et ça passe directement dans le sang et ça monte au cerveau. Mais je ne sais pas combien de temps ça dure. Ça fait tellement longtemps que ça ne me l'a pas fait. Dix minutes peut-être. Enfin après on est plus détendu. Et ça on va dire c'est dans le premier mois. Après cela ne nous le fait plus. Au début ça pique vraiment la gencive. On sent que ça fait vraiment mal. Ça nous fait même pleurer des yeux. Et puis après on s'habitue quoi » (Manon)

Enfin, il existe d'autres techniques d'application plus *hard* comme l'utilisation de lames de rasoirs :

> « Ils se font des boulettes qu'ils se mettent là dessous [lèvre supérieure], avec un applicateur qu'ils arrivent à se mettre par hyper pression entre les dents. C'est un appareil spécial qui est comme une seringue qu'ils mettent en injection entre les dents, comme des grains de riz qui se mettraient entre les dents pour avoir une absorption pergingivale par proximité et pour exacerber le tout ils le font sur une muqueuse qui est préalablement irritée, saignotante voire même complètement coupée. Alors il y a deux façons de faire. Soit ils vendent à l'intérieur de ce produit là on va trouver des formes où il y a du verre pilé à l'intérieur qui fait qu'en se le passant ils vont saignoter. Voire même des gens qui se font des excoriations avec du matériel mécanique et même des lames de rasoirs. Ils arrivent à se couper les gencives et si tu te mets le produit l'absorption est quasi immédiate avec des flashs nicotiniques qui sont de l'ordre de 6 secondes comparables de la bouffée nicotinique du fumeur invétéré. Avec ça tu as des flashs répétés qui créent des dépendances importantes » (Médecin lutte anti-dopage)

Nombreux sont donc ceux qui évoquent la présence de « *bouts de verre* » ou les « *micro-bouts de verre* » contenus dans le tabac à chiquer transformant une pratique

de consommation banale et anodine de tabac en une pratique extrême, à risques, et réservée aux seuls initiés. Cependant, si cette présence de bouts de verre ou ces techniques d'application (lames de rasoirs etc.) s'avéraient réelles et répandues, cette pratique pourrait bien s'interpréter comme une forme mineure de « *violence cutanée auto-infligée* » (Pommereau, 2003).

II- De l'expérimentation à l'usage régulier de tabac non fumé

1- Découverte et expérimentation des produits : le rôle des sections sport-études

Comme beaucoup de consommations de produits psychoactifs expérimentés au moment de l'adolescence, les premières prises de tabac à chiquer se font dans des moments festifs ou récréatifs (Aquatias, 1999, 2003). Généralement, l'expérimentation et les premières prises de tabac non fumé se font dans le cadre de festivités et des sociabilités liées à la pratique sportive intensive. L'entrée dans les sections sport-études de nombreux lycées de la région Rhône-Alpes joue un rôle important dans la découverte par les usagers de ces produits. Jusqu'alors, les usagers interviewés n'ont jamais eu connaissance de ces produits, les clubs sportifs semblant les épargner et les protéger de ce type de consommation. Il semble que l'inscription dans ces filières sport-études et autres « pôles France Espoirs » représente un tournant dans la carrière des jeunes sportifs. Cette entrée dans les sections sport-études se manifeste alors par « des rites d'intégration et par la création d'un univers clos, où le lien avec le sport est dominant, où l'ensemble des autres mondes est subordonné au sport et à ses valeurs, où on a plus besoin de penser à autre chose que le sport » (Mignon, 2002 : 33). Pour beaucoup de ces jeunes athlètes l'inscription dans ces lycées sport-études développe le sentiment d'appartenir à l'élite sportive. Et le fait de partager un certain nombres de rites d'intégration et de passage (comme la découverte et l'expérimentation de produits psychoactifs etc.) renforce cette identification par les liens de loyauté et les formes d'alliance avec les pairs, considérés

comme supérieurs aux autres. Ce groupe des pairs normalise alors les comportements d'engagements en faveur du sport et de la performance.

> « Quand j'ai commencé j'avais 16 ans. J'étais en seconde. Je ne connaissais pas avant. C'est quand je suis arrivé à X (lycée section sport-études) et dans le monde du ski que j'ai connu la chique. Sinon je ne connaissais pas du tout » (Marie)

> « C'était en sport-études au lycée X. C'était la première année, je n'étais jamais sorti de chez moi. Moi je n'en avais jamais entendu parler auparavant. C'est arrivé quand on faisait la fête. Il y en avait qui se mettaient des chiques sous la lèvre. Au début, ils te demandent si tu veux essayer pour voir ce que ça fait. Et puis vu que tu en vois qui en mettent pratiquement toute la journée tu ne te poses pas trop de question. J'en ai mis une pour voir. La première que j'ai mise je ne savais pas comment faire. Alors ils te la prennent, ils te la préparent, ils te la tassent. Et toi tu la mets sous la lèvre, sous la gencive et ils te disent : "surtout la salive que tu as dans la bouche tu le l'avales pas. Ou si tu as des morceaux dans la bouche tu ne l'avales pas. Parce que quand tu l'avales c'est vraiment horrible. C'est pas bon et peut-être que tu vas dégueuler si t'as pas l'habitude". On était dans un refuge en haute montagne. On avait marché toute la journée, j'étais fatigué. J'en ai mis une le soir, on était un peu bourré et j'ai avalé un peu de chique et j'ai dégueulé instantanément. Donc j'ai trouvé ça dégueulasse. Je ne voulais pas réessayer. En fait au début ça te brûles un peu la lèvre. Au début tu te brûles quand tu n'as pas l'habitude. La première tu ne sais pas faire. En fait, je me sentais plus décontracté jusqu'à ce que je l'avale et que ça me fasse mal au ventre. Mais c'était pas l'alcool le fautif parce qu'il y en avait d'autres qui avaient dégueulés. C'était en début de seconde. Et puis au mois de décembre, on est parti en Norvège pour des courses de ski. Et en Norvège on en a trouvé là haut » (Xavier)

> « Moi j'assimile ça vraiment à la cigarette. Pour moi c'est la même chose. C'était une copine qui avait ça. Ouah c'était le truc … c'était *in*. Elle me dit : "ouais c'est un truc c'est trop bien. Il faut que tu essayes". Alors moi je suis un peu trouillarde quand même donc au début j'ai pas trop voulu. Je me disais « ouh la la non c'est quoi ? c'est de la drogue ?" C'était mon idée de départ. Je ne savais pas ce que c'était. Et bon après j'ai vu que l'on pouvait en acheter dans les bureaux de tabac. J'étais jeune et quand t'es jeune t'as envie de faire des conneries. Et pour être dans le truc j'ai quand même essayé. Et ce qui est paradoxal c'est que c'est dégueulasse et que ça pue. Ça sent mauvais. C'est comme la clope, la première fois que tu fumes tu trouves ça dégueulasse mais tu vas recommencer quand même. J'ai essayé une fois. Et j'ai été malade à vomir. Je devais avoir seize ans, dix-sept ans. C'était au lycée parce qu'au collège je ne connaissais pas encore. C'est ma copine qui en avait. Moi j'en avais jamais acheté et quand je rentrais chez moi le week-end, je n'en avais pas » (Amandine)

La consommation du tabac à chiquer est à la fois une manière de s'individualiser et de se distinguer des autres mais c'est aussi l'occasion d'être inclus au sein d'une communauté, celle des sportifs de haut niveau. D'après les personnes interviewées, la pratique de la chique est d'abord perçue comme étant spécifique aux « *internes* » de ces lycées, lesquels subissent plus que les autres les pressions et les règles de l'école[25]. Ceux-ci fabriqueraient dans ces « pensionnats d'élite » davantage d'espaces de résistance, des formes de transgression ou de subversion discrètes mais constantes du programme officiel (Persell, Cookson, 2001). Ils créent leur propre culture en contradiction avec la culture officielle de l'école et de l'encadrement médico-sportif. Et ils sont ainsi amenés à vivre « dans un microcosme composé exclusivement de jeunes sportifs, tous orientés vers le même but. Eloignés de leurs parents, ils ne bénéficient plus des valeurs qui étaient les leurs, mais de celles d'autres adolescents, également coupés du monde extérieur. Ils vivent ensemble non seulement la semaine dans la section sport-études mais aussi le week-end lors des compétitions » (Brissonneau, Bui-Xûan-Picchedda, 2005) :

> « Franchement à l'époque je ne connaissais pas un seul externe ou demi pensionnaire qui prenait du tabac à chiquer. Parce qu'on ne pouvait pas sortir de la semaine là où j'étais. Même le mercredi après midi c'était tout le temps au collège. Donc tous les externes généralement ils sortaient, ils allaient fumer leur clope. Nous on ne pouvait pas sortir, pas un pied dehors. Moi J'fumais de temps en temps mais je prenais du tabac à chiquer vu que j'étais en internat et que la cigarette était interdite au collège. Et comme on sortait pas de la semaine, j'prenais du tabac à chiquer » (Eva)

> « Ceux qui chiquent ne sont pas les externes. Les internes eux ils chiquent. Dans leurs piaules, et puis toute l'année ils sont ensemble dans les fêtes, dans les stages, dans les compétitions. Et il y a une forme de solidarité avant le début de la saison, le groupe est soudé. Il est cristallisé contre l'entraîneur, le "bourreau" (rires) pour ne pas craquer » (Isabelle)

Lorsque Isabelle, skieuse de fond de niveau national, entre en classe de seconde dans son lycée, il y quatre classes « sport-études ». Ils sont une trentaine par classe. Au départ, ils sont très peu à chiquer et cette pratique est réservée aux « internes » pour qui cette consommation représente une forme de rite de passage, collectif, à tel point, nous dira-elle, qu'« *en seconde, les internes ils sont tous en train de vomir dans les*

[25] Notre enquête tend à confirmer ici les premiers résultats statistiques sur les pratiques dopantes et tabagiques des jeunes des pôles France et Espoirs majoritairement « internes » au moment de la passation du questionnaire dévoilant l'existence du *snuff dipping*. (Garnier, 2005).

toilettes ». Mais très rapidement, cette consommation s'étendra à d'autres élèves. Ainsi deux ans après, la distinction interne/externe s'efface. Dans sa classe de terminale, il n'y aura plus que dix élèves. Et sur ces dix élèves ils ne sont plus que deux à ne pas chiquer régulièrement. Si dans un premier temps, Isabelle ne consommera pas - du fait de son statut d'externe - de tabac à chiquer, elle finira néanmoins par l'expérimenter lors d'une soirée.

2- Les effets recherchés et les effets indésirables

La découverte et l'expérimentation du produit, l'apprentissage des différents modes d'administration et la reconnaissance des effets sont généralement pris en charge par les autres et par le groupe de pairs ou par les plus anciens qui ont pu faire l'expérience du produit ou, du moins, par ceux qui ont pu s'y livrer avec plus de régularité (Becker, 1985 : 53). Consommer du tabac à chiquer –comme n'importe quelle consommation de substances psychoactives - s'apprend par l'interaction avec d'autres personnes plus expérimentées et se réalise dans le cadre restreint de relations interpersonnelles, celui du groupe sportif ou celui du groupe de pairs dans les établissements scolaires ou dans les lieux festifs. Cet apprentissage consiste à maîtriser les différents modes d'administration (comme apprendre à fabriquer un *prism*), les techniques rudimentaires d'application du produit pour obtenir les effets recherchés par les consommateurs. Mais ce qu'il importe de remarquer c'est qu'avant même de ressentir et de considérer les effets bénéfiques du tabac non fumé comme agréables, il faut apprendre à contrôler les effets secondaires liés à la prise du tabac non fumé. Il faut donc multiplier les expériences, s'y reprendre à deux fois, pour bénéficier des effets et des sensations agréables du produit. En l'occurrence : des effets de détente, de confort, et de bien être. Pour Isabelle avec la chique « *tu planes à 3000* ». Ce sont ces effets qui sont explicitement recherchés par les consommateurs interviewés qu'ils soient sportifs ou non sportifs. Cette première prise de contact avec le produit se fait donc rarement sans la présence du « groupe de pairs », à la fois fournisseurs du produit et connaisseurs des effets secondaires qui pourraient s'avérer inquiétants dans un premier temps.

> « Je sais qu'il y a d'autres méthodes pour le faire mais on m'a toujours appris comme ça. Elle [la personne] tasse la boulette et nous la met dans la bouche.

> Et elle nous explique comment on la met. Alors soit on la met bien et c'est bien calé. Soit on la met mal et dans ce cas on vomit parce que l'on avale. La première fois quand on ne sait pas c'est une autre personne qui nous le fait. A l'époque c'était une copine. Je lui avait demandé d'essayer. J'savais pas ce que c'était. Je savais que ce n'était pas de la drogue. Je voulais voir. Donc j'ai essayé mais ça m'a vraiment dégoûté. Ça me faisait vachement tourner la tête au début. A la première prise ça le fait à tout le monde généralement. C'est vachement fort comme produit comparé à la cigarette » (Eva)

> « Moi j'ai connu la chique il y a deux trois ans en fait. C'est assez nouveau parce qu'avant je n'avais pas entendu parlé de ça. En fait c'est des copains skieurs en haut niveau qui eux m'avaient appris à chiquer avec d'autres gens qui étaient en ski. C'est eux qui m'ont fait essayé et voilà. C'est un copain qui est arrivé vers moi et qui m'a dit : "tiens Manon essayes ça. Ils me l'ont tassé. Ils me l'ont mise et voilà. Les premières fois c'est soit on vomit, soit ça fait pas grand chose. Et moi ça m'a rien fait. C'est pour ça que j'ai continué en fait. Il y en a que ça rend malade les premières fois » (Manon)

Ainsi, lorsqu'ils expérimentent le produit, il faut remarquer que les usagers ne ressentent pas immédiatement les effets bénéfiques du produit (exaltation, détente etc.) mais les effets « secondaires » que celui-ci est susceptible de systématiquement produire. Ces effets secondaires, il est possible de les recenser : vomissements, écœurements ou dégoûts, picotements, vertiges, étourdissements, endolorissements, etc.. Tous ces effets sont ressentis avant que l'usager ne puisse atteindre l'effet recherché : la décontraction, la décompression, le calme ou la détente. Avant de chiquer pour être détendu, il faut donc apprendre à neutraliser les effets secondaires et à les contrôler.

> « il y en a beaucoup qui réagissent mal. Il y en a qui vomissent. Ça peut faire vomir. Moi j'étais craintive mais j'étais curieuse. J'avais envie de voir ce que c'était. Mais après la première fois, c'est comme la première cigarette mais ça ne fait pas comme la cigarette. Parce que la cigarette, il n'y a pas d'effets seconds. Tandis que la chique ça te met dans un de ces états. Les premières fois, tu as des petits picotements au niveau du visage, t'es limite endormie, endolorie. Après non on est habitué ». (Marie)

> « La première chique que j'ai essayé [chique arabe], j'ai été malade. De temps en temps ensuite j'en mettais, comme ça pendant une demi-heure mais j'étais tout blanc. Je ne supportais pas. Je supportais très mal en fait. J'étais très sensible à l'effet que ça me faisait mais fallait pas que j'en mette des trop grosses » (Nicolas)

> « Moi quand j'étais athlète j'ai testé deux fois dans deux fêtes. Un nouvel an et une soirée de fin de saison. C'était des produits ramenés par des gens qui

> habitaient en scandinavie. J'ai eu vraiment l'impression d'être gai, la bonne phase où on est gai, la phase où on en est pas à gérer la consommation d'alcool par exemple. On est gai mais on ne bascule pas dans le moment où on est malade. Moi qui suis un sportif qui ne fume pas du tout, c'est vrai que c'était radical. C'est arrivé très vite : la sensation de tourner la tête, d'être bien, d'être gai parce que bon je pense que c'est la nicotine qui passe directement dans le sang. C'est super puissant surtout quand on est pas habitué ou consommateur régulier. Par contre je n'ai plus jamais réessayé à cause des effets secondaires. On est bien pendant un petit moment mais derrière ce qui est désagréable c'était l'effet secondaire : mal au crâne, l'envie de vomir. Alors peut-être que j'en avais ingéré, avalé du produit alors qu'il faut le cracher. Mon deuxième essai était désastreux, radical. Je n'étais pas bien pendant une demi heure, trois quarts d'heure, vaseux, mal au crâne et l'estomac retourné » (Laurent)

Ces effets secondaires sont multiples et perçus différemment selon les usagers mais tous cherchent la « *détente* » qui peut durer selon Marie « *un quart d'heure. L'effet de se sentir bien ça dure un quart d'heure. On est apaisé, détendu et voilà. On se détend un petit moment et après on est reparti à 200%* » (Marie). Ainsi, pour tous les consommateurs rencontrés, c'est cet effet qui est attendu : « *c'est exaltant. C'est détendant on va dire* » (Eva). Et pour Manon, une fois les effets « secondaires » passés ou contournés, il est possible de se sentir « *caler* », « *d'être posé* » de ressentir une forme d'apaisement :

> « Après on est tout mou. On est posé. On est calme parce que ça vous tourne un peu la tête en fait. Ça va pas nous faire avoir la patate. Au contraire on va être fatigué. On va avoir envie de s'allonger ou de s'asseoir » (Manon).

3- Les usages réguliers et quotidiens :

Des différents comportements d'usage (expérimentation, occasionnel et régulier), nous nous focaliserons sur les usages réguliers. L'expérimentation des produits nicotiniques, puis leur usage occasionnel, se réalise essentiellement au cours des festivités. Il est régulier lorsqu'en moyenne les personnes consomment de quatre à cinq chiques par jour même si nous le verrons l'usage peut varier selon les contextes et les épisodes de consommation (notamment les périodes de compétitions sportives et de festivités). Dans les entretiens réalisés, celui de Sébastien est intéressant. En effet, il raconte comment il est passé d'une expérimentation du tabac non fumé dans le cadre d'une fête à un usage plus régulier quelques années plus tard. En 1996, à la

fin d'un stage d'entraînement en Norvège, il découvre le *snus* au cours d'une « *mini fête* » improvisée sur un bateau à destination d'Oslo:

> « C'était pour essayer. On avait acheté du *snus* et de l'alcool. On était plusieurs et il y a eu des réactions plus ou moins différentes. Certains ont été malades, beaucoup. Moi ça m'a fait tourné la tête fort. J'ai eu comme une envie de vomir. J'ai attendu cinq six minutes les effets. Quand je me suis relevé j'ai eu l'impression de peser lourd, d'avoir rien dans les jambes, d'être complètement fatigué. Je me souviens, j'étais au fond, en bas, au sous sol du bateau et j'ai essayé de monter la rampe d'escalier … je n'arrivais pas à finir. Je montais à deux à l'heure. Comme si j'avais pris une cuite monumentale. J'ai vu des mecs vomir, complètement malades, des réactions violentes. Ça ne te donne pas l'envie de réessayer ».

Il ne consommera plus pendant quelques mois puis recommencera quelques années plus tard, à 21 ans, avec cette fois-ci la chique « *arabe* » plus forte que le *snus* et « *trois fois plus puissant qu'une cigarette* ». D'occasionnel, l'usage devient rapidement régulier et l'usager se sent « *plus décontracté* »:

> « Je chique régulièrement. Tout du moins je chique régulièrement et même énormément en période d'hiver, en période hivernale. Et après c'est vrai que quand la saison d'hiver se termine alors – je ne sais pas si c'est le contexte ou le fait de passer à autre chose qui nous pousse à arrêter complètement – mais j'arrive à arrêter complètement en trois quatre jours. J'arrive complètement à stopper alors que ma consommation est relativement importante durant l'hiver » (Sébastien)

Sébastien consomme ainsi :

> « Quatre cinq boulettes de chique par jour. C'est ça une consommation régulière. A partir du moment où tu chiques tous les jours pour moi c'est une consommation régulière qu'on prenne une ou dix boulettes de chique par jour. Ce qui m'a fait passer à une consommation régulière c'est au niveau professionnel où c'est relativement intense où il y a pas mal de stress. Dans ce cas j'ai tendance à chiquer un peu plus de l'ordre de six sept boulettes. Ma boîte elle me fait quatre jours, cinq jours voire une semaine ça dépend. Pour moi une consommation importante c'est passer à douze chiques, douze prises dans la journée. Pour moi c'est impensable » (Sébastien).

C'est aussi le cas de Amandine qui a commencé à acheter des boites un an après avoir expérimenté le produit au cours de fêtes. Elle chique depuis dix ans et « *utilise une boîte par semaine* » et sa consommation est devenue une « *habitude* » :

> « C'est devenu de plus en plus fort au fil des années. Après ça devient une habitude en fait : quand tu conduis, quand tu as fini de manger, tu bois un café t'as envie. C'est comme la cigarette, t'as envie d'une chique » (Amandine)

Les usagers de tabac à chiquer deviennent semble-t-il rapidement des usagers réguliers et routiniers. Au départ Marie consomme le produit deux trois fois par semaine puis en vient rapidement à en consommer « *huit à dix par jour* »

> « Au départ, c'était le soir, après les cours, après manger. C'était la petite pause. On était un groupe de copines et voilà, on se mettait une chique. Et après c'est devenu une à deux fois par soir, puis c'est devenu tous les soirs et puis tous les jours, dans les moments de pause à la cantine, à la récré. Même des fois en cours quand on en a marre. Maintenant c'est huit à dix fois par jour » (Marie)

> « J'ai chiqué régulièrement quasiment dès le début. Les deux premiers mois où j'ai commencé, j'en prenais de temps en temps quand j'étais avec des copains qui chiquaient. Mais après au bout de un mois j'ai acheté ma boîte. Je ne voulais plus les taxer tout le temps. Et là c'est devenu régulier » (Manon)

En fait, tant qu'il est cantonné aux moments festifs, l'usage reste occasionnel :

> « Au début j'en mettais qu'en faisant la fête. J'ai du chiquer quatre fois dans l'année en seconde. J'ai du dégueuler une fois au moins au mois de décembre. On a remis ça en Norvège. On en a racheté au printemps comme on faisait la fête plus souvent. Après on est parti en vacances sans nos parents, sans rien du tout. On en avait acheté et puis on en mettait tous les jours. On faisait en gros la fête tous les jours. Après c'est devenu naturel au bout de deux ans. J'en mettais une après le petit déjeuner, une avant de manger, une après à quatre heures, une avant manger et une après manger, une avant de me coucher. Sept huit par jour. C'était ça sauf quand j'étais malade. Et après quand je sortais alors là j'en enlevais une et j'en remettais une et ça pendant huit ans et avec les gros *priss* Norvégiens. La boîte de 20 g me faisait deux jours ! J'étais un gros consommateur. Mais j'en ai vu des plus gros » (Xavier)

Depuis cinq ans, Nicolas consomme de la *skoal bandit*® :

> « C'est devenu une habitude assez rapidement. J'ai pris régulièrement de la *skoal* quand on [le groupe sportif] jouait souvent aux cartes. C'était une fois par jour. Après deux fois par jour et puis au bout d'un mois ma consommation est devenue régulière à quatre cinq chiques par jour. En soirée ça peut aller jusqu'à cinq » (Nicolas)

Les chiqueurs réguliers rencontrés chiquent ou chiquaient en moyenne (mais ce n'est pas un échantillon représentatif mais aléatoire dans la mesure où l'on ne sait pas de quel univers il faudrait l'extraire) cinq fois par jour. Ainsi Manon chique depuis deux ans « *entre cinq et dix boulettes par jour. Dans les bons jours je n'en chique que trois* ». Pour d'autres la fréquence de la prise varie. Ainsi Eva chique régulièrement depuis cinq ans. Elle achète trois boîtes de 20 g par semaine et prend en moyenne une dizaine de « boulettes » par jour. Elle se considère dépendante au tabac à chiquer et tente de s'arrêter grâce à un groupe d'aide au sevrage tabagique.

> « La première fois que j'ai chiqué c'était en cinquième. En quatrième j'ai commencé à prendre régulièrement Et jusqu'à maintenant j'en prends tout le temps. Ça a été de pire en pire en fait. Au début je prenais une boîte. Elle devait me faire un mois à peu près. Et maintenant je prends trois quatre boîtes par semaine je sais que j'avais calculé une fois, j'en prenais vingt cinq par jour donc … en moyenne. J'avais fait sur une journée. Après ça dépend des journées. Mais je sais que j'en prend plus de dix ça c'est sûr. Des fois j'en enlève une et j'en remets une. En fait je me dit que j'aurais pas du la remettre » (Eva)

III- Dangerosité des produits, risques et dépendances

1- Un classement des produits nicotinés selon leur pouvoir addictif :

Des trois formes de tabac à chiquer consommées en France, les usagers hiérarchisent les produits selon les effets qu'ils estiment ressentir et les classent selon de leur pouvoir addictif. Ainsi, d'après eux la chique « *française* » ou « *arabe* » s'avèrerait beaucoup plus forte ou plus « *puissante* » que le tabac à chiquer scandinave ou américain. D'ailleurs les sportifs n'hésitent pas à les comparer et à les évaluer lorsqu'ils en ont fait l'usage à un moment ou à un autre de leur carrière sportive :

> « Le tabac à chiquer que l'on trouve dans les bureaux de tabac en France c'est le même tabac que celui des Algériens que tous les pays du Maghreb utilisent, c'est la même chose. C'est relativement fort. Moi j'ai trouvé qu'il n'y avait pas d'équivalent. C'est beaucoup plus fort que les autres. En France la quasi totalité des gens qui chiquent, chiquent ça parce que c'est difficile pour s'approvisionner. En France on en trouve pas [*snus*]. On en trouve que sur internet ou quand on va là-haut [Scandinavie]. Le *snus* c'est pas que c'est de

meilleure qualité mais … En fait c'est que ça a un goût différent et surtout un effet différent. C'est beaucoup moins fort que les produits français. Par contre les pays scandinaves ou même les Etats-Unis ils en ont encore d'une autre forme. Il y a le *skoal*. Les produits sont rebaptisés mais la texture est différente. Le *skoal* ça ressemble plus à du tabac à rouler qui est humidifié qu'à autre chose. C'est différent de celle qu'on trouve en France il y a une texture autour comme si c'était un peu de la terre. Il y a une odeur terriblement dégueulasse. Et dans les autres pays ils sont tous aromatisés, on en achète à tous les parfums. Ça n'a pas la même forme ou la même odeur. L'effet de la chique arabe est complètement différent … moi je trouve que ça casse vraiment (…) et les produits scandinaves ils ont moins cet effet-là. Enfin ils l'ont mais c'est plus diffusé, c'est moins violent et ça monte moins d'un coup » (Sébastien).

« Au mois de décembre on est parti en Norvège pour des courses de ski. Et en Norvège on a trouvé la-haut de la chique mais norvégienne parce que la-haut c'est beaucoup plus développé qu'en France. Il y en avait partout et c'était pas du tout la même. Elle était beaucoup moins forte, les boîtes plus grosses. Ça s'appelait la *Generale*®. Ça coûtait cinq euros la boîte je crois. C'était vraiment du tabac à chiquer. On voyait tous les norvégiens qui en mettaient et je me suis dit : "comme j'ai essayé en France on va essayer là-haut. On a essayé et elle me faisait moins d'effets. Elle ne me faisait pas dégueuler donc on en a acheté. Et puis on en mettait quand on faisait la fête et de fil en aiguille on en a mis de plus en plus. On en avait un peu acheté là haut mais après on en avait plus et comme on en trouvait pas en France alors on a acheté de la chique arabe … qui est trop forte. Après je suis parti un an aux Etats Unis pour faire des courses et pareil là-bas il y en a mais c'est de la *skoal* alors c'est encore une autre sorte de chique beaucoup moins forte encore moins forte que la norvégienne. T'as l'impression que c'est de la pâte. C'est mentholé ou à la cerise. C'est sympa. La *Generale*® elle tient plus longtemps, elle est humide … c'est de la terre un peu … enfin elle s'écrasait moins dans la bouche, t'en perdais moins et même si t'en avalais un petit bout, un petit grain, ça te faisait pas dégueuler alors que la *Malka Ifrikia*® il y a des petits bouts de branche, des petits bouts d'herbe ou de … tu sais pas trop ce qu'il y a dedans en fait » (Xavier)

« Je consommais de la chique américaine. Après j'ai pris de la chique suédoise parce que c'était plus facile d'en avoir et en sachet. Mais vraiment l'effet de cette chique est beaucoup moins importante que la chique arabe. C'est celle-ci que tous les jeunes tous les gamins mettent parce qu'on en trouve en France. Ça coûte deux euros la boîte et la boîte au gamin ça lui fait deux ou trois jours. Mais ça moi j'en mets ça me couche par terre. J'exagère mais je sens beaucoup plus d'effets quoi. La *skoal* et la scandinave ça fait presque pas d'effet. La *skoal* ça fait un peu comme si on ouvre une cigarette y a des brins de tabac séchés c'est un peu plus long que la chique. La chique suédoise c'est de la poudre, de la poudre dense » (Nicolas)

Mais face au médecin lorsqu'ils tentent de minimiser les risques ou les effets du tabac à chiquer – une manière comme une autre de contourner cette forme de contrôle

social - ils inversent la hiérarchie et le *snus* devient le produit le plus dangereux. Ainsi pour ce médecin du sport :

> « Ils me disent tous qu'ils consomment le pas mauvais, celui qui n'a pas de bris de verre. La boule pas le sachet. En fait le tabac est plus fort mais la dangerosité est moindre du fait qu'on a pas les plaies. Le problème du *snus* c'est qu'il y a des bris de verre et ça fait saigner la gencive quoi pour absorber le *snus*. Pour absorber plus. Donc entre les deux je crois qu'il vaut mieux qu'ils prennent le … enfin sur le long terme peut-être que c'est pareil mais je pense que ça doit bien abîmer, ça doit bien bouffer la gencive de prendre un truc qui fait saigner quoi »

Il n'est pas toujours possible aux uns et aux autres d'établir des distinctions entre les différentes marques de tabac à chiquer ou les différentes formes de chique. C'est le cas pour ce médecin du sport qui s'en tient à ce que ses patients lui en dise. C'est aussi le cas des jeunes consommateurs qui n'ont pas eu l'occasion comme les sportifs de haut niveau d'être confrontés à la diversité des produits. Ils ne consomment alors que du tabac à chiquer « français »:

> « je sais pas si ça vient tout de la même marque ou si c'est des gammes différentes, des sous-marques … il y a *Makla Ifrikia*, *Bentchicou*, … y a la *General* enfin je sais que ça s'appelle La Générale mais j'sais pas si c'est la marque ou pas. Après y a le *snus* j'sais pas quoi mais ça j'en ai jamais pris, j'sais pas comment c'est … on m'a dit qu'il y en a aux fruits rouges » (Eva)

> « Le *snus* j'en ai déjà vu ouais mais faut pouvoir en avoir. Faut se déplacer pour en avoir. Après ça peut aussi s'acheter sur Internet j'ai des copains qui ont fait ça » (Marie)

C'est la même chose en suisse où le *snus* est interdit à la vente bien qu'il soit possible d'en consommer pour son seul usage personnel :

> « A l'époque je ne crois pas que l'on ait travaillé directement avec le *snus*. Je crois que la chique était plus utilisée aussi en Suisse. Les gens s'y sont dirigés pour des questions de disponibilité du produit c'est-à-dire que l'utilisation de la nicotine a été importé par le biais du *snus* mais finalement les sportifs se sont rabattus sur la chique » (médecin L.A.D.)

2- Les problèmes sanitaires constatés

Les usagers rencontrés savent pertinemment que l'usage régulier et intensif de la chique pose toute une série de problèmes sanitaires. Les médecins du sport suivant des sportifs chiqueurs ou snusseurs évoquent à ce propos plusieurs situations de dépendance, de conduites à risque, d'états dépressifs et de maladies (cancers de la bouche) :

> « André W. médecin de l'équipe de hockey du club de X [en Suisse]- où il y a deux ou trois joueurs français d'ailleurs- me disait que ça commence à créer des problèmes de santé. Je ne sais pas exactement, ce n'est pas mon domaine mais il disait que chez ces jeunes – et c'est comme ça qu'il reconnaissait l'usage de *snus* ou de la chique – il y a des ulcères dans la bouche, des problèmes avec les dents, des trucs comme ça. Alors je connais moins ce phénomène mais la manière dont il décrivait le phénomène me paraissait crédible » (médecin L.A.D.)

> « Moi effectivement j'ai un jugement par rapport à la chique. C'est un problème pour l'état de santé. D'abord l'état de dépendance. C'est quand même assez problématique le problème de dépendance chez un sportif. On sait qu'un athlète qui se dope se met dans un état de dépendance même si celui-ci n'est pas seulement physique ou pharmacologique. Il est aussi psychologique. On peut être dans une consommation de substance qui amène à une dépendance physique et qui va en amener d'autres comme des états dépressifs. Ces états peuvent entraîner des conduites à risques. Ça c'est la première chose. Après sur le plan de la santé pure et dure c'est vrai qu'il y a des effets cardiologiques de la chique, avec une montée de la fréquence cardiaque qui n'est quand même pas bonne pour la performance. Les problèmes de santé sont des problèmes essentiellement locaux. Ce sont des effets locaux. Des effets locaux j'en connais un. Mais par ouie dire en plus parce qu'il avait arrêté le ski et il n'est pas venu me voir pour me montrer son truc. En fait il a fait une perte de substance, il a perdu toute sa gencive. Donc il y a eu perte de gencive et dégénérescence cancéreuse après. Mais pour obtenir ça je pense que c'est très long » (médecin du sport)

Ainsi les gencives sont particulièrement touchées par la consommation de tabac à chiquer. Les consommateurs ressentent alors des « irritations », des « coupures », des « brûlures », constatent des « trous » au niveau de leur gencives, mais ont aussi des « pertes de peaux » et assistent, impuissants, au déchaussement ou à la « perte de leurs dents » :

> « ça coupe des fois. Je ne sais pas exactement comment ça arrive mais ça te coupe des fois. Et après quand tu chiques beaucoup tu as de la peau morte qui

part des fois. Ça m'est arrivé une fois. Mais je n'ai pas eu peur. J'ai ma copine de chambre qui chique aussi et elle me disait que cela lui arrivait souvent. Donc j'ai pas eu peur. Par contre après ça me faisait mal quand j'en mettais. Alors je n'en mettais plus ou je changeais de côté » (Marie)

« Des fois je regarde un peu mais en fait je ne vois pas grand chose. Ça nous fait un plus gros trou là dessous (lèvre). Ça monte plus. Mais je ne vois pas. J'essaye de regarder des fois. Il y a certaines périodes où les gencives sont plus sensibles qu'à d'autres périodes. Donc des fois ça me fait des trous. Enfin il y a la peau qui part, des morceaux qui partent [...] Mon dentiste la dernière fois que j'y suis allée c'était cet été. Il m'a dit ouais nickel belle dentition et tout. J'avais un peu peur de ce qu'il allait me dire et puis non rien» (Manon)

« ça t'enlèves un peu la peau sur les gencives. Donc c'est pas très bon. Ils disent qu'il y a du verre pilé dedans ou je ne sais pas quoi. Enfin bref il y a une matière qui te coupe un petit peu la gencive pour que le tabac puisse pénétrer. Alors je ne l'ai jamais étudié. Je ne sais pas ce qu'il y a dedans mais ça t'abîme vachement les gencives. T'as la peau qui part. C'est arrivé plusieurs fois que je perde mes dents. J'ai voulu arrêter quand j'ai entendu qu'il y avait des cancers des gencives, et que ça leur faisait [aux chiqueurs] des trous dans la bouche. Comme ça t'enlèves de la peau, ça te creuse [le long du nez]. Je sais qu'il y en a qui ont des trous qui remontent jusque là. Alors là t'es défiguré. Moi je ne peux pas les voir. C'est mauvais. C'est sûr pour la santé c'est pas bon. En fait contrairement à la cigarette tu sais que tu n'auras pas de cancer de poumon mais tu va avoir les gencives déchaussées, ou tu vas perdre tes dents » (Amandine)

« Des fois j'ai mal aux dents. J'ai la gencive hyper-irritée en fait. Et ça me brûle. Je ne peux pas mettre de chique tellement c'est irrité. Une plaie par exemple, si vous mettez de la terre dessus vous allez avoir mal. Et bien là c'est pareil. Là [elle me montre sa gencive] des fois ça me fait vraiment mal. Alors soit je mets la boulette en bas mais je la garde moins longtemps parce que dès que je parle ça remonte et après on en avale. Et puis des fois je me lève le matin et j'ai hyper mal aux dents. Ça m'arrive souvent. L'année dernière ça m'a vraiment inquiété parce que j'avais ma dent qui commençait à se déchausser un peu. Donc là j'ai fait merde je vais perdre une dent [Quelle dent ?] Celle la. C'est la gencive qui est rongée en fait et on commence à voir la racine de la dent. Donc là j'ai eu très peur. C'est pour ça que je suis allé voir madame P. [médecin] quand j'ai su qu'elle faisait un truc contre le tabac. Je me suis dit qu'elle pouvait peut-être m'aider même si ce n'était pas sur la cigarette. Mais vu que j'étais dans une période où j'avais recommencé à fumer j'y suis allée » (Eva)

« Oui certains avaient mal. Mal aux gencives, mal à la lèvre. Il y a aussi ceux qui avaient les dents toutes noires, des trucs comme ça » (Entraîneur saut à ski)

Paradoxalement, pour consommer dans de bonnes conditions le tabac à chiquer il semble indispensable d'entretenir une hygiène buccale :

> « moi je suis à cinq chiques par jour. Et je sais que je ne peux pas aller au delà parce qu'après ça irrite beaucoup les gencives. Je ne peux pas aller au delà. Après ça me cuit la bouche. J'ai l'impression que ça me cuit la bouche. Ça brûle au delà d'une certaine quantité de prises. Moi je pense que quand on a les gencives qui sont *clean*, avec la lèvre *clean* il n'y a pas de problème. Ça ne brûle pas énormément. Par contre quand ça commence à être un peu irrité, là ouais ça brûle quand il y a le produit » (Sébastien)

La question de la dépendance est pour l'essentiel liée à l'usage régulier et routinier du tabac à chiquer et à la forte concentration de nicotine comprise dans le tabac non fumé. Sur ce point, il y a une différence entre les chiqueurs et les snusseurs. Les premiers se considèrent plus dépendants ou plus accrocs que les seconds pour qui l'arrêt de la consommation n'aurait été que de l'ordre de quelques jours. Mais l'un et l'autre se sentent moins dépendants que les fumeurs. C'est le cas de Nicolas consommateur de *skoal-bandit*® ou de Xavier :

> « Je ne pense pas qu'il y ait une décharge de nicotine si importante, qui crée un manque très important. Un mec qui fume, il arrête, il tremble. Il a besoin de sa dose. Il ne pense qu'à ça. Moi non. Je pensais à ça au moment où je le faisais, au moment où je chiquais après l'effort. Mais après j'avais oublié. Tandis qu'un fumeur … » (Nicolas)

> « Je pense qu'il y a une dépendance mais elle est moins grande qu'avec le tabac, avec des cigarettes ou autre chose » (Xavier)

Ainsi comme pour la consommation de tabac fumé, certains dénient la dépendance à la nicotine, d'autres comme Xavier ou Eva ne peuvent, pourtant, qu'attester leur dépendance :

> « A un moment quand même, on s'est rendu compte qu'il y avait une dépendance. Donc on en mettait moins et j'étais moins bien. J'avais envie d'en mettre. Mais je ne voyais pas de problèmes » (Xavier)

> « En troisième, finalement je chiquais mais je ne me rendais pas compte que j'étais dépendante. Quand je suis remontée chez moi à X [station de ski] je pensais qu'ils n'en vendaient pas. Je me suis dit ça va être bien. Je vais pouvoir ne plus en prendre. Mais j'ai des copines qui m'ont dit qu'ils en vendaient. Donc du coup j'ai commencé à en prendre, en prendre et à en prendre. En

> seconde j'ai vu que j'étais vraiment dépendante. [...] La dépendance est vachement forte. Si j'ai pas mon tabac à chiquer j'pête un plomb. Je suis irritable. Je suis stressée. J'ai un manque. Pour remplacer je mets des bouts de papiers, des bouts de mouchoirs là-dessous pour faire comme si j'en avais une. Ça marche un petit moment le temps que j'aille en acheter. En fait, la dépendance c'est quand on a besoin de quelque chose obligatoirement sinon on est pas bien. Pour moi c'est ça. C'est comme mon téléphone portable. C'est pareil [...] Bon il y a des boulettes qui servent à rien. C'est la boulette de dépendance. Des fois je chique trop et j'ai envie de vomir. Quand j'en prends dix par jour ça m'arrive d'avoir le surdosage en fin de journée » (Eva)

C'est aussi le cas pour Amandine qui tente de mettre un terme à sa consommation de tabac à chiquer :

> « Moi j'étais vraiment accro accro. C'est comme la cigarette. Ces trois dernières années c'était carrément au réveil. Je me réveillais je m'en mettais une avant de déjeuner. Avant les courses ... enfin tout le temps, tous les jours, toute la journée. Je ne l'enlevais que pour dormir et pour manger. Et quand tu n'as plus de boîte, plus rien tu vas faire tous les fonds de boîtes pour essayer de récupérer ce que tu peux. T'es à moitié sur les nerfs. Je ne sais pas si c'est un manque physique ou psychologique. J'avais l'impression que jamais je ne pourrais m'arrêter. Ça faisait trop longtemps que je chiquais » (Amandine)

Parmi les consommateurs rencontrés, nombreux sont ceux à avoir tenté de mettre un terme à la pratique de la chique, avec plus ou moins de succès. Ainsi, la dépendance à la « chique » s'avère tenace pour certains et les techniques de sevrage pour arrêter de fumer inefficaces. Les consommateurs de chique se rabattent alors sur le tabac fumé[26] :

> « J'ai pas envie d'arrêter en ce moment. On verra plus tard. Quand je n'aurai plus de dents [Q : vous craignez que ça arrive ?] Et bien vu que je sens que mes dents bougent ... pour moi ça ne fait rien en fait. Mais peut-être que effectivement j'aurai une dent qui bouge ou que mes dents se déchaussent là je me dirais il faut peut-être que j'arrête. Mais je pense que c'est toujours plus dur d'arrêter la chique que la cigarette. En fait ceux que je connais ils essaient d'arrêter mais ils n'y arrivent jamais vraiment en fait. Ceux qui arrêtent la chique ils se remettent à fumer ou des choses comme ça. J'ai un copain qui a arrêté de chiquer et qui fume maintenant » (Manon)

[26] Il faudrait ici mesurer avec plus de précisions le tabagisme pluriel des jeunes sportifs et saisir le passage d'une forme de tabagisme à une autre (nous y reviendrons) alors que de nombreuses études médicales démontrent que le passage du *snus* au tabac fumé est beaucoup plus faible que le passage du tabac fumé au tabac non fumé.

Au terme de cette première partie, il est possible de dire que cette consommation de tabac à chiquer s'apparente, sous bien des aspects, à une pratique toxicomane, au regard du pouvoir addictif des produits consommés, des modes d'administration et des instruments utilisés comparables à des « seringues » (injection et forme mineure de violence cutanée), mais aussi en raison du vocabulaire utilisé (dose, dosage, prise, accroc, dépendance, etc.) et des pratiques généralement liées au parcours des usagers de substances psychoactives (telles que le déni du risque, la hiérarchisation des produits, l'évocation de la moindre dépendance par rapport au tabac fumé, les stratégies d'évitement des différentes formes de contrôle social), ou encore les techniques de neutralisation des problèmes sanitaires certains (brûlures, déchaussements des dents, dépression, dépendance etc.), sans oublier le rapport entre le légal et l'illégal, etc..

> « Mon père il pense que c'est grave. Enfin tu vois, il n'y a pas beaucoup qui connaissent ce que c'est la chique. Donc c'est sûr quand mon père voit le compte goutte homéopathique, ça fait un peu seringue, ça fait un peu peur. Ça fait peur en général quand tu montres aux gens. Alors il pense que ça craint. Seringue drogue alors que ça s'achète, c'est pas interdit » (Marie)

Partie II :
Les usages du tabac non fumé dans les milieux sportifs

Comme toute enquête sociologique sur les phénomènes liés aux pratiques déviantes, à des populations « cachées », ou aux formes d'expériences liées à l'usage de produits psychoactifs licites ou illicites, nous partons du principe qu'il n'est pas possible pour nous de traiter du produit lui-même, autrement dit de traiter le tabac non fumé exclusivement comme une catégorie pharmacologique ou chimique. Nous ne pouvons pas, d'un point de vue sociologique, qualifier le tabac non fumé de « dopant » ou de « drogue » à partir des seules propriétés pharmacologiques du produit, ni qualifier l'usage de tabac non fumé de « dopage », de « conduite addictive », de « nouvelle forme de toxicomanie » ou de « conduite à risques » à partir des seuls effets physiologiques, psycho-pharmacologiques ou neuro-biologiques que les études médicales ont pu identifier (Lagrue, 1997, 2007). Ces effets sont certainement réels mais nous savons qu'ils peuvent être improprement conceptualisés si on ne traite le phénomène qu'à travers sa catégorie pharmacologique ou chimique.

En fait, l'importance que la sociologie accorde à la façon dont sont désignés les comportements, les actions, ou les objets etc. et au processus au terme duquel on définit le comportement de déviant ou de dopant n'est pas nouveau. Cette perspective marque même l'ensemble des recherches en sciences sociales sur la déviance. Elle est d'ailleurs mise à contribution dans de nombreux travaux sur le dopage en milieu sportif (Aquatias 2003, Brissonneau 2003). Dans cette optique, elle part de l'idée que la façon de désigner les pratiques comme déviantes peuvent avoir des incidences sur la façon de traiter la personne qui s'y livre, et sur les actions à entreprendre pour l'organiser, la contrôler ou la réglementer. Ainsi, « la catégorie à laquelle on assigne une substance affecte la manière dont les individus qui la consomment sont traités. Cette catégorie affecte également la façon dont la substance en question agit sur eux » (Becker, 2001). Nous savons que qualifier telle ou telle pratique de dopante n'est pas neutre et que cet étiquetage peut avoir des répercussions importantes ou des effets inattendus pour les acteurs (Trabal 2006). Le rôle du sociologue est sur ce point

d'être vigilant sur les catégories qu'il emploie et celui-ci n'a pas plus de légitimité qu'un autre à classer cette pratique sous telle ou telle catégorie - ce qui l'intéresse est plutôt la façon dont cette pratique résiste à la classification (Trabal, 2006) - ou de figer irrémédiablement le rapport entre un comportement d'usage et un milieu sportif. De fait, l'investigation sociologique tient compte d'une multitude de points de vue aussi bien ceux des sportifs usagers de tabac à chiquer que ceux des acteurs engagés dans la lutte contre le dopage (médecins, etc.), lesquels tentent eux aussi d'accéder - par la mise en place de dispositifs de contrôle, d'objets, d'instruments de mesure, d'enquêtes - à la réalité de cette pratique, à en détecter les effets, à évaluer l'ampleur de la consommation, pour *in fine* classer ces produits dans telles ou telles catégories. A ce titre, les différents acteurs de la lutte antidopage tout comme les médecins fédéraux ou d'équipes sportives, tout comme les usagers eux-mêmes rencontrés font l'épreuve de ce travail de qualification des usages ou de classification des produits. Ils comparent leur pratique à d'autres consommations de produits dopants, en identifient des types d'usage et ses liens à la compétition sportive. Dans cette seconde partie, nous chercherons à mettre en relation la pratique de consommation du tabac non fumé et la pratique sportive intensive. A ce stade de l'enquête, et dans les limites de celle-ci, nous pouvons ainsi dégager principalement deux types d'usages de la chique dans les milieux sportifs. Pour les uns, il s'agit d'un « *usage dopant* », la nicotine agit alors comme un produit dopant, un stimulant susceptible de *booster* la performance sportive. Pour les autres, notamment pour les usagers, il s'agit d'un « *usage de détente* » dont la consommation s'intensifie au cours de festivités et des périodes pré ou post-compétitives laissant ainsi apparaître un « *usage festif* ». Cet usage de détente et festif, nous le verrons, est étroitement lié à la compétition sportive à l'état d'anxiété et de tension qu'elle induit.

I- Le tabac non fumé dans les milieux sportifs :

1- Les sports en question

S'il est difficile de déterminer dans quelle catégorie classer l'usage du tabac à chiquer ou à quelle conduite l'associer, il en est de même lorsqu'il faut rapporter la consommation de tabac à chiquer à certains milieux sportifs. La pratique décrite ne peut pas encore être considérée comme inhérente ou spécifique à certains milieux ou groupes sportifs - même si nous le verrons les usagers interrogés prétendent eux aussi généraliser le phénomène, à l'ancrer dans d'autres disciplines pour ne pas singulariser ou marginaliser leur propre pratique individuelle. En fait, cette consommation de tabac non fumé est fortement répandue dans les sports d'hiver ou d'adresse où s'illustrent les sportifs de haut niveau des pays du Nord de l'Europe (norvégiens, suédois, finlandais etc.) ou de certains pays d'Europe de l'Ouest ou de l'Est (autrichiens, allemands, Russes). Ainsi de nombreux sports sont concernés par la consommation de tabac non fumé même si – et notre enquête en témoigne - le ski alpin, nordique, de saut, ou le hockey sur glace semblent être des disciplines qui en France sont relativement touchées par le phénomène[27]. D'autres disciplines nordiques sont aussi concernées mais de façon plus marginale comme la course d'orientation. Gilbert Lagrue par ailleurs évoque l'usage du tabac non fumé « *dans les sports où l'adresse, la vitesse de réaction et l'activité visuelle sont des éléments essentiels* » comme le tir à l'arc, le tir au pistolet, le tennis, le biathlon, le golf (2007). Enfin, on admet généralement que l'utilisation du tabac à chiquer a été introduite en France au tout début des années 1990 par les pratiquants internationaux, en contact avec les compétiteurs scandinaves et américains (Mathern, Perrier, Barronat, Lagrue, 2005). Cet usage, entretenu par un approvisionnement entre sportifs internationaux, a longtemps été cantonné au milieu sportif de compétition. Pendant plusieurs années

[27] Cela peut être un « effet pervers » de l'enquête sociologique. En effet, nous avons souvent essayé de rencontrer et d'être mis en relation avec des adeptes de sports de glisse (*surf*, *snow*, *free ride*, etc.) ou des hockeyeurs usagers réguliers de tabac à chiquer mais sans résultat. Seul le milieu du ski s'est ouvert en quelque sorte à l'investigation. De nombreuses personnes ont ainsi refusé de répondre à nos questions certains niant l'existence du phénomène dans leur discipline sportive alors même que d'autres stigmatisaient le sport en question ; nous invitant par là même à nous intéresser de plus près à la chique dans tel ou tel sport.

en effet, la consommation de tabac à chiquer est restée une pratique rituelle spécifique aux groupes restreints de skieurs masculins spécialisés dans la descente et dans les épreuves de vitesse. Cette pratique a longtemps été confinée aux salles de fartages et en haut des pistes, sur les aires de départ des épreuves de Coupe du Monde.

> « C'est les groupes de descente en fait. On a découvert que toutes les aires de départ des grandes descentes mondialement connues étaient remplies de crachats jaunes dégueulasses sur la neige » (médecin du sport)

> « C'est dans le monde du ski que j'ai connu la chique. Sinon je ne connaissais pas du tout. Ma spécialité c'est le Géant. Mais je pense que s'il y a une discipline où la consommation est plus forte je pense que c'est la descente. C'est dans les épreuves de vitesse. Je ne sais pas qui chique exactement mais d'après ce que j'ai vu je pense que c'est les gens de vitesse » (Marie)

Or aujourd'hui cet usage semble ne plus être réservé à quelques uns, aux champions ou sportifs internationaux, et qu'il ne peut plus se réduire à une pratique d'élite masculine[28]. En effet, au fil des années 1990, l'usage du tabac non fumé dépasse le cercle des initiés et le monde de l'élite pour se diffuser aux pratiquants amateurs puis à d'autres sports que le ski jusqu'à devenir un véritable « *fléau* » dans certaines disciplines comme dans le hockey sur glace.

> « Moi je me suis rendu compte avec l'expérience qu'il y avait peut-être 2% de la population qui devait chiquer et 80 % du monde du ski. Enfin 80 % j'exagère mais une proportion importante en tout cas. Et c'est vrai que quand on croise quelqu'un qui chique et qu'on ne connaît pas on a toujours tendance à le questionner. On discute : "tu ne fais pas du ski ou un truc comme ça ?". Bien souvent c'est des skieurs. Mais c'est quelque chose que j'ai du mal à expliquer. J'ai toujours vu ça. Je ne sais pas si c'est un phénomène de mode par rapport aux pays scandinaves » (Sébastien)

[28] L'enquête statistique sur les habitudes toxiques des sportifs de haut niveau (Garnier, 2005) montre que l'usage du tabac non fumé est une pratique essentiellement et majoritairement masculine (78.1%). Cette pratique semble être pour l'essentiel une pratique masculine parce que les filles auraient « *un peu plus honte* » (Isabelle) et n'oseraient pas afficher, contrairement aux garçons, leur consommation. D'après les consommatrices, le mode d'administration et le rejet du produit n'est pas féminin : « *quand on enlève la boulette c'est pas très beau* » (Manon) *; « Bon au lycée on est pas mal à chiquer. Bon chez les filles c'est pas souvent. C'est moins souvent que chez les garçons* » (Marie) ; « *Ce n'est pas très féminin quand même. J'ai l'impression quand même qu'il y a de moins en moins de filles qui chiquent. Mais il y en a. En fait une fille sera plus discrète. Je ne sais pas si c'est parce qu'elle l'assume moins. Elle mettra quelque chose de plus petit même si elle le met en haut. Ça se verra moins que les gars qui s'en foutent des comme ça !* » (Amandine)

« Les surfeurs ne chiquent pas. Très rarement. Y'en a deux trois mais c'est beaucoup moins fréquent que dans le ski. Les surfeurs ils fument. Au lycée, il y avait aussi les hockeyeurs. Des fois ils chiquaient » (Marie)

« Au ski c'est très généralisé mais c'est aussi devenu un fléau incroyable dans le milieu du hockey mais c'est surtout le contact avec tous les pays scandinaves. Peut-être celui-ci a t-il était plus important et plus rapide dans le ski que dans d'autres sports. Je ne cherche pas à minimiser. Sincèrement, il y a eu un effet de mode par rapport aux descendeurs des années 1990. Et puis il y a eu un effet. Il met peut-être du temps à arriver mais une fois qu'il est arrivé pour qu'il rétrécisse même si l'effet de mode est passé au plus haut niveau il reste quand même épidémique pour une certaine frange de la population. Moi je suis très ancien dans le milieu du ski. Je suis presque un dinosaure comme dirait l'autre. Pour moi la consommation de la chique est devenue une mode à partir de X (skieur français de haut niveau). Bon on ne va pas donner de nom spécifiquement mais c'est vrai que quelque part, son image a vraiment porté sur pas mal de choses y compris sur des choses pas vraiment positives. Bon il n'y avait pas que lui qui chiquait. Il y avait toute l'équipe. C'était toute une mode. Donc pour moi c'était en 1994. Pour moi c'est vraiment la période invasive. L'incubation elle est là. Probablement. Après tous les groupes, coupe du monde et donc le plus haut niveau le faisait. Après avec le temps c'est redescendu dans les niveaux inférieurs, les plus bas même dans les clubs. Parce qu'il y a avait une image colportée et puis certains coachs se sont mis à chiquer. Dans le ski ça fait six sept ans qu'on en parle. Après, le ski, peut-être que le contact avec les pays scandinaves est peut-être plus important et plus rapide que dans d'autres sports. Evidement ça ne touche à quelques exceptions près que les disciplines alpines. Ça ne touche pas les sports d'endurance. Je pense que ce n'est pas compatible avec la pratique de haut niveau. Je veux dire on a une fille qui chique qui est en ski de fond et elle si elle n'arrête pas elle va être grillée. […] En tout cas l'origine elle est là. C'est vraiment d'origine scandinave ce truc. Il y a un lien. Par contre ça n'explique pas pourquoi cela se développe dans le monde du hockey. Dans le monde du hockey effectivement c'est grave. Moi j'ai discuté avec un médecin fédéral des sports de glace. Il me disait que c'était quand même un phénomène assez effrayant » (médecin du sport)

Cette diffusion du tabac à chiquer dans le milieu du hockey sur glace est d'ailleurs constaté par le laboratoire antidopage de Lausanne (Suisse) :

« De temps en temps, je vais faire des conférences dans des clubs sportifs et dans des milieux médicaux. Et l'année dernière, c'était en 2006, à l'automne dans un hôpital en suisse j'ai discuté avec un médecin d'un club de hockey professionnel. Bon en Suisse, il y a plusieurs clubs. Et là c'était le club de X. Et il y avait des médecins qui étaient là dans la salle et un des médecins s'occupait des jeunes et des suivis médicaux de cette équipe. Et à un moment on a parlé de la nicotine. Je ne sais pas pourquoi. Il a dû me demander "la nicotine n'est toujours pas sur la liste ?" [des substances interdites par l'AMA] ou quelque chose comme ça. Moi j'avais tendance à penser que le phénomène avait

> diminué depuis le début des années 90. Mais visiblement, elle était présente. Et très présente ! » (médecin L.A.D.)

D'abord décrit comme un phénomène marginal, ou comme un épiphénomène, il semble à suivre ce qu'en disent les consommateurs et les observateurs privilégiés que cette pratique soit largement répandue et en voie de généralisation. Cette consommation aurait ainsi tendance à se déployer - au delà du monde du sport - dans la population adolescente de l'arc alpin. La pratique de la chique tend ainsi à se « *démocratiser* » dans certaines classes d'âge adolescentes et comme nous l'avons vu dans les sections sport-études des lycées des régions alpines. Pour Isabelle, ancienne fondeuse, dans sa classe de sport-études : « *les alpinistes, les fondeurs, les surfeurs et les skieurs chiquaient en permanence* ». En fait, explique t-elle, « *certains skieurs sont érigés en modèle. Ils commencent à bien tourner, ils marchent bien, ils sont au comité, à la fédé, et les autres se disent que c'est ce qu'il faut pour réussir* ». C'est cette identification aux champions qui aurait incité Xavier et Nicolas, tous deux devenus skieurs de haut niveau, à consommer du *snus*.

> « Au départ je faisais des petites courses dans la région. Et puis d'aller en Norvège et aux Etats Unis, de faire des Coupes du Monde, et voir qu'il y avait plein de Norvégiens, de Suédois, un peu les canadiens et un peu les américains qui en mettaient, on voyait des gens qui chiquaient et on copiait dessus. Surtout les Norvégiens. Comme leur chique elle fait moins d'effets, ils en mettaient des plus grosses et ça faisait vraiment une boule. Je ne sais pas, mais je pense que ça joue aussi, mais c'était des idoles. Tu te dis "c'est pas grave au fond, ça doit être bien". Et peut-être que si les Norvégiens sont plus détendus que nous sur les skis c'est que la chique y est pour quelque chose » (Xavier)

> « Quand j'ai commencé c'était beaucoup moins démocratisé que maintenant. Moi c'est A [champion français] qui m'a donné l'exemple. Il fumait, il chiquait. Il chiquait à fond. Moi je me dis aujourd'hui que c'était con de le faire [chiquer] parfois devant les jeunes. Parce que s'ils chiquent aujourd'hui c'est parce qu'ils nous ont vu faire. C'est glauque. Juste le fait qu'ils te voient ça les conforte dans leur choix de chiquer. Ça me dérange. Aujourd'hui ça s'est développé de manière hallucinante. Maintenant nous les vieux, les anciens, on arrête tous les uns après les autres. Mais aujourd'hui quand tu montes dans le funiculaire, tu vois des gamins des comités, surtout au lycée, au collège qui chiquent. Il y en a de plus en plus. Et c'est que de la chique arabe qu'ils frappent. C'est un truc de fou. Je ne sais pas comment ils le vivent dans le groupe. Ils pensent peut-être que ça les valorise. J'ai l'impression qu'ils sont hyper-dépendants. Je pense que les mœurs elles ont évolué. Maintenant les gamins ils se font choper à fumer des pétards. Il y a des conneries qui ne sont plus les mêmes. [...] je ne sais pas ce qu'ils font exactement dans leur piaule dans les internats. Peut-être qu'ils sont à un autre stade que la chique. Tu vois

> cet été y a un gamin qui s'est fait choper en Argentine. Il achetait de l'herbe quand même ! Un mec qui fait du ski à haut niveau. On sait que c'est interdit, on sait qu'on peut se faire contrôler et le gamin, il a dix sept ans il sait qu'il peut se faire gauler, qu'il peut se faire virer de la fédé mais il va quand même prendre des gros risques alors qu'il est en coupe du monde il va acheter de l'herbe ! ». (Nicolas)

Ainsi, autant les skieurs français du début des années 1990 consomment du tabac non fumé scandinave (*snus*) ou américain (*skoal*), autant les plus jeunes générations consomment et « *frappent* » principalement du tabac à chiquer de type *Makla Ifrikia*® vendu dans les bureaux de tabacs.

> « Là où j'habite y a pratiquement tout le monde qui chique. Parce qu'au début c'était une seule personne en fait qui était en ski et y en a qui ont essayé. Au départ c'est des skieurs qui font ça. De la génération au dessus. C'est resté vraiment les skieurs qui en prennent alors que maintenant il y a des gens qui ne skient pas forcément. Ça s'est propagé. Du coup maintenant on chique tous à peu près, plus ou moins. Moi je connais des gens qui sont beaucoup plus vieux que moi style 1982 - 1983 bon eux ça fait longtemps qu'ils ont attaqué à chiquer. Ils ont quatre cinq ans de plus que moi. De leur génération il y a moins de monde qui chique. Eux c'était plus de la *snus* » (Manon)

2- Une pratique à risque adolescente ?

Ainsi, au milieu des années 1990, la diffusion de plus en plus large de la consommation de tabac non fumé au sein des milieux sportifs et dans les populations adolescentes commence sérieusement à inquiéter les représentants et les praticiens médicaux des fédérations sportives concernées. Dans un contexte fortement marqué par l'extension des pratiques dopantes dans le sport de haut niveau et par le renforcement des dispositifs de lutte antidopage, les acteurs du monde du sport s'interrogent sur ce qu'ils perçoivent au départ comme un phénomène marginal au mieux comme une des nombreuses conduites à risque propre aux sociabilités adolescentes. Dans un premier temps, les rencontres entre ces différents acteurs font l'objet de nombreux débats autour des mesures à prendre à l'encontre de la consommation de tabac à chiquer. Si certains tentent de dédramatiser la situation, à relativiser les risques, d'autres s'alarment et cherchent à en interdire la consommation si ce n'est à classer purement et simplement le produit dans la liste des produits dopants et des substances prohibées. Les tensions et les débats autour

de la consommation de tabac non fumé se poursuivront jusqu'aux Jeux Olympiques d'hiver de Turin où il sera alors question d'envisager de considérer publiquement l'usage du tabac non fumé comme un produit dopant. Pour ce médecin du sport, l'idée de concevoir la chique comme dopant est un « *amalgame* » si ce n'est l'occasion pour quelques uns de se transformer en « entrepreneurs de morale » (Becker, 1985) empressés de dire le droit, de dénoncer le scandale et de rappeler à l'ordre ceux et celles qui transgresseraient la morale sportive ou la morale tout court.

> « Je me rappelle. Ça a commencé à jaser dans les comités. Avec tout ce que cela comporte : ceux qui voulaient l'interdire, ceux qui voyaient un mal terrible. Moi c'est D. G. qui m'en avait parlé à l'époque. Donc ça remonte à 1996 1997. On a fait une étude. Elle s'est terminée il y a un an. Et bon cette étude a porté ses fruits quelque part parce qu'il y a une prise de conscience à un plus haut niveau qui fait que maintenant c'est pas difficile pour moi de dire à un athlète : "arrête tes conneries ça va être interdit". Et rien que le fait de le dire il y a un effet quand même, une prise de conscience. Mais de toute façon ça va bientôt être interdit. Avec la fédération ça fait quelques années qu'on y travaille. Ça fait quatre cinq ans qu'on a commencé à bosser dessus. On avait été alerté péjorativement sur ce point. Bon moi je pense que les jeunes, même les jeunes sportifs passent une adolescence. Et c'est pas toujours facile. Il vaut mieux chiquer que mettre la tête dans un sac parce que c'est aussi ce qu'on a vu puisqu'ils n'ont pas le droit de fumer du cannabis, puisqu'ils n'ont pas le droit de boire de l'alcool etc. On est quand même dans un contexte social particulier et il n'y a pas de raisons que le monde sportif y échappe totalement. Enfin bref. Moi j'ai été obligé de mettre des choses en place au niveau légal. Donc on s'est réuni en commissions médicales, on a consulté un avocat Maître K. qui par ailleurs est consultant de la fédération de X. Il nous a bien conseillé. On a fait deux trois réunions. Ça met vachement de temps mais au bout du compte on fait une proposition au comité directeur, celle d'intégrer dans le règlement médical une interdiction de fumer, de boire, de chiquer, de fumer du cannabis, de se doper évidemment avec des sanctions disciplinaires possibles. Mais bon, certains comités voulaient mettre dans leur règlement intérieur l'organisation systématique de contrôles antidopage pour rechercher du cannabis. Enfin on était dans cet état d'esprit. Nous on a plutôt tenté de faire un règlement qui soit commun à l'aspect scolaire et à l'aspect sportif et qu'il puisse être utilisable par les clubs, par un groupe fédéral etc. On voulait mettre tout le monde sur le même plan. Je pense que vis-à-vis de la chique c'était pas mal parce qu'en plus, le comité national olympique nous avait branché avant les Jeux Olympiques de Turin en nous disant que ça allait sortir que les skieurs se dopaient à la chique. Enfin bon c'est des amalgames. On a du faire par rapport à ça » (médecin du sport)

De fait, pour ce médecin du sport, étiqueter cette pratique comme « dopante » n'apparaît pas comme la solution la plus appropriée pour résoudre le problème d'autant que d'après lui, le renforcement et l'accumulation des interdictions, la

pénalisation de l'usage peut avoir des effets négatifs : en transformant une pratique habituelle, légale, jusqu'alors admise par le milieu en une déviance caractérisée, le consommateur de tabac à chiquer serait amené d'une manière ou d'une autre, à dissimuler son comportement d'usage et à en faire une pratique clandestine. Par ailleurs, un autre effet inattendu lié à son inscription sur la liste des produits dopants pourrait être la sophistication croissante des sportifs pour mettre en place des stratégies d'évitement des dispositifs de contrôles antidopage ou de la surveillance médicale. C'est ce que Ivan Waddington nomme le « paradoxe triste » : « quand les formes de contrôles incitent ceux qui se dopent à privilégier ce qui est indétectable - et souvent ce qui peut être aussi le plus dangereux pour leur santé - plutôt que ce qui est le moins dangereux, mais plus facilement détectable » (Mignon, 2002 : 42). La désignation de la nicotine comme dopant pourrait ainsi contraindre les athlètes à se procurer d'autres types de stimulants ou de produits dopants plus dangereux mais moins facilement détectables par les procédures de contrôles anti-dopage que ne le sont, par exemple, le cannabis, l'alcool, ou le tabac. Pour ce médecin du sport, considérer le tabac non fumé comme dopant est excessif dans la mesure où les athlètes seraient tentés de dissimuler leur addiction et/ou d'absorber d'autres substances qu'il estime plus inquiétantes. La chique ne peut pas être comparée aux produits dopants comme les anabolisants, les stéroïdes et l'EPO etc. qui circulent dans les milieux sportifs et aux quels les sportifs sont constamment exposés.

> « La chique un produit dopant ? Sûrement pas ! c'est bien ce qui me fait peur d'ailleurs. A force de dire que c'est un produit dopant, on va les mettre dans une situation de conduites à risques. Et ça c'est grave. Très sincèrement, par exemple on sait très bien que la caféine, c'est un stimulant très peu actif et qu'en plus il a un effet délétère notamment dans les sports d'endurance puisqu'elle empêche la fixation de fer et d'autres minéraux. Donc au bout du compte franchement c'est peu rentable donc c'est pas un produit dopant. Et la nicotine au nom de quoi ils vont dire que c'est un produit dopant ? parce que c'est un petit stimulant. C'est tout. Bon, je suis d'accord, c'est un stimulant. Mais à ce moment là il faut arrêter le ginseng, tous les produits qui sont parallèles. Bref il faut se rappeler la définition du dopage : c'est soit ce qui améliore la performance, soit qui nuit à la santé. Alors on sait très bien que le tabac le sportif, lorsqu'il l'utilise en tabac fumé, il se rend compte que c'est nuisible. Là c'est nuisible mais ça n'améliore pas la performance. A partir de ce moment là ce n'est pas un produit dopant. [...] C'est tout et n'importe quoi. Moi je suis désolé mais je préfère que les mecs ils chiquent plutôt qu'ils soient convaincus d'être shootés aux anabolisants . Ce matin, je disais au médecin qui travaille avec moi que l'on est toujours obligé de se battre par rapport à des phénomènes comme ça. Je veux dire les mecs ils sont toujours tentés de

> prendre des substances. Donc on est content qu'ils n'en prennent pas. Entre nous, prendre deux ans de suspension après avoir été convaincus de dopage aux stéroïdes anabolisants c'est normal. Convaincus de dopage pour avoir chiquer franchement où va t-on ? où est le danger ? où est l'amélioration de la performance ? » (médecin du sport)

> « J'ai entendu cet hiver qu'il y avait une directive ministérielle qui va être mise en place et qui stipulera aux athlètes de haut niveau et à tous les sportifs que le fait de chiquer en public est interdit. C'est ce que j'ai entendu. Elle sera mise en place cette année, dès l'année à venir. Plus par déontologie dans le sport parce que ce n'est pas un produit qui est interdit sur la listes des produits dopants. Un sportif qui fume ça ne va pas ensemble. Et je pense qu'ils veulent calmer le jeu. Avec ce que j'entends, j'ai l'impression que les jeunes, les générations qui arrivent, ils ont tendance à chiquer énormément et de plus en plus jeunes. Je pense que cette circulaire c'est plutôt pour bloquer ça. Mais je pense que c'est comme tout. Quand on est jeune on a toujours tendance à utiliser à l'extrême et à vouloir toucher les limites, tester les limites de certaines choses. Mais après quand on a de l'expérience, on sait jusqu'où on peut aller, on contrôle la chose » (Sébastien)

Pour ce médecin du sport, comme pour d'autres consommateurs, il est nécessaire de relativiser le phénomène en le réinscrivant dans les pratiques à risques spécifiques à l'adolescence au même titre que d'autres formes d'expérimentation de produits psychoactifs propre à cet âge de la vie. Cette pratique contestataire, « transitoire » – et qui plus est festive – serait appelée à disparaître une fois l'entrée dans l'âge de vie adulte et par conséquent à ne pas persister au delà de l'adolescence (Peretti-Watel, 2005 : 244). Ce point de vue est aussi partagé par cette jeune skieuse Marie. Pour cette dernière la chique est un « signe symbolique de dissidence » (Le Breton, 2005) et signale un « besoin d'émancipation » (Middleton, 2002) par rapport aux formes de contrôle social qui contraignent fortement leurs activités quotidiennes. Pour Marie, l'usage de la chique peut se comprendre comme une « *petite rébellion* ». Pour elle, le milieu du ski est un monde sous haute pression. Les lycées sport-études sont particulièrement exigeants au niveau des résultats sportifs et scolaires :

> « On a deux semaines de vacances pour nous par an. On a cours l'été. On passe du ski à l'école et de l'école au ski sans arrêts. Et puis c'est vachement sélectif quand même. Dans notre lycée on est soixante. A peine. On a cours le matin jusqu'à deux heures et il faut être pendant six heures, faut être à bloc dans les cours. Et quand ça fait six mois qu'on est pas retourné en cours c'est dur. Quand on fait quelque chose il faut être à 100%. L'après midi on a sport. Pendant les périodes d'hiver, à deux heures et demie on était en préparation physique jusqu'à six heures en général. Quand on est au lycée, on a pas une minute à nous. Parce que après à sept heure moins le quart, on va manger, on

> a les devoirs. On a tout ça et beaucoup de fatigue. On a peu de moments pour nous et on nous en demande beaucoup. T'as de la fatigue et c'est le risque de blessure. Mais bon on a des tests physiques, on a les coachs. On est encadré. Bon il y en a qui craquent bien sûr mais en gros on n'est pas là pour rien. Donc on accepte. On se plaint certes mais on accepte quand même que ce soit dur. Avant de venir on savait que ça allait être comme ça. Il y en a beaucoup qui partent surtout par manque de résultats. Ils se font virer. Un bon résultat c'est FIS, c'est être dans les vingt premiers en coupe d'Europe. Ça c'est des bons résultats sinon … c'est dehors »

Ainsi, Marie explique la consommation de la chique comme une déviance, « *une petite bifurcation* », comme une façon de contourner les règles, de s'écarter du droit chemin, une manière de contester discrètement et dans le secret les institutions sportives et scolaires et leurs règles morales tout en les respectant :

> « Il y a beaucoup de pression. Les coachs nous mettent la pression, l'école nous met la pression et on se met la pression tout seul parce que l'on sait très bien que si l'on veut aller plus loin et ne pas décevoir. Alors la boulette c'est une petite bifurcation. Une petite rébellion. Faut tout le temps être droit, droit, droit. Donc de temps en temps on fait un petit écart. Et même si tout le monde le fait ça reste un écart » (Marie)

3- les rapports des sportifs au tabac fumé : évolutions et usages alternatifs

Mais comment expliquer un tel phénomène ? comment interpréter la généralisation de cet usage de tabac non fumé dans le milieu du ski ou du hockey sur glace ou dans d'autres disciplines sportives nordiques ou scandinaves ? Ce qui est remarquable c'est que les milieux sportifs de haut niveau dans lesquels nous avons enquêté stigmatisent et sanctionnent socialement le tabac fumé. La cigarette est purement et simplement prohibée de certains milieux sportifs et sa consommation est considérée, nous l'avons vu comme antinomique à l'exercice physique du sport à haut niveau si ce n'est contradictoire avec la morale sportive. La plupart des sportifs rencontrés sont les premiers à discréditer voire à stigmatiser les fumeurs. Les skieurs interrogés ont parfaitement intériorisé cette interdiction de fumer et les sportifs chiqueurs ou snusseurs se présentent paradoxalement comme de sérieux militants anti-tabac. C'est que pour Isabelle dans le milieu du ski « *personne ne fume* ». Et consommer du tabac à chiquer « *pénalise beaucoup moins que la cigarette* ». C'est aussi le cas pour Marie

pour qui l'usage de tabac non fumé « *chez les skieurs* » s'est profondément banalisé et ancré dans les mœurs.

> « C'est pas étonnant. Ça ne choque personne parce que voilà, il y a une bonne partie des skieurs qui a chiqué ou qui chique. C'est quelque chose de banal maintenant. C'est dû à une grosse consommation en fait. Il y en a beaucoup qui chiquent. Par contre c'est plus choquant si on voit quelqu'un fumer chez les skieurs » (Marie)

La chique s'est alors à ce point répandue et ritualisée dans les mondes du ski que ses initiés disposent de codes pour reconnaître les sportifs consommateurs :

> « C'est devenu banal de voir un skieur chiquer. Il y en a qui en prennent avant la compétition pour se détendre. Des fois on voit en coupe du monde. Les gars ils arrivent au départ, ils enlèvent leur boulette. Et ils y vont. On les voit au départ. Ils sont filmés. Ils enlèvent leur chique. Pas tous mais j'en ai vu. La dernière fois c'était un Autrichien je crois » (Manon)

> « Au début ça ne se voit pas mais après avec l'habitude, on les voit les gars qui chiquent on les voit tout de suite » (entraîneur saut à ski)

En fait, force est de constater que la chique est d'abord perçue par les athlètes comme un « *substitut* » au tabac fumé, comme une façon de contourner l'interdiction de fumer, d'éviter les tests médicaux et le discrédit moral et social (si ce n'est les sanctions disciplinaires) que la consommation de tabac fumé fait peser sur le sportif :

> « Mais bon les gens qui chiquent sont des gens qui vont fumer ou qui ont fumé. Et souvent les sportifs savent de toute façon que c'est très mauvais pour eux de fumer par rapport aux tendons ou des choses comme ça. On le voit bien : celui qui se fait opérer d'un genou par exemple, on voit bien que derrière, s'il fume, il développe une tendinite. C'est pas un hasard. Bon faut fumer pas mal. Mais ils sont déjà dans un état de dépendance physique au tabac alors ils essayent d'arrêter le tabac et ils passent à la chique. Ils se disent que c'est un moindre mal de chiquer par rapport à la consommation de cigarette. C'est un substitut. Et en plus on ne risque pas de se faire choper comme avec la clope. Parce que voilà, même si cela n'a jamais été écrit ça n'a pas toujours été bien vu de fumer quand on fait du ski à un haut niveau. J'ai vu des skieurs qui ont été suspendus de quelques stages parce qu'on les avait vu en train de fumer. La chique c'est plus discret. Aujourd'hui les skieurs ont été mis dans une pratique sportive intense qui interdisait la consommation de tabac. Du coup ils se sont mis à chiquer à la période adolescente » (médecin du sport)

> « C'est davantage dans le cadre de sport-études où les jeunes sont plus déracinés. Ils ne sont pas chez eux. Ils n'ont pas de parents autour d'eux. C'est plus des ados donc avec toute la problématique de l'adolescence. Les jeunes bravent un peu les interdits. Ils savent que c'est du tabac. Ce sont des athlètes donc ils ne peuvent pas non plus fumer des joints parce que s'il y a un contrôle antidopage, ils seront rapidement décelés. Ils se rabattent peut être sur autre chose pour faire un petit peu comme les copains. Le phénomène du sport-études, des jeunes ensemble loin de chez eux, en internat, fait que ça amplifie le phénomène. Du moins c'est mon idée » (Laurent)

Dans les collèges et les lycées situés dans l'arc alpin, la consommation de tabac à chiquer s'est accentuée et largement diffusée auprès des adolescents à tel point que certains établissements sont forcés de prendre des mesures répressives importantes. Cependant, la discrétion de la pratique, sa quasi-invisibilité pour les non-initiés, en rend difficile le contrôle.

> « Au collège c'était difficile de chiquer parce qu'ils savaient qu'il y avait ce genre de problème. Donc les pions ils étaient pas débiles. Moi ça ne se voit pas sur moi mais il y a beaucoup de gens on dirait des hamsters. Tout de suite ils savaient ce qu'ils faisaient. Un temps ils ont carrément mis une surveillante dans les toilettes parce qu'on se tapait nos chiques aux toilettes généralement. Et la surveillante, dès que l'on faisait un truc un peu suspect c'était « lève ta lèvre ! » et là tout de suite pouf ça tombait. Moi je ne me suis jamais fait prendre. Enfin juste une fois mais bon j'ai rien eu. Parce que sinon j'aurais pu me faire expulser de l'internat pour le brevet et là ça craignait. Mais la C.P.E. a été indulgente. Elle n'a rien dit au proviseur » (Eva)

Ainsi, les usagers ont parfaitement compris que le tabac non fumé présentait un certain nombre d'avantages par rapport au tabac fumé. Il permet aux sportifs de consommer en toute discrétion[29] mais aussi d'éviter les désavantages liés à la consommation de tabac fumé comme l'absorption de CO et les complications

[29] Il faut ici préciser que l'usage du tabac non fumé par les adolescents scolarisés contrairement au tabac fumé ne se limite pas à certains temps sociaux comme la récréation, les moments de pause, etc. : « *Bon le fumeur quand il est lycéen il ne va pas fumer pendant les cours. Alors que moi c'est tout le temps. Par exemple les internes, ils vont fumer après manger parce que l'on a le droit de fumer dans la cour mais après dans leur box c'est interdit et généralement ils ne vont pas fumer.* » (Eva). Les adolescents consommant régulièrement du tabac à chiquer n'hésitent pas à consommer pendant les cours, en classe, « *tout le temps* », « *24 heures sur 24* » : « *Je chique un peu tout le temps. Quand j'ai envie. Quand ça me vient à l'esprit. Au lycée, en cours, je me mettais sous la table [pour me caler une chique]*» (Manon) Comme le précisera Xavier : « *moi j'étais fainéant en cours. On en mettait en classe. Ça se voit pas. Enfin très peu. Tu allais prendre un petit bout de PQ et quand ça coulait tu enlevais et tu pouvais en remettre une autre* ». Et cette pratique est tellement diffusée que nous dit Isabelle : « *Au lycée à X les profs ils font semblant de ne pas voir. Ils disent par moment "c'est dégueulasse ramassez vos mouchoirs" ou "mettez vos trucs à la poubelle" mais ils ne disent pas ne le faites pas en cours* ».

respiratoires. Il permet de ne pas « *s'essouffler* » et pour finir, de ne pas être positifs aux contrôles anti-dopage :

> « Vu qu'ils ne peuvent pas fumer - enfin si ils peuvent fumer s'ils veulent mais au haut niveau c'est forcément pas bon il y a des effets sur la respiration, les capacités respiratoires. Et le cannabis ils ne peuvent pas parce qu'il y a des dépistages. Donc je pense qu'ils ont trouvé un moyen de substitution et vu comme ça décalque un peu la tête ! » (Manon)

> « Ils ne peuvent pas fumer. Ça les essouffle et vu que c'est de la compétition de haut niveau on leur met la pression pour qu'ils soient les meilleurs. Donc ils se mettent à fumer et ça diminue leur capacité donc forcément en chiquant ça ne diminue rien du tout. A part les gencives ça ne diminue rien du tout. Au niveau des poumons ça ne fait rien. Au niveau des muscles non plus. Il n'y a pas d'effets comme la cigarette où on est essoufflé. La chique c'est plus discret. Ça ne se voit pas dans les poumons. Parce que, apparemment, il y a des skieurs [dans son lycée] qui ont des tests pour voir s'ils fument et ils peuvent se faire virer quand on est au lycée. Donc ils prennent de la chique comme ça, ça ne se voit pas » (Eva)

Et cette prohibition du tabac fumé est tellement forte dans les milieux sportifs enquêtés que l'usage de la chique n'est pas assimilé pour certains skieurs de haut niveau à du tabac. Les consommateurs se forgent ainsi tout un « *système d'auto-justification* » (Becker, 1985) pour expliquer et motiver leur usage mais surtout pour éviter les ennuis et neutraliser les critiques ou les sanctions que l'on pourrait prendre à leur encontre. Les arguments déployés empruntent à plusieurs registres de discours : sanitaire et physiologique, mais aussi éthique. Ces arguments sont utilisés pour expliquer et légitimer la diffusion de la consommation du tabac à chiquer désormais « *à la portée de tout le monde* » :

> « Je déteste fumer. J'ai essayé trois fois j'y arrive pas. Je ne sais pas fumer. J'étouffe. Alors que la chique c'est à la portée de tout le monde. Je suis anti-tabac à mort et pourtant je chiquais. En chiquant j'ai jamais eu l'impression d'avoir découvert le tabac. A 17 ans j'ai eu l'impression d'avoir découvert un truc qui me détendait. Pourtant je voyais bien que c'était du tabac, que ça puait, que c'était moche et j'ai jamais eu l'impression d'avoir consommé du tabac au bout de dix ans [...] Je n'ai pas envie de comparer la chique à la cigarette parce que je pense qu'il y a beaucoup moins de dépendance. Je ne pense pas qu'il y ait une décharge de nicotine si importante. J'ai fais essayé à mon frère parce que des fois il fume. Ça leur fait rien. Les mecs qui fument ça leur fait rien. Strictement rien. Moi j'ai arrêté [la chique], c'était vraiment pas dur par rapport à tous les gens qui fument. Pour arrêter ça leur coûte une vie. Moi qui prenais de la chique je voyais des sportifs de haut niveau qui fumaient

> et bien ça me dérangeait. Alors que moi je faisais à peu près pareil, je consommais du tabac mais je me suis dis fumer c'est pas dans l'éthique sportive. Un sportif ne doit pas fumer. Je vois les rugbyman, les volleyeurs ils fument quasiment tous ou les footballeurs. Ça me gêne. Moi je suis sportif je n'ai pas besoin de prendre du tabac. Ça va pas ensemble. Le sport et le tabac c'est pas compatible. J'ai déjà vu des rugbymen quand j'étais en centre de rééducation et bien le mec il s'allume une cigarette à neuf heures du matin. J'ai du mal à l'imaginer à l'entraînement l'après midi parce que ça encrasse les poumons, il faut courir, ça altère ses performances physiques alors que la chique y a aucun effet ni bénéfique ni dégressif [...] A un moment je me disais c'est pas des cigarettes, c'est pas du tabac et puis un jour j'ai pris conscience que cela en était par rapport à la compétition et les plus jeunes qui chiquent ou qui te regardent chiquer tu les entraînes forcément dans tes conneries ». (Nicolas)

Par ailleurs nombreux sont les usagers et certains praticiens médicaux à mobiliser le discours de la politique de réduction des risques pour justifier leur consommation de tabac à chiquer. Cet argument de la politique de réduction des risques est par ailleurs utilisé explicitement par l'industrie du tabac suédoise et quelques tabacologues (Molimard, 2003). Cette dernière n'hésite pas d'ailleurs à diffuser sur ses sites Internet[30] toute une série de résultats d'études médicales qui, statistiques à l'appui, démontrent la moindre nocivité du tabac non fumé pour ses utilisateurs par rapport au tabac fumé. Par exemple, Nicolas, qui a l'habitude de commander par Internet ses boîtes de *snus* ou de *skoal* reprend à son compte les arguments liés à la réduction des risques :

> « Moi j'ai toujours vu des skieurs en prendre. C'est un truc qui est venu de la suède et de la Norvège, des pays scandinaves. Je crois qu'il y a 18% de la population de la suède qui chique. Je ne sais pas quel rapport il y a par rapport à la population française qui fume mais il y a des études sur les cancers. Justement j'ai vu qu'en Europe, c'était la suède qui avait le moins de cancer par rapport au problème du tabac. Mais bon après il y a différentes sortes de chiques. Il y en a cent sortes comme les cigarettes. Mais c'est de la folie. Il y a des sites Internet pour commander par correspondance et on trouve les études dont je te parle » (Nicolas)

Enfin d'autres récupèrent des arguments par ailleurs employés dans le cadre de la lutte contre le tabagisme passif. Eva, pourtant elle aussi fumeuse occasionnelle, l'exprime ainsi :

[30] On consultera à ce propos le site Internet de l'industrie du tabac suédoise (*swedish match*)

> « franchement fumer c'est pas pire que de chiquer mais moi j'aime pas ce qu'il y a à côté. On rentre le soir, on pue la cigarette. L'odeur du tabac froid moi j'supporte pas. En plus je trouve que c'est crade la cigarette, ça pollue tout le monde. Et puis on peut pas le faire dans les lieux publics. Disons que la chique c'est partout, partout, partout. C'est discret et ça embête personne [...] Pour moi fumer c'est fumer des cigarettes ou fumer des joints mais c'est pas prendre de la chique. C'est pas la même sorte de consommation. Déjà ça affecte pas les mêmes parties du corps. Je sais que les cigarettes c'est les poumons tout ça, la trachée et je sais pas quoi et disons que les cancers pour les cigarettes c'est les poumons. Pour la chique c'est déchaussement des dents, cancer de la langue du palais, tout ça » (Eva).

Mais ces arguments sont aussi partagés par Manon, Sébastien ou Amandine : le tabac non fumé ne lèse personne si ce n'est eux-mêmes.

> « Surtout on n'embête pas les autres. il n'y a pas de problèmes de tabagisme passif ou quoi que ce soit. On se pollue soi-même mais on embête surtout pas les autres. C'est un argument. Moi je trouve que c'est un aspect relativement important parce que chacun fait ce qu'il veut. Mais il fait ce qu'il veut à partir du moment où il ne nuit pas aux autres. Le fumeur il nuit aux autres. Alors que les gens qui chiquent ne nuisent qu'à eux-mêmes. Ils ne nuisent pas aux autres » (Sébastien)

> « Moi je prends souvent l'argument que je ne pollue pas les autres en chiquant. Avec ça on est tout seul [...] Pour moi c'est de la cigarette en moins grave. Pour moi avec la cigarette on peut avoir un cancer du poumon, de l'œsophage, de la langue etc. avec la chique ça nous attaque un peu la gencive, l'estomac voilà c'est pas énorme. C'est vrai que c'est pas une raison pour chiquer mais bon voilà. Moi je trouve que c'est moins nocif que la cigarette. Enfin moi je trouve que c'est moins nocif et qu'on ne pollue pas les autres autour quoi. On se détruit nous-même » (Manon)

> « Mes parents, ils ont fumé quand ils étaient jeunes. Je me rappelle mon père a dû fumer jusqu'à trente six ans je pense ou trente huit et l'odeur de la cigarette j'aime vraiment pas ça. Et puis la cigarette ça se voit ... enfin ça incommode les autres, ça te rentre dans les poumons. Alors que la chique ça ne se voit pas. Tu peux en mettre sur les skis et tu peux pas skier avec une cigarette ... et puis ça fait moins mauvais genre » (Amandine)

Pourtant, pour de nombreux usagers cette consommation de tabac à chiquer se calque dans leurs représentations sociales sur celle de la cigarette, une façon comme une autre d'en « normaliser » la consommation :

> « C'est le même principe que la cigarette. Comme la clope du matin par exemple moi ça va être la chique du matin. Dès que je me réveille j'en mets une

> dans la bouche, c'est obligé. J'en mets une inconsciemment. Sinon il me manque quelque chose. Après ça va être après manger. C'est les meilleures et tous les fumeurs vous le diront je pense. Et la chique c'est pareil. Moi dès que j'ai fini de manger, j'sors ma boîte, j'tape une chique et j'la mets » (Eva)

En fait, les utilisateurs de la chique établissent une distinction entre le tabac fumé et le tabac non-fumé au sens où l'usage de tabac à chiquer n'est pas forcement perçu, par ses utilisateurs, comme une forme de tabagisme, comme une nouvelle forme de dépendance ou d'addiction, mais bien comme une alternative, comme une forme de substitution au tabac fumé, comparable aux substituts nicotiniques prescrits ou promus dans le cadre du sevrage tabagique. Certes le *snus* est souvent considéré, nous venons de le voir, comme un moyen d'arrêter de fumer et d'éviter un certain nombre de risques ou désagréments liés à l'usage du tabac fumé. Remarquons également que l'usage du tabac à chiquer est défini comme un produit de substitution, comme l'équivalent d'un médicament. C'est le cas pour Manon par exemple qui « *fumait avant mais quand j'ai attaqué la chique j'ai arrêté de fumer complètement, c'est un peu de la substitution* ». Mais là encore, le passage de la forme fumée à la forme non fumée ne prend pas la même signification si l'on s'en tient à la qualification attribuée à la « chique » comparée ici à un traitement de substitution nicotinique ou à un substitut. En fait, la frontière entre les produits nicotiniques ne sont pas nettes aux yeux des consommateurs réguliers. Il n'y a pas de différence remarquable entre la chique et un substitut nicotinique (timbre, gomme etc.). Quand Marie envisage de mettre un terme à sa consommation de tabac à chiquer elle n'envisage pas une seconde d'utiliser des substituts nicotiniques comme des timbres ou des gommes parce que selon elle « *c'est remplacer un mal par un mal* » :

> « Les patchs anti-tabac je ne vois pas ce qu'ils peuvent faire. Il y a de la nicotine en fait dedans alors je ne vois pas la différence entre se prendre une chique et se coller un patch de nicotine. C'est kif kif en fin de compte. Après tu es accro aux patchs. Je n'en sais rien du tout mais c'est un peu bête d'arrêter un truc pour compenser avec un patch qui a les mêmes effets. L'histoire du patch en fin de compte c'est remplacer un mal par un mal. Je pense que si on veut arrêter il vaut mieux sortir du monde du ski parce que c'est quelque chose que l'on voit tous les jours ou chez les hockeyeurs» (Marie)

Si les produits de substitution utilisés pour arrêter la consommation de tabac fumé s'avèrent efficaces (gomme ou timbre) pour de nombreux fumeurs, ils ne semblent

pas l'être pour les chiqueurs invétérés même si logiquement les médecins ou tabacologues préconisent à ces derniers d'utiliser des substituts sous forme de gommes ou de timbres :

> « En seconde je ne fumais pas beaucoup. Je n'ai pas fumé une seule cigarette. L'année dernière j'ai refumé. J'refumais à peu près deux paquets par semaine et j'prenais deux boîtes de chique. J'avais diminué ma consommation de chique. Je fumais. J'ai arrêté. J'ai essayé plein de fois d'arrêter mais c'est laborieux. Au début j'avais les *nicorettes*® parce qu'elle [médecin] s'était dit que ça pourrait faire comme la chique si on la mettait au dessus de la lèvre. Et en fait ça n'a pas marché. J'ai vidé la boîte en deux jours. La *nicorette*® c'est sûr ça ne marche pas. Alors elle m'a mis des patchs 21. Et j'étais la seule à résister au patch 21 en fait tellement je consommais de nicotine. Je les ai gardé deux semaines à peu près je crois. Je suis passée au 14. En fait, au début elle m'avait mis des 14 mais c'était pas assez fort. J'avais des sueurs froides. Donc elle m'a mis des 21 donc je suis redescendue après au 14 et puis c'était les vacances. J'ai quand même réussi à arrêter de fumer mais j'ai repris la chique » (Eva)

Comme Eva, les autres chiqueurs qui souhaitent mettre un terme à leur consommation essayent d'arrêter avec les mêmes méthodes et techniques d'arrêt que les fumeurs. L'expérience ci-dessous de cette skieuse de haut niveau est remarquable de ce point de vue mais ce qu'il faut noter c'est surtout la façon dont l'arrêt d'une pratique tabagique et d'une addiction peut avoir des conséquences sur les performances sportives, déséquilibrant ainsi le corps rationalisé et performant de l'athlète. Ce dernier est donc pris dans une dilemme et confronté au discours médical plutôt ambiguë :

> « Cela fait neuf ans que je chique. J'ai arrêté une fois. Trois semaines. On est parti en stage en Norvège et j'avais pas de la française. Là bas il n'y avait que de la norvégienne et je n'aimais pas du tout. Donc je n'en ai pas mis pendant trois semaines. Et après je ne me rappelle plus pourquoi mais quand je suis rentrée j'ai recommencé et depuis ce jour là j'ai jamais réussi à m'arrêter. Même pas un jour. Quand j'essayais je ne tenais pas cinq minutes. J'avais l'impression que je pourrais jamais arrêter de ma vie. C'était sûr. C'était impossible. En fait tu ne penses qu'à ça. Tout le temps toutes les deux secondes. Après j'étais avec ma copine en vacances. Elle avait réussi à arrêter la chique pendant quatre cinq mois puis elle avait repris. Mais elle avait pris rendez vous au retour des vacances avec un acupuncteur. Et moi je me suis rendu compte que j'étais vraiment grave avec ça et il fallait que je fasse quelque chose et j'ai dis : "bon allez je viens avec toi". Je pensais que ça allait vraiment m'aider. En plus j'ai vraiment peur des aiguilles. C'est une phobie. Donc je vais chez l'acuponcteur. C'est donc que j'ai vraiment envie de m'arrêter. Donc je me suis fait piquer et quand je suis sortie j'avais qu'une envie c'était de me mettre

> une chique. Et j'ai tenu mais qu'au mental. Je pleurais. J'étais chez moi. J'ai fais une mini-dépression je pense. A chaque fois que je disais à quelqu'un que j'avais arrêté la chique je me mettais à pleurer. Je comptais chaque jour. C'était horrible. [Q : Et tu as essayé avec d'autres substituts ?] J'ai essayé une fois avec les patchs. Les patchs me faisaient vraiment de l'effet physiquement les premiers mois mais après … C'est une dépendance vachement forte. Et donc quand j'ai arrêté j'en avais parlé avec mon médecin (du sport) et il avait peur que je grossisse. Moi j'avais vachement peur de ça. De grossir en fait, de compenser avec autre chose, avec la nourriture. En fait c'est lui qui m'a fait me rendre compte de certaines choses, que le tabac ça te gardait ton adrénaline. Enfin, il y a un truc avec l'adrénaline. Et du coup, quand tu arrêtes tu n'as plus d'adrénaline et tu te sens triste, tu manques de quelque chose » (Amandine).

On voit bien ici comment de l'arrêt du tabac fumé (et non fumé) chez les sportifs peut survenir un certain nombre de problèmes. Son arrêt peut modifier et diminuer la performance sportive dans certains sports, comme l'expérience de ce golfeur professionnel relatée dans cette étude de Gilbert Lagrue ratant une bonne partie de ses *puts* (2007). Il est donc possible que l'arrêt du tabac fumé (ou son interdiction ?) contraignent en effet les sportifs - qu'ils soient ou non usagers de tabac fumé - vers un usage intensif des « alternatifs » pour maintenir leur niveau de performance. Ce que ne manque pas de préciser ce médecin du L.A.D. :

> « Certainement que dans les pays qui viennent d'interdire de fumer dans les lieux publics (…) ce genre de consommation va augmenter. Et également, son usage abusif dans le sport. Celui-ci risque d'augmenter. Je ne serais pas étonné. (…) C'est clair que les alternatives vont se multiplier et les usages abusifs de ces alternatives vont apparaître » (médecin LAD)

Enfin, il faut rappeler un autre argument – et non des moindres - développé par les usagers de tabac à chiquer pour justifier leur consommation : celui du coût économique. Parce que la consommation de tabac est fonction du prix (Etilé, 2006), le tabac à chiquer est apparu aux yeux de certains consommateurs comme une alternative moins onéreuse par rapport au tabac fumé. En effet, contrairement au prix du paquet de cigarettes, le prix de vente au détail d'une boîte de tabac de type *Makla Ifrikia*® ne s'aligne pas sur celui du paquet de cigarettes.

> « La boîte c'est deux euros. Donc ça va c'est pas cher par rapport aux cigarettes et par rapport aux blondes qu'on peut prendre. J'achète deux trois boîtes par semaines. 4X3 : 12 donc ça fait 12 euros par mois. Ça fait moins cher que s'il on achetait des cigarettes. Pour moi c'est pas grand chose » (Manon)

> « ça ne coûte pas cher. Enfin ça a quand même augmenté parce qu'au début c'était à un euro soixante la boîte. Après c'est passé à un euro quatre vingts après deux euros. Donc ça a pas mal augmenté » (Eva)

Par ailleurs ce qu'il faut remarquer c'est la disponibilité du produit : le tabac à chiquer, comme la cigarette est disponible et légalement en vente dans tous les bureaux de tabac sous la forme de petites boîtes métalliques de marques et de couleur différentes (même si tous les bureaux de tabac ne distribuent pas ces produits). En France, le prix médian d'une boîte de tabac non fumé au détail est de 2 euros 30 la boîte[31]. En France, comparé au prix d'un paquet de cigarette, le tabac à chiquer représente une aubaine :

> « C'est moins cher de chiquer que de fumer des cigarettes. Ça doit coûter deux euros trente je crois. Alors qu'un paquet de cigarettes, ça coûte cinq euros. Ça coûte moitié moins cher » (Sébastien)

Quant au prix de vente des produits scandinaves, le prix des produits du *snus* et du *skoal* varient selon les marques mais il est aujourd'hui légérement supérieur au prix des boites de *Makla Ifrikia*®. On peut par exemple se procurer du *snus* (en vrac) sur Internet pour trois dollars environ (sans compter les frais de port). Ce qui pourrait aussi expliquer pourquoi les plus jeunes utilisateurs ne consomment et ne commandent pas ces produits par internet et se rabattent sur le tabac à chiquer de type *Makla Ifrikia*®.

II- Les usages dopants du tabac non fumé :

1- La nicotine : un « puissant stimulant »

Si l'usage du tabac non fumé peut s'interpréter comme une pratique à risques adolescentes, introduisant pour le jeune usager un « *supplément de jubilation lié à un sentiment diffus de transgression* » (Le Breton, 2005), ou encore se décrire comme une manière de contourner les différents types de contrôles sociaux liés à la prohibition du tabac fumé dans les milieux sportifs (tests à l'effort, surveillance

[31] Selon Patrick Perretti-Watel (2006), « en janvier 2003, le prix de vente en euros des paquets de cigarettes de la classe la plus vendue passe de 3,6 à 3,9 euros »

médicale, etc.), force est pourtant de constater que la nicotine est apparue aux yeux de nombreux experts de santé publique et de médecins engagés dans la lutte antidopage - ainsi que par certains observateurs de ces milieux sportifs (entraîneurs, sportifs, etc.)- comme une substance dopante. On l'a vu, le dopage nicotinique a fait l'objet de quelques études médicales. L'une d'entre elle a été réalisée par un des laboratoires antidopage de l'A.M.A. dont nous voudrions ici retracer les grandes lignes. En effet, au milieu des années 1990, c'est par « *hasard* » que le Laboratoire Antidopage de Lausanne (L.A.D.) constate au cours des procédures anti-dopage « *une prévalence relativement importante de la nicotine* » dans des échantillons d'urine prélevés suite à des contrôles antidopage réalisés en Suisse. Loin d'être soupçonnée, la nicotine avait toujours été utilisée à l'époque par l'équipe du laboratoire pour tester les procédures de contrôle et pour vérifier la fiabilité des appareils et des méthodes d'analyses.

> « Quand on mesurait les amphétamines ou les produits stimulants et narcotiques par notre procédure, on utilisait toujours la nicotine comme produit de contrôle. En fait, il y a des produits interdits et des produits qui ne sont pas interdits comme les produits consommés couramment par la population comme la caféine ou la nicotine mais qui nous permettent de vérifier que les procédures fonctionnent bien. Et dans ces années là, de manière aléatoire, ou plutôt de manière empirique, on a vu une augmentation des nicotines dans nos procédures. On a creusé un petit peu plus et effectivement, c'est essentiellement dans les sports d'hiver que l'on avait trouvé une forte concentration de nicotine. Il y avait beaucoup de cas de hockey sur glace. Et à l'époque en 1995, il y a le développement et l'utilisation du *snus* en suède avec l'interdiction de fumer dans les lieux publics. A la même période, cela correspond dans le développement du hockey en suisse à l'arrivée des scandinaves dans le championnat, alors qu'avant c'était les canadiens, les Québécois. Disons qu'il y avait un apport des scandinaves dans le hockey. Je me souviens à l'époque d'avoir pris contact avec la fédération. Ils avaient dû avoir accès à cette étude. On leur avait dit "bon il faudrait peut-être faire quelque chose, aller chercher plus loin". Mais ça ne s'est jamais fait. Il faut dire qu'à l'époque la sensibilité pour les problèmes de dopage n'était pas aussi importante en 1996 ou en 1997. En 1996 on a décidé de faire une étude en parallèle. Mais je ne me souviens avoir travaillé avec la chique et pas avec le *snus* à cette époque pour des questions de disponibilité du produit. La chique était aussi plus utilisée en suisse » (médecin L.A.D.)

Ce médecin alors partie prenante de cette étude se rappelle de leur étonnement face à la présence de pics de nicotines « *surréalistes* » dans les échantillons urinaires qu'ils ne parviennent pas, dans un premier temps, à expliquer :

> « A l'époque ce qui nous a étonné c'est l'apparition de gros pics de nicotine sans son métabolite. La nicotine se transforme en cotinine dans le corps et le premier phénomène qui nous a interloqué c'est que lorsque l'on trouvait de la nicotine, on allait toujours regarder si le métabolite était présent. Et on a vu apparaître de plus en plus de nicotine sans que la cotinine soit présente et on s'est dit tiens ! c'est pas la consommation habituelle. Ce n'est pas ce que l'on trouve habituellement chez un fumeur. […] avec la spectrométrie de masse c'est en fait la molécule qui a éclaté en un certain nombre de morceaux qui permet de reconnaître la molécule. Simplement, ce qui nous a fait poser des questions c'est que ces pics étaient tout d'un coup immenses. C'est-à-dire qu'on avait dans l'œil les concentrations ou les hauteurs de pics pour un fumeur. Il y avait à la fois l'absence de métabolite donc le produit de transformation qu'on voyait habituellement chez un fumeur et il y avait aussi l'abondance qui nous semblait surréaliste pour un fumeur. Je pense que c'est ce qui a dû nous frapper en premier, des pics comme ça ! On s'est dit : "attends celui-ci il se l'est quasi injectée !?" parce que c'était dix ou vingt fois plus. Et avoir des concentrations entre dix et vingt fois plus qu'on ne le voit normalement ! Nous on avait travaillé sur ce rapport nicotine-cotinine chez un fumeur. C'est un rapport de un donc on a l'équivalence des concentrations. Dans le hockey sur glace on avait un rapport de six pour un en moyenne sur les urines positives en nicotine. Ce qui pour nous était très clairement la démonstration d'une utilisation complètement différente. C'était pas de la cigarette. On avait un ou deux fumeurs dans le laboratoire et on avait beaucoup de peine en fumant à obtenir dans l'urine – qui a un fonctionnement un peu particulier par rapport au sang – des concentrations aussi élevées que ce que l'on avait avec la chique ou avec du *snus*»

Cette « *étude parallèle* » conduite au sein du L.A.D. entre 1996 et 1997, rendait manifeste un fort pourcentage de cas de sportifs « positifs à la nicotine ». Ainsi, il apparaîtra « après répartition des athlètes par sport puis par étude de fréquence de positifs à la nicotine au sein de chaque sport, qu'en 1996 19% des athlètes positifs à la nicotine se concentraient dans certaines disciplines, telle que le hockey sur glace, atteignant alors un pourcentage étonnant de 71% » (Taverney, 1997). Cette « particularité » du hockey sur glace sera confirmée les mois suivants de 1997[32] avec 67% de positifs à la nicotine. Par ailleurs en 1996 outre le hockey sur glace d'autres sports sont concernés comme le handball (41%), le football (35%) l'escrime (30%), le ski n'atteignant pas les taux significatifs du hockey sur glace avec en 1996 (22%) ou en 1997 (27%). Ces résultats associés à des analyses détaillées des produits du tabac (chromatographie, pharmacocinétique de la nicotine, étude d'extraction après prise d'une chique, étude d'un groupe de fumeurs, quantification de la nicotine, etc.)

[32] L'étude se réalisera par le biais des archives sur les athlètes testés à l'UAD du 1er janvier 1996 au 30 mai 1997.

conduisent alors les chercheurs à classer les produits nicotinés au rang des stimulants.

Suite à cette enquête dont les résultats seront rendus publics dans le *workshop on dope analysis* de Cologne en 1997 et publiés dans les actes de ce séminaire (Schänzer et al. 1997), la recherche sur cette nouvelle forme de dopage sera pourtant éclipsée par l'émergence de la problématique du « *dopage sanguin* » et par la recherche de méthode de détection de l'E.P.O. Le L.A.D. se focalise alors sur cette forme de dopage et commence à faire ses premiers tests hématocrites dans le cyclisme. La recherche sur la nicotine n'apparaît alors plus comme prioritaire aux yeux des médecins du laboratoire même si ces derniers ont pourtant le sentiment, « *au moment où l'on est parti dans une autre direction* », que la nicotine comprise dans le tabac à chiquer pourrait bien être « *un puissant stimulant* » (Taverney, 1997 : 4) et un produit particulièrement toxique pour ses usagers :

> « C'est vrai que l'on travaillé un tout petit peu sur la pharmacologie : c'est un stimulant extraordinaire. C'est un stimulant qui, à son pic, a des effets réputés supérieurs à l'amphétamine. Disons que d'un point de vue pharmacologique, suivant la façon dont le produit est utilisé, c'est vraiment un produit qui devrait faire partie des stimulants. Moi je suis absolument persuadé que c'est utilisé dans un but de dopage, que c'est reconverti dans ce but là. Bon le phénomène existe toujours il faudrait aller gratter un peu plus loin. Mais bon on a de la peine à s'occuper un peu de tout et avec les problèmes de l'EPO, la testostérone, l' hormone de croissance etc. » (médecin L.A.D.)

2- Nicotine, amphétamine et strychnine

Ce médecin du L.A.D. se rappelle d'ailleurs des premières expérimentations et tests comparatifs dans le cadre de cette étude (Taverney, 1997). Et il comparera la nicotine à la strychnine :

> « J'étais un des volontaires. C'était dégueulasse d'ailleurs. J'avais trouvé ça vraiment pas bon. Mon rythme cardiaque avait augmenté d'une manière incroyable et je m'étais dis à ce moment là qu'on peut avoir l'impression d'être plus lucide, de mieux maîtriser les événements. Et dans ce sens là on peut se dire que l'on est plus calme par rapport à l'événement. Mais je suis sûr que cela a un effet sur le système nerveux central, que ça inhibe certains messages de fatigue ou des trucs comme ça. Et vous êtes complètement ailleurs. Quand c'est très concentré comme ça c'est dangereux en fait. La nicotine très concentrée

> c'est utilisée jusqu'à maintenant encore comme insecticide dans les pays de l'Est. C'est un insecticide relativement bon marché la nicotine pure. Et donc c'est comme toutes les drogues, il y a un pic d'effet – c'est la stimulation – et puis après c'est mortel – c'est comme la strychnine. On peut la comparer à la strychnine plutôt qu'à l'amphétamine d'ailleurs. C'est-à-dire que la dose stimulante et la dose létale est pas aussi grande que pour d'autres substances comme la caféine par exemple [...] La strychnine c'est la mort aux rats et donc elle peut être ajoutée à la préparation de l'éphédrine pour en accentuer le caractère stimulant mais il ne faut pas mettre quatre fois la dose. Parce que là ça devient mortel ou disons que ça devient très toxique. Et la nicotine sous une forme concentrée c'est dans le même ordre d'idée [...] Si je recherchais vraiment l'effet stimulant, je prendrais ça et puis de la caféine. Un mélange nicotine caféine, avec les veilles bonnes pilules de caféine, en poudre ou en médicaments faits à base de caféine, ça doit même être supérieur à l'amphétamine. De prendre les deux risque de prolonger la période des effets parce qu'ils sont un peu décalés. [...] Mon impression c'est que les gens sachant bien utiliser ces produits qui ne sont pas interdits peuvent bénéficier des effets de certains mélanges. Il y a réellement une addition des effets, une potentialisation des uns par rapport aux autres. C'est un peu connu par les pharmacologues et par quelques préparateurs et par quelques sportifs par l'expérimentation personnelle. Il peut y avoir une concomitance d'addictions » (médecin L.A.D.)

Ainsi, il semble que les sportifs usagers décrivent des effets similaires : accélération du rythme cardiaque, inhibition du sentiment de fatigue physique, stimulation[33]. Par exemple, pour Marie, les effets de la chique varient selon l'état dans lequel se trouve le sportif. La chique peut être un stimulant pour les sportifs qui doivent « *tailler les courbes* » :

> « ça dépend en fait de l'état dans lequel on est. Si on est fatigué par exemple. On a des collègues de fond [ski de fond] qui sont fatigués et tout et bien [en chiquant] on a le cœur qui bat plus vite. Après je ne sais pas si c'est nous qui hallucinons ou si c'est l'effet de la chique mais il y a le cœur qui s'accélère un petit peu quand on est fatigué. Maintenant si je suis dans un état normal je ne pense pas que ça me fasse quelque chose »

Pourtant, les sportifs ont du mal à identifier son usage comme stimulant ou comme dopant. Il faut attendre qu'ils en soient informés par les praticiens médicaux, que les entraîneurs fassent part de leur soupçons, ou que le corps médical opère cette

[33] N. Taverney rappelle que la nicotine appartient à la catégorie des stimulants : « de nombreuses études ont démontré l'activation du système nerveux sympathique sous son action se répercutant de la manière suivante : augmentation de la pression sanguine et du rythme cardiaque, irrigation sanguine plus importante des muscles, stimulation des surrénales avec libération des catécholamines. Cependant, à très fortes doses, on observe une hypotension et ralentissement du rythme cardiaque » même si l'auteur précise que l'on doit tenir compte que « l'effet d'accoutumance fait disparaître ces symptômes mais qui influence également le choix de la dose absorbée à but stimulant » (1997).

classification pour eux. Ainsi, c'est dans une période d'arrêt de sa consommation et après en avoir discuté avec son médecin du sport que Amandine, sportive de haut niveau, finit par réaliser que le tabac non fumé peut ne pas être considéré comme un produit relaxant ou détendant mais bien comme un stimulant :

> « [Q : Et tu avais le sentiment d'être relâchée, détendue quand tu consommais ?] Et bien justement … en fait moi j'ai arrêté et quand j'en ai remis une ou deux et je sens que ça me *booste* en fait. Ça me fait quelque chose. Je sens cet effet d'excitation tu vois ? C'est mon médecin qui m'a expliqué ça quand j'ai arrêté de chiquer. Alors qu'avant quand je consommais j'avais l'impression que ça me posait et que j'étais tranquille et tout. Je ne sais pas comment expliquer. Quand tu en mets pendant longtemps c'est ça qui est bizarre. Parce que quand tu n'en a pas mis pendant longtemps tu sens vraiment l'effet. Ça dure je ne sais pas une demi-heure, trois quarts d'heure. Tu sens vraiment quelque chose. Mais quand tu en mets tout le temps tu ne sens plus les effets. Ou alors tu es habitué. C'est moins fort. Depuis que j'ai arrêté de chiquer je bois trois quatre cafés. Alors qu'avant j'en buvais un et ça allait bien. Je bois plus de café qu'avant. » (Amandine)

La question qui se pose est donc de savoir quelle place peut occuper le tabac non fumé dans l'espace normatif des drogues et des substances psychoactives utilisées et classées comme dopantes. Les produits nicotiniques sont-ils par exemple équivalents au cannabis, dont le dépistage est fréquent, ou à d'autres formes de produits stupéfiants inscrits dans la liste des produits dopants ? Peuvent-ils être traités de manière identique ? Son étiquetage comme « *drogue sociale* » (c'est-à-dire comme produit couramment consommé comme le tabac, l'alcool ou le cannabis etc.) risquerait pourtant de relativiser les effets stimulants du produit et d'en interdire sa reconnaissance comme substance dopante :

> « On peut dire de manière simpliste que c'est une drogue sociale. Alors que c'est utilisé comme un produit dopant. C'est un abus de langage de dire que c'est une drogue sociale. Nous ce que l'on a démontré c'est que les concentrations qu'on trouvait n'étaient pas du tout similaires aux concentrations qu'on trouvait lors d'un usage commun, donc social ou d'un usage normal je dirais […] Dans le fond c'est la grande différence avec le cannabis. Entre la nicotine et le cannabis. Si on fait le parallèle, le cannabis est interdit. Il y a même des sanctions qui peuvent être assez lourdes alors que l'on peut être pratiquement assuré selon les pharmacologues que – bien entendu il y a un effet anti-dépresseur – mais qu'il y a des très bons anti-dépresseurs qui ne sont pas interdits et qui sont consommés dans des sports d'équipes. Bon ça c'est un autre problème mais disons qu'à part l'effet antidépresseur du cannabis les effets améliorant les performances sportives sont peu démontrés. Par exemple un basketteur – parce que l'on en trouve pas mal dans le basket –

> il va jouir d'une amélioration de la performance pendant une fenêtre tellement courte que finalement c'est plutôt les effets négatifs du cannabis qui vont agir pendant le match. La cocaïne c'est un peu différent . Bon le cannabis c'est tout de même la substance numéro un retrouvée dans les contrôles anti-dopage au niveau mondial. Disons que l'on trouve plus d'anabolisants en général mais si on compare la testostérone et le cannabis il y a plus de cannabis que de testostérone. Donc c'est le produit numéro un. En fait le cannabis reste très très longtemps dans l'urine. La nicotine, bien sûr on peut faire le parallèle. Mais je suis persuadé que – à part les fumeurs qui auront des concentrations qui correspondent à des concentrations de fumeurs – on peut abuser du statut de drogue sociale de la nicotine dans la mesure où en l'utilisant sous forme de chique ou de *snus* on va vraiment se donner le coup de fouet, on va vraiment se donner l'effet stimulant comme l'amphétamine ou comme l'éphédrine sous le couvert d'une utilisation normale et sociale. Moi je reste persuadé que la nicotine dans le sport est plus utilisée comme produit dopant que ne l'est le cannabis. Celui qui prend du cannabis, le prend dans un état d'esprit différent de celui qui prend des amphétamines. Et la nicotine est plus une amphétamine que le cannabis. Donc c'est légitime de se ré-intéresser au problème du *snus*, à l'usage de la nicotine » (médecin L.A.D.)

Par conséquent, la nicotine quel que soit son contenant agirait comme un stimulant, à l'image de l'amphétamine, susceptible de « *booster* » la performance contrairement à d'autres substances psychoactives comme le cannabis (THC), produit classé comme dopant mais dont l'action anxiolytique ne permettrait pas d'améliorer les performances (Lagrue, 2007). Son usage aurait donc un rapport avec la compétition et la performance sportive. Pourtant, il faut ici préciser le sens de cette mise en relation. Pour les hockeyeurs sur glace par exemple, la chique serait essentiellement consommée aux « tiers temps », aux périodes de pause, entre deux séquences d'action. La consommation de *snus* est alors un moyen de se stimuler, de maintenir l'excitation et les tensions émotionnelles liées à la pratique sportive :

> « L'effet après la prise, après que soit passée la barrière d'absorption du produit c'est quelques minutes. […] Le pic d'effet d'après moi ça doit être entre le quart d'heure et quarante cinq minutes. Certainement. C'est pour ça qu'on avait l'impression qu'à chaque tiers temps de hockey sur glace, enfin en discutant avec des gens comme ça, c'était pris pendant les tiers temps. Il y en avait qui démarrait très très fort les tiers temps, enfin les premières minutes de jeu juste après la pause quoi. Donc moi je dis quart d'heure mais c'est peut-être plus court. C'est absorbé très vite. Par rapport à un tiers temps de hockey sur glace c'est vraiment les premières minutes. Juste après l'absorption. C'est les informations *underground* que j'avais des gens qui utilisaient ça. Ça doit durer un certain temps mais je ne pense pas que c'est optimal. Bon c'est toujours le problème avec les stimulants c'est qu'après la descente c'est assez rapide. Il y a un choc au départ. Bon je ne sais pas quelles sont les habitudes par exemple

des hockeyeurs mais si vous vous mettez sur stimulation pendant un tiers temps après il faut récupérer ou continuer à en prendre » (médecin L.A.D.)

« Je ne sais pas s'il y a un rapport direct à la compétition. C'est plutôt le truc pénard après le déjeuner, avant la sieste. On chique parce que l'on va se sentir bien un moment. Et je pense que ça doit bien décharger. C'est vrai, il y a une stimulation de l'adrénaline. Alors ce que je vous dis c'est moi qui vous le dis. Je ne suis pas sûr du tout de ce que je dis mais je pense qu'un sportif il a l'habitude de ces flashs d'adrénergiques. Et peut être que cela ressemble aux flashs d'adrénalines avant le départ d'une descente. Donc il y a peut-être un lien. [...] A ce moment là on peut le considérer comme un échauffement. Quand on rencontre un sprinter s'il démarre son sprint sans se préparer, il est nul, il ne démarre pas. Donc lui il faut qu'il se stimule avant le départ. Donc il se donne des claques pour qu'il y ait une montée en puissance, pour être le meilleur possible au départ [...] A la limite, ça [la consommation de tabac à chiquer] remplace la préparation et l'échauffement. Le seul problème c'est que sur une action de vingt secondes, combien de temps va durer ce flash nicotinique ? certainement pas très longtemps. Par contre ça ne va pas expliquer pourquoi dans le hockey. Faudrait voir s'il y a un problème avec le froid. Parce que c'est sûr que l'adrénaline ça entraîne une montée de la température. Alors sur des courtes actions pour le hockey ça peut être intéressant mais ça veut dire qu'ils vont en consommer dix pendant un match. Est-ce que dans une descente d'une durée de deux minutes trente le flash ne laisse pas place à une espèce de ramollissement qui fait qu'on est moins vigilant sur le tracé. Du coup ça nuit à la performance plus que ça ne l'améliore. [...] » (médecin du sport)

3-Un diurétique

Alors qu'elle peut être comparée à un stimulant ayant des effets comparables voire supérieure à l'amphétamine, la chique peut aussi fonctionner comme un « *diurétique* » lorsqu'il s'agit de « *se maintenir au poids* » pour les disciplines sportives à catégories de poids. C'est le cas du saut à ski par exemple où selon Isabelle, le tabac non fumé est utilisé comme un « *coupe-faim* » par les sauteurs. Et pour cet entraîneur de saut à ski, il n'y a pas de doute, le tabac fumé et non fumé est une forme de « *dopage* » qu'il n'hésite pas à comparer à un « *diurétique* » :

« Dans notre équipe il y avait quelques jeunes de dix neuf vingt ans qui chiquaient. Ils avaient une vingtaine d'années quoi. Dans le milieu du saut à ski, la cigarette c'est quelque chose. Tous les athlètes fumaient. Surtout étrangers. Par rapport à la chique, je sais qu'en réunions, au comité de courses, j'ai souvent critiqué le fait qu'il y avait trop de mégots de cigarettes, de crachats aux pieds des tours d'élan, pire que de la fiente de pigeon. C'était inadmissible et je considérais que c'était du dopage. Pour moi une cigarette c'est du tabac

> mais il peut y avoir autre chose dans le tabac[34]. On peut insérer n'importe quoi dans une cigarette. J'ai toujours été soupçonneux par rapport à ça et avec la chique c'est pareil. [...] Bon à une époque, dans le saut, ils prenaient des diurétiques. C'était des Russes. Il y a eu des athlètes Autrichiens aussi mais c'était de l'herbe, du cannabis. C'était interdit mais il y en a un ou deux qui se sont fait choper pour dopage. Donc ils prenaient des diurétiques. Moi je me suis toujours demandé si la chique pouvait l'être. Parce que bon chiquer beaucoup ou fumer beaucoup fait en sorte que t'as moins faim j'ai l'impression. Et les sauteurs, comme il faut vraiment qu'ils soient très maigres et très légers je me demande s'il n'y a pas d'effets. Moi je n'ai jamais bien su les effets. J'en ai parlé au docteur de la fédé. J'aurai bien voulu qu'il y ait une étude là dessus justement axée sur la chique pour voir de quoi c'était fait, ce qu'il y a là dedans . Comme il faut trouver tous les moyens pour moins manger parce que c'est ça un sauteur. Un sauteur à ski c'est comme tous les jeunes, des jeunes hommes ils ont faim. Ils ont envie de manger de grignoter. Mais ils savent que pour avoir des résultats, il ne faut pas peser lourd. Il faut être plutôt maigre. Il y a eu des cas dans le saut à ski d'anorexie. Aggravés même ! Des jeunes qui en sont morts. Bon ça on le sait. On les a toujours mis en garde. Mais nous il y a des régimes à table. Il fallait faire attention à ce que l'on mangeait, la nourriture. Tout est regardé. Ils avaient une balance et tous les matins et tous les soirs ils se pesaient. Mais bon quelque part quand ils font une entorse alors je les ai vu faire : ils mangeaient un bon coup et ils se mettaient les deux doigts dans la bouche. Ils allaient vomir et ça finissait comme ça. Mais pour éviter les entorses, ils fumaient ou ils chiquaient comme ça ça évite de trop manger »

Pour cet entraîneur de saut à ski, partir en croisade contre l'usage du tabac fumé et non fumé dans le milieu du saut à ski n'aura pas été une mince affaire. Pourtant, il a multiplié les actions en interpellant dans le cadre des réunions des comités régionaux, des clubs, les représentants et les praticiens médicaux du saut à ski. Il s'est alarmé de la situation et il a tenté de prévenir les athlètes de son équipe des dangers et des dommages qu'ils encourraient en fumant ou en chiquant. Ainsi, il avait intégré « *en première page* » du carnet d'entraînement de son équipe, dans « *un gros classeur* », quelques lignes sur les dangers liés à la consommation de tabac non fumé en « *jouant sur la peur, sur les méfaits de la chique. Mais encore faut-il le savoir. Moi j'essayais quand même de noircir le tableau pour les jeunes qui étaient aux portes de l'équipe, qui faisaient des stages avec nous* » mais en vain. C'est que l'usage

[34] Cette remarque peut a priori paraître étrange mais elle n'est pas isolée. D'après une pharmacienne interrogée, les chiqueurs eux-mêmes disent qu'on peut introduire d'autres produits dans la chique, sans pour autant préciser de quelle substance il s'agit (dopante ou pas). D'après ses informations, seule la cocaïne a été explicitement mentionnée par un des usagers. Nous verrons plus tard que l'alcool peut être associé au tabac à chiquer dans un même épisode de consommation.

qui est fait du tabac à chiquer est d'abord un usage « *anti-stress* » car pour sauter à ski :

> « Il faut de l'audace. C'est de l'audace qu'il faut avoir. Enfin il faut être courageux. A mon avis ça calmait un petit peu au niveau stress. Ça c'est sûr. Si c'est pas la cigarette c'est la chique. C'est le même effet. C'est pour moins stresser. C'est aussi être lucide. Parce que moins stresser c'est être plus lucide. C'est pas être calme au sens de ne pas s'énerver parce que dans le saut à ski il y a un instant précis où il faut avoir le *power*. Pour moi la chique n'empêchait pas la rapidité. Moi je suis pour le classer comme produit dopant. Un athlète sans sa cigarette ou sa chique est stressé. Il a besoin de ça pour dé-stresser. Il va améliorer sa performance s'il est moins stressé. Il va être plus efficace. Ils ont besoin de ça pour être mieux » (entraîneur saut à ski).

4- Un effet « anti-stress »

Longtemps, cet entraîneur a pu observer au cours des périodes de compétitions, les usages et mésusages du tabac non fumé. Il a ainsi pu se rendre compte que les sportifs consomment dans les périodes qui précèdent et prolongent les épreuves sportives. Il se peut néanmoins que les périodes d'attente, ou les temps de pauses entre deux épreuves de saut à ski soient l'occasion de chiquer pour maintenir la tension (ou l'attention) ainsi que la concentration nécessaire pour préparer « la manche » ou l'épreuve suivante :

> « Ils en prennent à l'approche des compétitions. Avant les compétitions et après les compétitions ça fait du bien. Comme on dit dans le milieu on a la boule. C'est un stress. C'est l'influx qui monte. Je ne sais pas c'est un peu la peur de mal faire ou de bien faire. Le fait qu'il va y avoir confrontation à d'autres adversaires. Il y a tout ça quoi. Il y a un besoin de fumer ou de chiquer. Après pendant la compétition, des fois, il y a une heure qui passe entre les manches d'une compétition. Nous en saut à ski, il y a plusieurs manches. Entre chaque manche on reprend les skis pas sur la base proprement dite mais on retouche les skis, en fartage à froid. Entre chaque manche il y a une heure en coupe du monde. Donc on retouche les skis, on re-prépare. C'est une période où l'athlète est tout seul avec son matériel. Il se concentre. Il en profite pour fumer ou chiquer. Et c'est toujours pareil, il faut évacuer le stress, il faut souffler. Et donc souvent on voit ça fume, ça chique beaucoup, ça chique énormément quand ils préparent les skis. Les jeunes ils chiquaient beaucoup. Et puis après la compét' évidemment. » (entraîneur saut à ski)

Le tabac à chiquer n'est quasiment jamais consommé pendant le saut ou, pour les skieurs, pendant la descente. La pratique sportive de haut niveau « *régule* » en quelque sorte la consommation de la chique :

> « J'en ai jamais pris le matin d'un entraînement ou le matin d'une course parce que je ne savais pas l'effet négatif que cela pouvait avoir sur mes performances. Donc c'était un choix. Je me suis dit : "le matin des courses ou d'entraînement de ski je n'en prends pas. Il faut que j'ai tout mon corps. Que rien ne perturbe mon corps ou mon esprit. […] En fait, l'objectif de performance régulait ma consommation. Après l'après-midi je pouvais en mettre, ce n'était pas un problème. Mais j'ai vraiment le souci de la performance. Alors je ne vais pas mettre quelque chose qui pourrait … je m'imaginais me casser la gueule et culpabiliser parce que j'avais chiqué. C'est pour ça que je ne le faisais pas. J'imaginais avoir mal aux cuisses et me dire putain j'ai mal aux cuisses parce que j'ai chiqué. Alors je ne le faisais pas. » (Nicolas)

> « Moi je ne courrais jamais avec une chique. Parce que j'avais peur que si je tombe, qu'ils me trouvent avec de la chique dans la bouche. En descente ou en super G j'en mettais jamais dans le tracé. Par contre ça m'est arrivé de m'entraîner en Géant donc au tracé moins rapide et plus court d'avoir une chique. J'ai essayé de faire une manche sans et une manche avec mais ça ne change pas grand chose. Mais ça n'augmentait pas ou ne baissait pas mes performances. Je ne pense pas » (Amandine)

> « Quand ils sont au matin d'une compétition, ils [skieurs] sont au maximum de leur concentration. Ils restent, ils essayent de rester, de ne pas trop sortir du sujet. Après la compétition, oui, je vois fréquemment des gens, des skieurs chiquer mais pas avant la compétition. Pas pendant et pas avant. Maintenant je pense qu'il doit y avoir des exceptions » (Sébastien)

De fait, l'usage du tabac non fumé est aussi un usage qui vise à maîtriser les émotions et les tensions liées à l'épreuve sportives, du moins, à « *évacuer le stress* », à contenir la peur et l'anxiété liées aux situations d'épreuves[35] :

> « Moi à mon époque [lorsqu'il était lui-même sportif de haut niveau dans les années 1980], mais on ne va pas parler de ça, mais moi quand je sautais il y avait les allemands de l'Est, ils tournaient aux bêtabloquants. Et eux ils n'avaient pas peur. Ça inhibait la peur, le stress et ils fonçaient tête baissée. Alors que nous il y avait des situations, quand c'était glacé, ou quand il y avait du vent ou des mauvaises conditions météo on n'appelait pas notre mère mais pas loin. Alors eux ils fonçaient. Et ça ça faisait la différence. Mais prenez un descendeur. Ils le disent tous. En haut de Kitzbühel il faut y aller donc si tu n'as pas un petit quelque chose qui te pousse un peu aux fers. Mais bon tout le

[35] Il peut s'agit d'examens scolaires pour les non sportifs. Par exemple Eva consomme davantage dans les « *périodes de stress, les examens tout ça* » que d'ordinaire.

> monde est sur le fil. Tout le monde. Nous c'est interdiction de prendre – je ne sais plus – quatre *Guronsan*®. Bon c'est interdit mais jusqu'à quatre *Guronsan*® c'est bon il paraît. Et bien je suis persuadé qu'ils sont à quatre. Et il faut pas grand chose pour qu'ils passent à quatre et demi. » (entraîneur saut à ski)

En effet c'est la logique de « *l'affrontement aux limites* » (Le Breton, 2003) qui prévaut dans ces disciplines sportives. La consommation de tabac à chiquer peut très bien être interprétée comme une manière de conjurer les angoisses et des émotions négatives liées à la compétition, comme une manière de « *vaincre la peur* » liée aux risques et aux menaces qui pèsent sur les sportifs :

> « Le saut à ski, c'est vitesse et prise de risques. De toutes façons pour avoir des résultats aujourd'hui, il faut aller sur le fil. Il faut aller sur l'équilibre. Et comme j'ai toujours dit, celui qui ne prend pas de risques, de toutes façons, il ne sera jamais devant. Donc par rapport à ça est-ce que la chique aide un peu, à aller à peine plus loin ? » (entraîneur saut à ski)

> « Alors [chiquer] au départ d'une course c'est pour vaincre la peur. Et effectivement, quand vous êtes au départ, en descente, c'est quand même quelque chose de spécial. Il faut que vous veniez voir. C'est très impressionnant les départs parce qu'en fait elles sont effectivement toutes seules [nous évoquons les jeunes skieuses] pour gagner mais il y a toujours ce risque de chute et de l'arrêt de course parce que la fille est tombée. Il y a un risque vital quand même. Il n'y a pas beaucoup de disciplines qui entraînent autant de risques. Kitzbühel, Vienne, toutes ces descentes mythiques c'est quand même épique. Kitzbühel c'est vraiment impressionnant. Les mecs au départ ça m'étonnerait qu'ils soient à l'aise. Il y a effectivement un effet anti-stress. Peut-être qu'effectivement il faut aller chercher du côté des disciplines dites à risques, dans le sens de risque traumatique ou risque de vie. Il faut chercher du côté de la conduite automobile peut-être » (médecin du sport)

Dans ce cadre, les groupes sportifs les plus concernés par l'usage du tabac à chiquer sont ceux pour qui le risque est une dimension valorisée de la pratique sportive mais pour qui, dans le même temps, le risque représente une « menace indésirable dont il faut se garder » (Raveneau, 2006). Ce médecin du sport, comme d'ailleurs d'autres sportifs usagers de tabac à chiquer, pense qu'il existe un rapport étroit entre la prise de risque et l'usage de tabac à chiquer non pas employé pour augmenter ou stimuler les performances, mais pour maîtriser les angoisses et se protéger des risques liés à la descente, surmonter un obstacle, faire face aux situations traumatiques par ailleurs

fortement répandues dans ces milieux (accident, menace sur l'intégrité physique, mort)[36].

> « J'ai toujours vu ça. Je ne sais pas si c'est un phénomène de mode par rapport aux pays scandinaves, à l'origine du ski, à la culture scandinave. Ou si c'est parce que ça a un effet relativement important au niveau stress et au fait que ça calme. En fait le ski c'est un sport de vitesse, c'est un sport de sensations. Je pense que quand on fait des sports de sensations il faut être relativement calme dans ce que l'on fait, dans son esprit. Il faut faire les choses les unes après les autres pour avoir un *feeling*. Et c'est vrai que l'utilisation de ces produits donne l'impression que ce sont des produits qui calment. C'est logique. » (Sébastien)

III- Les usages de détente et festifs du tabac non fumé

1- Le sport de haut niveau : de la pression à la dé-compression

Pour les sportifs consommateurs de tabac non fumé, le rapport au dopage est plus trouble qu'il n'y paraît. Ceux-ci considèrent surtout leur usage comme un « *usage de détente* », ayant un effet « *anti-stress* » dans les périodes de compétitions sportives. Cependant, ils ne discréditent pas pour autant l'idée selon laquelle ce produit pourrait être un « *stimulant* » ou un produit dopant mais disons qu'ils ne l'envisagent pas sous cet angle. Il n'y a pas la recherche explicite de la performance mais « une quête de relaxation par rapport à la tension de l'épreuve compétitive » (Aquatias, 2003). De ce point de vue, le cas de Sébastien, ancien sportif de haut niveau et aujourd'hui membre du staff technique d'une équipe féminine de ski alpin, illustre bien la variété des utilisations qu'il est possible d'en faire et l'ambivalence du rapport

[36] On peut interpréter cet usage comme une « *conduite dopante* » (Laure, 2000) : « On parle de conduite dopante lorsqu'une personne consomme notamment certains produits, pour affronter un obstacle réel ou ressenti, afin d'améliorer ses performances (compétition sportive, examen, entretien d'embauche, prise de parole en public, situations professionnelles ou sociales difficiles). Dans le monde sportif, cette pratique prend le nom de dopage » (site MILDT). Or, nous doutons de la valeur heuristique de cette catégorie de conduite dopante : de trop nombreuses pratiques, comportements d'usage ou consommations de substances psychoactives entrent sous cette rubrique. De plus, elle insiste d'abord sur la « conduite » plutôt que sur les produits incriminés qui par voie de conséquence sont relativisés alors même que les sportifs et leur entourage les hiérarchisent et développent à leur endroit une forme d'expertise et d'expérimentation. Son mérite est néanmoins d'élargir le champ du dopage à d'autres comportements d'usages et de pratiques à risques qui ne soient pas exclusives au monde du sport.

à la compétition sportive. Sa consommation varie aujourd'hui selon les périodes de compétitions. En effet, Sébastien chique « *régulièrement voire énormément en période d'hiver* » et quand la saison se termine, il arrête sa consommation : « *j'arrive à arrêter complètement en trois quatre jours et je suis capable de ne plus chiquer jusqu'aux premières courses d'hiver début décembre* ». Sa consommation est donc liée au contexte professionnel, au durcissement de ses conditions de travail, et les périodes de vacances correspondent à des périodes d'abstinence :

> « C'est toujours sur les périodes d'hiver. Je ne sais pas pourquoi. C'est peut-être parce que j'avais plus de travail que j'utilise ça. Quand c'est relativement intense, où il y a pas mal de stress là je me paye une chique. Je m'en procure et c'est parti. Le matin quand je fais du ski je ne chique pas. J'en éprouve pas le besoin. Je ne chique absolument pas quand je vais faire du ski pour moi. Par contre l'après-midi quand je travaille sur le matériel, quand j'ai la tête qui est prise au travail, ou le soir après manger là ouais je chique beaucoup. Parce qu'on bosse relativement seul les uns et les autres, même si des fois on est amené à bosser les uns en face des autres et, on bosse quand même seul sur ce que l'on fait. Donc la présence du tabac là sous la gencive c'est quelque chose pour me dé-stresser. On fait des horaires relativement importants, on voyage beaucoup, pas mal de stress et là ma consommation elle est multipliée par quinze »

Son usage du tabac à chiquer se fait sous le mode du dopage au sens où Sébastien augmente ou maintient à un certain niveau ses capacités de travail dont il cherche à en supporter les contraintes. Pourtant, il ne le qualifie pas de la sorte. Il le considère comme un usage de « *détente* », ayant un effet « *laxatif* » dit-il :

> « le produit de chique arabe, c'est vraiment un produit qui te casse vraiment au niveau stress. C'est-à-dire que quand on est vachement en stress on est vachement calme, ça a un effet laxatif incroyable. Les produits scandinaves ont moins cet effet là. Ils l'ont mais c'est plus diffusé, c'est moins violent. Ça te vide, ça détend. Comme une décontraction musculaire, une décontraction mentale mais je ne sais pas si on peut utiliser ce mot mais je trouve que ça détend. Au début ça te coupe en deux et ce n'est pas ce que j'aime bien quand je consomme. Mais ce que j'aime c'est que après ça apaise relativement. Moi je trouve que ça a un effet laxatif sur moi. Enorme. Et je suis à la recherche de ça ».

C'est aussi le cas de Amandine pour qui les sportifs usagers ne sont pas en mesure de déterminer à quelle catégorie associer leur usage de tabac à chiquer :

> « Je ne sais pas quoi te dire parce que je ne sais pas. Quand tu es chiqueur t'y penses pas à tout ces trucs. C'est juste que tu en as besoin mais tu ne sais pas pourquoi tu en as besoin. Si c'est parce que ça te *booste* ou si c'est parce que … tu te poses pas toutes ces questions. Tu sais que t'as envie de chiquer mais tu sais pas pourquoi. T'as envie de mettre ta chique et tu mets ta chique et puis basta. Mais tu ne te dis pas ça va me *rebooster* ou que ça va … enfin ça dépend des gens mais tu sais que ça fait du bien. Tu prends ta chique et tu es bien » (Amandine)

En fait, il s'agit d'un « *usage de détente* » lié à l'activité sportive et aux tensions qui en résultent avant et après la période de compétition. Il s'agit d'un mode de compensation, de décompression, pour faire diminuer la pression et les tensions liées à la pratique intensive du sport de haut niveau (les préparations physiques, les stages, les périodes de compétitions, lesquelles exigent des sportifs une auto-discipline, un auto-contrôle renforcé et permanent, etc.). La chique est généralement consommée à des fins de détente, de relâchement soit avant l'épreuve lorsque le sportif est dans « un état pré-compétitif d'anxiété » qu'il s'agit parfois d'entretenir avant l'épreuve (Debois, 2003)[37], soit pendant l'épreuve sportive dans des temporalités bien précises, des séquences où il n'y a pas d'action, des phases de récupération, des « temps morts ». Pour ces athlètes, les temps morts, les temps intermédiaires, sont l'occasion de se détendre tout en maintenant une attention, une certaine forme de pression. Xavier ou Nicolas, nous disent tous les deux comment il importe de « *passer le temps* » et comment la chique y participe. Dans le « *groupe de descente* » de Nicolas, c'était à peu près « *les trois quarts du groupe qui chiquaient. Enfin pas les trois quarts mais les deux tiers. Sur dix on était cinq six. Ouais six. Et comme on joue souvent aux cartes l'après-midi c'est devenu un réflexe, on jouait aux cartes et on prenait une chique. C'est un engrenage. C'était juste de temps en temps quand j'avais un peu de temps à tuer* ». Enfin la chique est consommée – et c'est les cas les plus cités par les sportifs – dans la période qui prolonge l'entraînement intensif ou la compétition sportive lorsqu'il convient de récupérer des efforts et de la douleur corporelle endurée. C'est le cas de Marie, jeune skieuse de haut niveau, spécialiste du Géant. Elle raconte ainsi comment son comportement d'usage est en lien avec ces

[37] Nadine Debois rappelle dans une revue de littérature à propos des liens entre émotions et performance en psychologie du sport que « *l'anxiété pré-compétitive* » est interprétée de façon complètement opposée par les acteurs du monde du sport (sportifs, entraîneurs etc.) mais aussi par les psychologues. Celle-ci peut être facilitatrice, stimulante, ou au contraire perturbatrice vis-à-vis de la performance à réaliser : « L'anxiété compétitive […] pour certains constitue un frein à la performance : l'athlète anxieux est un athlète fragilisé. D'autres la considèrent au contraire comme un moteur de l'action et citent ces exemples d'athlètes qui ne sont performants que sous la pression de la compétition et l'état d'anxiété qu'elle engendre » (2003)

moments de tension précédant et succédant l'épreuve sportive. Ces moments sont, avant la course, collectifs et ritualisés. Ils sont l'occasion de consolider les liens du groupe sportif avant la compétition :

> « A la course de ski, il y a un moment d'échauffement. On fait des pistes, comme ça en libre. C'est la reconnaissance. Enfin, il y a soit la reconnaissance et les pistes d'échauffement après cela peut varier. En général, on est un groupe de filles. En général on se retrouve pendant l'hiver sur les mêmes courses. C'est un petit monde. Et on tourne. Après en général entre la reconnaissance et le premier départ, il y a une demie-heure, trois quarts d'heure, voire plus dans les épreuves de vitesse. On prépare notre course. On est pas systématiquement toutes ensemble mais on discute en général. On se cale une chique au restaurant ou dehors. Pas toutes mais celles qui chiquent. Avant je ne prenais jamais de chique avant d'aller au ski. Une fois que j'étais au ski, j'étais au ski quoi. Et puis j'avais peur. J'avais peur parce que si je me faisais mal et qu'on découvrait de la chique dans mes habits. J'avais pas envie que les entraîneurs ou qui que ce soit sachent que je chique. Avant je n'en avais pas besoin au ski. Et maintenant, j'en prends même pour aller au ski. Mais je ne sais pas pourquoi je ne le faisais pas avant. Maintenant j'en prends même pour aller au ski » (Marie)

Cependant, l'usage de tabac à chiquer est tenu secret et dissimulé aux regards inquisiteurs. Le groupe sportif protège l'usager de tout contrôle social externe. Quand Marie est « *calée* », elle ne tient pas à ce que son entraîneur, pourtant lui-même chiqueur, ne découvre sa pratique. Elle évite ainsi de consommer les quelques minutes précédant le départ de la course et ne garde la chique qu'un court instant :

> « Bon j'évite les entraîneurs quand je suis calée. Je ne la garde pas très longtemps parce que j'ai trop peur que l'on me voit. Je fais ça discrètement. Je parle avec les filles et je la garde vingt minutes. Et après je monte un quart d'heure avant le départ suivant mon dossard. Il y en a un qui s'est fait rôder par son entraîneur et il l'a vraiment bien engueulé. Ce coach n'acceptait pas qu'il y ait des chiqueurs dans son groupe. Forcement, les coachs, ils ne veulent pas soit qu'on fume, soit qu'on chique. C'est pas bien pour la santé je pense. Mais bon après autant la clope pour le sport c'est sûr que ça a des mauvais effets pour la pratique du sport autant la chique je n'en trouve pas. Je pense que c'est mal vu mais pourquoi c'est mal vu je ne sais pas. Je ne sais pas pourquoi. Parce qu'il y a des coachs qui chiquent, des anciens skieurs. Par exemple mon entraîneur [il a 26 ans], il chique de temps en temps surtout pendant les courses parce qu'il est tendu pour nous. Je pense que s'il savait que je chiquais – bon je pense qu'il s'en doute un peu – s'il était sûr je pense qu'on aurait droit à de petites réflexions même si lui il consomme aussi. [Q : Et il chique quand tu descends alors ?] Ouais quand c'est le début de la course en général. Il est un peu tendu. Ouais il chique. Enfin c'est un autre coach qui

> nous l'a dit et puis des fois je voyais bien : il a des bouts de chique dans les dents »

Pour Marie, autant l'usage de la chique est systématique avant la course autant celui-ci est aussi fréquent après la descente et dépend de ses résultats et de la place obtenue à l'issue de l'épreuve :

> « Après la course j'en remets une. Si je suis vraiment déçue de moi ça peut être tout de suite après. Si je suis déçue, je vais aller me mettre dans un coin et aller me caler une chique. Mais si je suis contente de moi, je vais attendre que les autres filles passent, je vais attendre les copines. Tu as plus envie de parler. En fait c'est une sorte d'apaisement. Physiquement ouais. Moralement surtout. C'est le sentiment de se sentir bien c'est-à-dire apaisée détendue. On se détend un petit moment et après on est reparti à deux cents pour cent »

Généralement, les sportifs de haut niveau consommateurs de tabac non fumé nous ont suggéré qu'il y a deux temporalités qu'il importe ici de distinguer. Celles-ci sont normalisées par les sportifs eux-mêmes mais aussi par leur encadrement médical et technique : la première temporalité est celle de l'engagement intensif dans l'exercice de la pratique sportive. La seconde temporalité est celle de la décompression et du relâchement des émotions et des tensions accumulées au cours de l'exercice sportif. La pratique du sport de haut niveau se caractérise par cette tension constitutive entre d'une part la recherche maîtrisée de la performance et d'autre part, la libération d'émotions et de sensations agréables procurées par la pratique sportive (Elias, Dunning, 1994)[38]. Et pour les sportifs de haut niveau rappelle le sociologue Sylvain Aquatias, à un certain niveau et de manière constante, « il n'est plus question de relâchement des émotions, mais au contraire d'effort incessant, de plaisir différé, de discipline et d'auto-contrôle » (2003). L'activité de relâchement est alors perçue comme une rupture avec le quotidien et les formes de contrôles et d'auto-contrôle qui structurent et contraignent les comportements des athlètes au cours des périodes d'entraînement, de préparation, et de compétition. Mais l'activité de relâchement, de détente ou de (ré)confort, est aussi considérée dans le sport comme une manière d'affronter au mieux l'épreuve, de mettre un terme à l'état d'anxiété, d'angoisse pré-

[38] C'est ce que tend à illustrer les propos du champion de ski américain Bode Miller, connu pour ses frasques médiatiques et festives mais aussi pour ces déclarations – ou provocations c'est selon - en faveur de la légalisation du dopage. Ce dernier oppose la recherche de performance de plus en plus rationalisée aux émotions et aux sensations qui seraient exclues des grandes courses mondiales. Dans ces épreuves mondiales, la valeur de performance hautement maîtrisée concours à faire disparaître, si ce n'est à empêcher progressivement la libération des émotions et des sensations, dévalorisées. Ainsi, le skieur ne « *recherche pas tant la victoire que des sensations nouvelles* » (Joly, 2007).

ou post-compétitive. Elle est une manière « de se délivrer de la tension permanente du contrôle de soi » (Aquatias, 2003). Bien que profondément opposée, l'une prend sens par rapport à l'autre, elles interagissent. Les sportifs établissent cette distinction entre ces deux temporalités et en travaillent les limites. Ils en étirent les bords jusqu'au point de rupture comme le rappelait cet entraîneur de saut à ski pour qui le sport de haut niveau réclame toujours « *d'être sur le fil* ». Et Xavier, par exemple, ne déroge pas à la règle. La consommation de la chique lui permet d'être à ce qu'il fait, d'accepter et de répondre aux attentes de performance :

> « Je pars du principe que quand on est sportif, quand on fait son sport et quand on veut bien le faire, on le fait à 100%. On met tout en œuvre pour bien le faire, donc on se concentre. On mise beaucoup d'énergie à faire ce qu'il faut, à se concentrer, à se préparer, à s'entraîner. Ça pompe beaucoup d'influx. Après du coup, il faut se décontracter au maximum. Tu ne fais pas de sport, tu fais vraiment rien. Je suis parti de ce principe : pour une semaine à fond il faut que trois quatre jours après je me relâche pour pouvoir me concentrer la semaine d'après. Quand je fais un truc je le fais à fond, je le fais à fond. C'est une philosophie. Elle a toujours payé. Moi je ne m'entraîne qu'une heure et demie par jour. Et l'heure et demie où je m'entraîne je suis à fond. Je suis à 120% de moi. C'est vraiment des limites. Parce que c'est limite en haut [compétition] tu te donnes physiquement, tu prends des risques et si tu es blessé … Mais par contre une fois que c'est fait, que tout va bien, c'est relâchement. Je me sens obligé de me reposer tout le reste de la journée, je glande sur le canapé. Je pars du principe que le repos c'est 70% de l'entraînement. Certains s'entraînent plus que moi, tout au long de l'année mais ils ne prennent pas de repos. Et ils explosent […] La chique ça m'aidait à me reposer, à canaliser mon énergie. Ça me permet de récupérer. Je mettais mon maximum dans la pratique sportive et à côté, j'essaye de me relâcher le plus possible en évitant d'avoir le goût de ne rien faire. Donc ça passait par la chique. Je n'en mettais pas sur les skis parce que je pensais que ça allait me brasser. Que ça allait trop me relâcher, trop m'endormir. Donc j'en mettais quand je finissais mon sport. J'adorais ça en fait. Quand tu es fatigué, tu sais que tu as fait ton truc, tu t'es donné, tu t'allonges et tu mets une chique et ça te relâche. Limite tu fais une sieste tellement t'es bien. J'adorais ça. Après les compétitions tu te débrouilles. Après ça dépend pendant le voyage de retour. J'en avais toujours dans la poche. Et dès que j'avais dix minutes tout seul et que personne ne me voyait hop. Et ça me passait le temps, je te jure, j'avais rien à faire et je m'en mettais une, ça me détendait, j'étais relâché » (Xavier)

La première temporalité correspond donc à l'activité sportive accomplie de façon professionnelle : le sportif affronte ses limites, rationalise sa conduite, calcule et limite les risques, exerce une forme d'auto-contrôle permanent sur les situations qu'ils traversent (préparation physique, mentale etc.) pour être performant au moment de la compétition. La seconde temporalité est liée à la première au sens où

elle la suit lorsqu'il s'agit de mettre fin à l'exercice sportif : c'est la phase de relâchement, de la décompression. Cette phase est souvent festive. Elle représente alors le point d'acmé du relâchement des tensions, individuel et collectif :

> « Vous savez dans les équipes c'est strict, il y a des équipes qui s'entraînent, les gars s'entraînent mais bon ça lâche quand même aussi. On a l'impression que plus il y a de la pression et plus il y a ce besoin de relâchement. Après les compétitions quand ça se lâche, ça se lâche c'est sûr. Bon c'est comme ça » (entraîneur saut à ski)

2- Les usages récréatifs

Ces situations festives interviennent généralement en fin de journée (en internat pour les lycées sport-études), en fin d'entraînement, en fin de compétition et « *en fin de saison dès la ligne d'arrivée franchie (…) pour se mettre mal* » nous dira Isabelle. Ces fêtes ont cette double fonction socialement admise : celle de célébration des victoires et celle de relâchement et de dé-contrôle émotionnel quand la période de compétition s'arrête (Aquatias, 1999, 2003). Les lycées sport-études connaissent bien ces activités de débordements ou ces situations festives où les usages intensifs de produits psychoactifs sont nombreux. On observe alors une forme de dé-mesure qui contraste sensiblement avec les situations de contrôles et d'auto-contrôles propre à l'activité sportive. Dans ces situations festives l'usage de tabac non fumé et d'alcool devient alors un usage « *dur* », abusif :

> « En fait, il y a beaucoup beaucoup d'alcool étant donné qu'en période de compétition c'est très strict. Alors dès que c'est la fin de saison, ils boivent dès la ligne d'arrivée franchie à 17h. Et ça continue jusqu'au début de la soirée mais tout le monde a déjà vomi quatre fois (rires). Et ils restent entre eux dans le groupe de ski, ils ne se mélangent pas. Ils se retrouvent dans des salles des fêtes, dans des appartements ou parfois en pleine forêt. C'est uniquement pour se mettre mal. Il n'y a vraiment aucune mesure. Moi au lycée sport-études dans lequel j'étais, j'ai vu des comas éthyliques avec ouverture du crâne. Le médecin du lycée pourrait vous en parler. Il y a eu une réunion avec les parents. Mais c'est les skieurs, c'est un monde à part » (Isabelle)

> « Ma consommation est devenue régulière au cours de ma deuxième année de sport-études. J'ai fait la moitié de ma seconde au lycée de X et après tout le reste ici. Et au printemps, on finit en fait mi-mars le ski, et on attaque. Ça fait six mois qu'on a pas fait la fête. Et quand tu as dix-sept ans, t'as vraiment envie. Tu te lâches, tu fais la fête le plus souvent possible » (Xavier)

D'après Laurent, dans le milieu de la Course d'Orientation, le *snus* est d'abord un « *produit festif* ». Il est essentiellement consommé pendant ces périodes récréatives et cet entraîneur n'a jamais observé de consommation de la part des jeunes athlètes en dehors de ces espaces festifs

> « Moi j'ai rencontré ça quand j'ai atteint les catégories seniors notamment durant les fêtes de fin de compétition et de fin de saison. C'est toujours resté dans ce cadre là. Pour ce qui est de la course d'orientation c'est dans le cadre festif. (…) C'est vraiment une consommation individuelle pendant la soirée parce qu'on propose aux jeunes athlètes des sachets [sachets-portions de *snus*]. Je dirais qu'ils consomment juste pour essayer. Et il y en a très peu qui essayent mais ils savent que cela se fait. Ils ont vu des athlètes scandinaves le faire mais ils n'ont pas essayé (…) Ils sont plus dans l'alcool. Pour eux [coureurs français] s'ils ont envie de s'amuser en soirée c'est plus de boire un coup. Ils vont plus tomber dans l'alcool que dans le *snus* » (Laurent)

2-1- Poly-consommation

L'usage récréatif de la chique est fortement répandu. Il est on l'a vu à l'origine des expérimentations et d'usages occasionnels de produits variés. Cette consommation au cours de festivités modifie le nombre de prises quotidiennes et permet d'associer le tabac à chiquer à d'autres substances psychoactives (comme l'alcool ou la cocaïne). En ce qui concerne l'alcool le but affiché est d'en intensifier les effets. Le tabac à chiquer devient alors un adjuvant, un accélérateur des effets de l'alcool. Et en cela il peut aussi apparaître comme une forme de dopage :

> « Au début j'en mettais qu'en faisant la fête. Quand je faisais la fête ouais j'en mettais plus. J'ai l'impression que ça augmenté l'effet de l'alcool » (Xavier)

> « Je sais que c'est devenu de plus en plus fort au fil des années. Surtout avec l'alcool quand on fait des bringues, des trucs comme ça. On a vachement envie ». (Amandine)

> « Après consommer de la chique avec l'alcool ça dépend. J'ai vu un gars l'autre jour. On faisait la fête, on avait bu, il avait chiqué. Il est tombé raide. Ça dépend comment on supporte, si on supporte ou pas. C'est quand même puissant comme produit. Surtout pour les non-initiés. C'est relativement puissant. La cigarette c'est moins puissant que la chique. Tout du moins la

chique qui vient de France, arabe quoi. Prendre une boulette de chique c'est trois fois plus puissant. » (Sébastien).

Dans les moments festifs, les consommations d'alcool s'intensifient et apparaît une forme de poly-consommation :

> « Quand je fais la fête généralement c'est l'alcool. Le cannabis je n'en consomme pas trop. C'est plus l'alcool. Généralement on va boire un coup en boîte. Mais après la chique non. Enfin, j'ai toutes mes copines qui vont allumer leurs clopes et forcément moi je vais fumer. Je vais peut-être me caler une ou deux boulettes dans la soirée mais c'est tout. Donc c'est pas énorme comparé au nombre de clopes fumées dans les boîtes de nuit » (Eva)

> « En soirée des fois on ne se rend pas compte. C'est comme la cigarette, les gens qui fument le font plus qu'en temps normal. Et dès qu'on boit un coup, dès qu'on en avale une, on en remet une et après on a les gencives complètement détruites. Et le matin c'est horrible. Ça fait vraiment mal. Mais c'est vraiment qu'en soirée » (Manon)

Ainsi les festivités donnent lieu à des associations de substances inédites. Certains imbibent ou aromatisent le tabac à chiquer d'alcool fort :

> « Certains mettaient du whisky de la vodka ou de la gnôle dedans. J'ai déjà entendu parler de ça mais j'ai jamais fait ça » (Xavier)

> « Des fois on s'amuse, on fait des boîtes de génépi ou des trucs comme ça. Vous voyez on met une goutte de génépi pour donner un petit goût mais c'est tout. On rajoute soit de l'alcool mais très peu juste pour donner un autre goût. Mais c'est rare, j'ai dû le faire une fois ou deux » (Manon)

Par la suite, il se développe une certaine forme d'habileté technique ou une forme de prouesse à manipuler les produits au cours des fêtes :

> « Il y avait des concours : ceux qui se la mettaient sur la langue. Ils allaient la faire glisser sous la lèvre. C'est des conneries (rires). Ils mettaient la boulette qu'ils avaient fait. Ils la tapaient et ils la posaient sur la langue et ils allaient la glisser sous la gencive sans l'écraser. Sans les doigts, sans *priss* » (Xavier)

Généralement, lorsqu'ils sont entre consommateurs et dans un contexte d'usage récréatif, ils tentent avec le tabac à chiquer quelques figures stylistiques et esthétiques empruntées aux sports de glisse (surf, free ride, snow board, etc.) comme le « 180° » ou le « 360° » soulignant ainsi la dimension de la performance. Pour le

180 degrés il s'agit de placer le tabac à chiquer tout au long de la lèvre supérieure ou inférieure. Pour le « 360 », la chique est placée simultanément sous les lèvres inférieures et supérieures :

> « On s'amuse à faire des 180 ou des 360 ça fait style. 360 tu fais le tour » (Manon)

> « Il y en a qui le font. Ils font des 360 tout autour en général. C'est pour faire les cons. Mais c'est très rare quand même » (Marie)

2-2- Quelques associations tabagiques : fumer, chiquer, priser

L'usage du tabac à chiquer au cours des fêtes n'est donc pas exclusif d'autres consommations de substances psychoactives. Plusieurs consommateurs de tabac à chiquer, ont été - et sont parfois simultanément – aussi des consommateurs de tabac fumé, et plus rarement de tabac à priser ou d'autres substances psychoactives (alcool, cannabis, etc.). Ces prises cumulées de produits psychoactifs se réalisent dans un même épisode de consommation et font parfois l'objet de la première prise comme pour Xavier ou Laurent qui ont fait l'expérience de la chique en consommant de l'alcool. Et ces formes de tabagisme ne sont pas exclusives les unes des autres : à une consommation de tabac fumé peut succéder « la chique » et vice versa. Certains usagers ont expérimenté à un moment ou à un autre de leur trajectoire de consommateur ces différents produits nicotiniques. Eva par exemple aura expérimenté la prise, l'usage du cannabis, et de tabac fumé très tôt pour ensuite consommer régulièrement du tabac à chiquer :

> « C'est pas que je consomme de tout mais ça m'arrive de fumer un joint, ça m'arrive de … des clopes je n'en fume plus mais par contre je sais que si j'en fume une j'vais rattaquer et en racheter et ça va être pas bon. Donc des joints ça m'arrive d'en consommer, l'alcool aussi et de la chique régulièrement. J'ai des copines qui fument des clopes, qui fument de temps en temps des joints ou voire tout le temps des joints ça dépend et qui vont me demander une boulette enfin une dose de tabac à chiquer parce qu'elles aiment bien, parce qu'elles en prenaient avant. J'ai beaucoup de copines qui ont réussi à arrêter [la chique] mais qui se sont mises à fumer des clopes, des joints, et puis voilà. Les joints moi c'est pas trop mon délire donc j'en fume de temps en temps mais pas comme elles ». (Eva)

Marie quant à elle, alterne ses consommations de tabac selon les occasions et peut au cours de soirée « fumer et chiquer » dans le même temps :

> « ça m'arrive de fumer mais je ne me sens pas du tout dépendante de la cigarette. Ça m'arrive de temps en temps en soirée de fumer comme je le faisais au début avec la chique. Fumer et chiquer en même temps ça m'est déjà arrivé. Mais c'est vraiment de temps en temps. Des fois on va boire un coup il y a des filles qui fument et bien je vais fumer un petit peu » (Marie).

Il y a donc une pluralité des usages de tabac fumé et non fumé et donc de ses modes d'administration. On a affaire à un tabagisme pluriel. Les consommateurs parfois naviguant d'une forme à une autre selon les circonstances, et surtout, selon la disponibilité et l'accessibilité du produit. Le fait de ne pas avoir de tabac à chiquer sur soi, peut conduire le consommateur à se replier sur d'autres produits, et le cas échéant, à consommer des cigarettes ou d'autres formes de tabac à chiquer. Les amateurs de *snus* ou de *skoal*, se rabattent sur ce qui est à leur disposition en France : le tabac à chiquer français ou arabe. Plus rare est l'usage de tabac à priser. En effet, celui-ci est rarement expérimenté, étant généralement considéré comme « *désagréable* ».

> « Le tabac à priser c'est la *snus*. La *snus* c'est du tabac à priser. C'est de la poudre qu'on aspire par le nez. Parce que j'ai un cousin qui est en seconde et lui il prend de la *snus* avec ses copains, donc j'suppose que c'est ça. Moi j'ai essayé, je trouve que ça fait rien du tout la *snus*. D'abord je vois pas trop l'intérêt de la *snus* … à part moucher noir pendant trois jours ! »

Cette pratique d'inhalation est le plus souvent stigmatisée et discréditée en raison de son manque de discrétion et de l'image négative que sa pratique renvoie. Eva a expérimenté la prise mais elle l'a vite jugée trop « *désagréable* » lui renvoyant par ailleurs l'image stéréotypée du drogué (inhalation). Stéréotype du toxicomane dont on sait bien par ailleurs que son usage est une forme de déni du risque et qu'elle permet à l'usager de réassurer sa propre pratique jugée inoffensive (Perreti-Watel, 2005 : 197):

> « En fait, le tabac à priser c'était comme ça pour rigoler. En fait ça pique les yeux, ça pique le nez. Vraiment on a les yeux tout rouge, on pleure des yeux donc j'ai vite arrêté. Et puis bon c'est vraiment pas discret. C'est un peu drogué … quand on sniffe. La chique c'était plus discret. » (Eva)

3- « petits trafics » et modes d'approvisionnement :

Ainsi, la plupart des sportifs de haut niveau interviewés ont souvent eu l'occasion d'expérimenter les différentes formes de tabac non fumé au cours de festivités : des produits scandinaves, du Nord ou de l'Est de l'Europe (Allemagne, Autriche, Norvège, Finlande, Suède, Suisse, Russie, etc.) ou encore des produits américains (Etats-Unis, Canada). Parce que les sportifs scandinaves et leur entourage (entraîneurs et techniciens etc.) sont des consommateurs réguliers et intensifs du tabac à chiquer, les compétitions internationales et les soirées post compétition deviennent alors des hauts lieux d'approvisionnement, de distribution, et d'expérimentation de produits nicotiniques et d'autres substances psychoactives :

> « Les produits se distribuent assez facilement. Ce n'est pas tabou. C'est pas comme un joint ou quoi que ce soit où dans ce cas les jeunes vont plus le fumer dans un coin entre eux. Là c'est pas tabou. Même si dans le milieu de la course d'orientation c'est peu utilisé » (Laurent)

> « C'est surtout les pays scandinaves. Alors eux ils chiquent, alors eux ils en chiquaient. Il y avait des coachs qui en avaient, y avait un coach qu'on appelait "la fouine" parce que toute la journée, du matin au soir, il mangeait avec, il faisait tout avec. Il chiquait toute la journée. C'était vraiment impressionnant. Un soir on a échangé avec un Russe aussi. On lui a filé de la chique française avec une bouteille de gnole, de la poire et lui il nous a filé de la vodka et une boîte de chique russe. J'avais jamais vu. C'était des petites boulettes vertes et ça avait une odeur incroyable. On les a mises et ça devait faire cinq ans qu'on chiquait donc on était habitués et on a failli dégueuler pratiquement tous tout de suite tellement c'était fort. On en a jamais remis. On a jeté la boîte c'était trop fort. Enfin c'est marrant de se dire les Russes c'est vraiment des mecs qui sont costauds parce qu'avec ce qu'ils s'enfilent comme vodka et avec la chique qu'ils ont … c'est des costauds » (Xavier)

L'entraîneur de saut à ski interviewé observait au cours de ses voyages des pratiques similaires de poly-consommation, d'échanges et de circulation de produits nicotiniques. Les espaces où se rencontrent les sportifs (salle de fartage, salle de préparation ou de musculation, club-house, chambres d'hôtel, magasins spécialisés, restaurants, etc.) sont des lieux importants d'échanges et d'interactions liés à la pratique sportive et aux activités qui s'y rattachent (Martha, Griffet, 2006). Mais ce

sont également, avec Internet[39] aujourd'hui, des lieux d'approvisionnement et de petit trafic de produits (Vincent, 2006). Cet entraîneur décrit ainsi la manière dont se construit autour des compétitions internationales un petit réseau de distribution et de trafics de produits nicotiniques notamment pour les sportifs français amateurs de *snus*.

> « Moi d'un côté je critiquais et puis de l'autre, ils me disaient : "ouais mais regarde eux, ils en prennent tous. Tout le monde consomme et ils ont des résultats. Ça marche, il n'y a pas de problèmes. Je ne vois pas pourquoi nous on ne pourrait pas". Et donc comme le milieu du saut à ski c'est une grande famille, ils se connaissent tous. Surtout quand t'es dans le groupe national, tu connais tous les athlètes qui tournent dans le circuit. Et bon les soirs, après les compétitions, quand c'était des tournées par exemple, qu'il y avait une petite fête organisée, ils savaient bien tous se retrouver, que ce soit les Finlandais, les Japonais, les Autrichiens, les Français et c'est vrai qu'ils faisaient des fêtes. Bon attention, ils ne font pas des fêtes à chaque fois ! Mais il y a des fois des petits débordements quand même. Bref ils savent bien se retrouver ne serait-ce que pour aller boire un coup, boire une bière un soir comme ça sans rentrer tard. Et puis il n'y a pas que ça : il y a des discussions. Ça parle de skis, de techniques, de sport. On apprend beaucoup aussi. [...] Chacun se bourre sa chique sous la lèvre et puis je ne sais pas, ça les pose un peu, ça les calme les mecs. Les boîtes tournent et les poussoirs aussi [...] En période de stage à l'étranger, ils en trouvent toujours. Il y en a en Suisse, en Autriche. Et comme ils se connaissent bien tous je sais qu'entre eux il n'y a pas de problèmes. Un français peut aller en Suisse et ils peuvent se donner ou se revendre des boîtes. Ils consomment toutes les chiques. Moi je me rappelle avoir entendu des jeunes qui ne partaient pas aux compétitions demander aux autres : "tiens tu me ramèneras une boite, tu n'oublieras pas de m'en acheter etc." Tous ceux qui partaient en Scandinavie, ils ramenaient souvent trois quatre boites de chique » (entraîneur saut à ski)

> « En Norvège, il y a de grosses boîtes là-bas et de différentes marques. Il y a la *General*® et je ne sais pas ce que c'est l'autre. Elles sont aromatisées. Moi je demande quand j'ai des copains qui vont en Norvège faire des courses de ski qu'ils en ramènent ça change un peu [...] Les skieurs moi je les vois assez souvent. Ils reviennent toujours au village et ils restent s'entraîner avec nous ouais ils restent bien et pendant la saison [de compétition] on les voit moins parce qu'ils sont en Autriche, en Italie. Généralement ils en ramènent sans trop ... enfin on ne passe pas commande on ne dit pas "je veux tant de boîtes machin". Ils en ramènent et si on veut on en prend. Si jamais ils n'arrivent pas à les vendre de toute manière ils en gardent pour eux pour leur consommation personnelle » (Manon)

[39] Outre les sites Internet précédemment cités, il y a aussi les sites de vente par enchères comme *E-bay*.

Ce mode d'approvisionnement et ce « *petit réseau* » est confirmé par les sportifs de hauts niveau et par l'encadrement sportif. Ceux-ci ont l'occasion au cours de leur stage de préparation, de leur compétitions, de se procurer facilement ces produits nicotiniques. Mais ceux qui n'ont pas l'occasion de se rendre en Scandinavie ou qui ne possèdent pas un réseau de distribution et de vente suffisamment solide, ou qui ne commandent pas par Internet leurs produits, consomment ce qui est à leur disposition en France. Comme le note Nicolas, Xavier ou Laurent :

> « Autour de moi de la norvégienne il y en a très peu qui en prenne parce qu'il faut la commander sur Internet ou aller en Norvège la prendre quand on y va. Et en fait 80% c'est des *bentchicou*, c'est de la chique arabe. C'est 80% 90% même. Ceux qui fument [*sic*] comme moi de la chique norvégienne ou américaine il y en a deux trois. Sur Internet tu peux en commander deux jours après j'avais la chique chez moi. J'en prenais dix boîtes et ça me faisait 2 mois » (Nicolas)

> « Je sais qu'au début quand on arrivait pas à en avoir de la chique norvégienne, on demandait à des copains ou à des Norvégiens soit qui rentraient chez eux et qui revenaient la semaine après faire une course de nous en acheter. Et on les remboursait. Il y a tout un petit réseau. Et puis en Scandinavie dans les aéroports il y en a et détaxé en plus. Donc moi j'alternais la chique norvégienne et le tabac à chiquer français » (Xavier)

> « Après c'étaient des produits ramenés par des scandinaves soit par des français qui se rendaient en scandinavie. C'est à un niveau festif et quand il y a contact avec des étrangers pour avoir les produits. Parce sinon, à ma connaissance, on en trouve pas en France. Il faut que ce soit ramené de scandinavie, acheté làs bas. C'était principalement des finlandais, des suédois, des norvégiens qui chiquaient dans le cadre des fêtes » (Laurent)

4- Un usage « toléré » et socialement admis : le regard des coachs

Il est intéressant de remarquer combien ces pratiques de consommation de produits psychoactifs ont tendance à se développer sous le regard tolérant - ce qui ne veut pas dire bienveillant- des entraîneurs ou des *coachs*. Ceux-ci ne s'opposent guère aux athlètes de haut niveau adeptes du *snuff dipping* ou de la chique. En effet, ils sont plutôt embarrassés par cet usage que d'aucun juge ou soupçonne être dopant et sur lequel d'autres ferment les yeux, n'ayant pas d'informations sur la question. S'ils critiquent et parfois dénoncent l'usage public du tabac non fumé, ils ne le

condamnent pas pour autant et ne prennent pas des sanctions à l'encontre des sportifs (interdiction de consommer par exemple). Car précise Laurent, « *ça reste du tabac. On ne va pas en faire la chasse, en faire un interdit* ». Il y a donc une forme d'accord tacite entre les entraîneurs et les sportifs autour de l'usage du tabac à chiquer dans les groupes sportifs. Celui-ci ne doit pas être abusif, rester discret, et surtout ne pas être rendu public :

> « Ils tolèrent tant que ce n'est pas de l'abus. Tant qu'on arrive pas le matin au petit dej' avec une boulette. Bien sûr, ils nous ont vu chiquer mais comme je te dis on abusait pas. On arrivait pas aux séances vidéos avec une chique. Ils toléraient parce qu'on était des athlètes d'expérience. On sait où on veut aller. Et ça fait partie un peu de notre vie privée. Ils savent que nous on ne va pas se mettre des bâtons dans les roues. Ils savent que l'on ne va pas exagérer » (Nicolas)

> « Moi les coachs m'ont chopé. T'en mettais dans le bus et puis tu l'enlevais. Ils tournaient l'œil. Ils me voyaient. Ils savaient très bien ce que c'était et ça ne leur a pas plu. Ils nous ont engueulés mais ils ne nous l'ont pas interdit. Et puis c'est passé comme ça. Après on faisait attention à ce qu'ils ne nous voient pas. Pareil pour nos parents » (Xavier)

> « les coachs ils le savent mais ils n'en parlent pas trop. Parce que c'est toujours pareil, tu restes toujours discret quand tu fais ça. Tu ne vas pas sortir ta boîte devant tout le monde. Tu le fais avec tes copains quand tu es en soirée. Mais je ne le faisais pas devant les entraîneurs. Le mien il le savait de toute façon. C'est sûr » (Amandine)

Enfin, si de nombreux coachs sont plutôt indulgents, de nombreux *coachs* (notamment scandinaves) sont eux-mêmes des consommateurs et parfois pourvoyeurs des produits nicotiniques.

> « En Norvège c'est toute l'équipe qui chique. Même les entraîneurs. C'est impressionnant sur les bancs de touche. Ils ont tous des grosses lèvres. Ça se voit de toute façon. C'est impressionnant » (entraîneur saut à ski)

> « Moi j'avais un *coach* qui chiquait. Il me disait : "t'en veux une ?" Les autres coachs ne chiquaient pas. De temps en temps il nous en proposait une. Mais il savait qu'on était raisonnable. Il voyait l'effet que ça faisait et que ça faisait pas grand chose je pense. Par contre moi j'ai eu une discussion sérieuse avec un entraîneur qui me demandait si j'en prenais le matin des courses. Je lui ai dis : "non". Et il m'a dit : "Je préfère" parce qu'il pensait que ça pouvait altérer mes capacités physiques ou mentales … alors je lui ai dit : "non ne t'inquiète pas je n'en prends pas beaucoup"» (Nicolas)

> « Dans le ski de fond il y a pas mal d'entraîneurs qui chiquent. Alors je ne sais pas si cela déteint sur les jeunes ou pas mais disons que les jeunes voient les entraîneurs chiquer. C'est généralement des anciens athlètes. Du coup les jeunes voient l'entraîneur non pas comme un modèle parce que ce n'est pas un modèle mais comme une personne importante qui chique donc c'est pas forcément quelque chose d'interdit » (Laurent)

Dans les milieux sportifs, les usages récréatifs prennent sens par rapport à la compétition. C'est une des situations où l'expérimentation des produits et des conduites à risques se fait courante et souvent admise socialement. Nous pouvons à ce titre considérer que ces usages récréatifs sont tolérés et acceptés par l'encadrement technique et sportif parce que les usagers « restent dans le lien social et ne font finalement que s'accorder une pause », ce qui est à l'opposé des usages chroniques ou toxicomanes où les usagers sortent « du lien social en établissant une relation quasi-exclusive avec leur(s) produit(s) » (Aquatias 2003, Ehrenberg, 1996). Le passage d'un mode de consommation à un autre reste donc à interroger.

IV- pratiques de dopage, pratiques d'auto-médication ?

Au terme de cette enquête et dans les limites de celle-ci, quelle place le tabac non fumé occupe t-il dans l'espace des produits dopants et dans le champ des substances psychoactives ? A quels autres produits les sportifs comparent-ils ces produits nicotiniques ? sont-ils ou peuvent-ils être à leurs yeux dopants ? les considèrent-ils comme autorisés, détournés, ou interdits ? Certains sportifs de haut niveau ont connaissance des études médicales produites à ce propos. Ils sont capables de se documenter sur la nature et les dangers de substances et leurs mécanismes d'action (Internet jouant ici un rôle central dans la recherche d'informations et d'approvisionnement). De plus, leur médecin du sport les informe régulièrement des dangers liés à la consommation du tabac fumé et sur les débats qui traversent le monde du sport autour de la qualification du tabac non fumé comme substance dopante.

1- Une habitude toxique ?

Pour la plupart, ils savent que le tabac ne figure pas parmi la liste des produits interdits par l'A.M.A. même si visiblement, les jeunes sportifs des lycées sport-études ne disposent pas d'informations sur les produits interdits et ne se sentent pas spécialement concernés par les contrôles antidopage d'abord perçus comme une forme de contrôle social arbitraire et un acte moralisateur. Comme le note Isabelle, tout dépend des disciplines sportives mais en ski « *on ne nous a pas dit ce qui est interdit ou pas mis à part l'EPO ou de grosses choses. Et puis il y a zéro contrôle et quand il y en a on ne sait pas ce qui [produit recherché] est contrôlé ou ce qui ne l'est pas* ». Au cours de ses études, elle se rappelle du seul et unique contrôle antidopage inopiné dans son lycée : « *ils en avaient pris trois quatre par classe et a priori c'était bien orienté* » vers des « *free-stylers* » réputés consommateurs de cannabis. Les contrôles anti-dopage s'avèreront positifs au cannabis. Cependant, « *il n'y a pas eu de suite parce que c'était hors période de compétition. Eux ils n'ont pas été interdits de compétition. Ils n'ont eu aucune conséquence au niveau sportif. Ils se sont fait remonter les bretelles, les parents ont été convoqués et ils leur ont fait peur* ». Ce que l'on peut dire c'est que l'utilisation des produits nicotiniques à des fins d'amélioration des performances sportives n'inquiète pas spécialement les jeunes sportifs que nous avons pu rencontrer[40]. Du moins ils ne se posent pas la question mais « *de toute façon c'est autorisé. C'est vendu au bureau de tabac en bas* » nous dit Isabelle. Et cette remarque est exemplaire de la confusion qu'ils font entre l'interdiction de la liste des substances prohibées par leur discipline et par l'AMA et l'interdiction ou l'autorisation des produits dans le cadre des politiques publiques. Le tabac (fumé ou non fumé) étant légalisé et commercialisé, celui-ci ne peut figurer sur la liste des produits dopants. Cependant, conclura Isabelle (et elle n'est pas la seule à avoir ce point de vue) à propos de la consommation du tabac à chiquer pour les sportifs : « *il n'y a pas d'incidence* » sur la performance et « *il ne faudrait pas que ça nuise* ».

[40] Peut-être que ceux ou celles que nous n'avons pas pu rencontrer ou qui ont refusé de nous rencontrer sont justement plus inquiets : les skieurs se sentiraient « *coupables* » comme me le dira ce médecin du sport , l'enquête en effet rendant manifeste une pratique discrète si ce n'est intime : « *le skieur n'a pas spécialement envie que cela se sache. Il a peur d'être montré du doigt. T'as pêché etc.* ». Il faut dire qu'enquêter sur le phénomène a, de fait, provoqué des soupçons, suscité des demandes de précisions, et peut-être intrigué des sportifs qui ont souvent repoussé, déplacé l'entretien pour finalement le refuser ou ne pas se rendre aux rendez-vous fixés. Enfin, rappelons que l'enquêteur « peut représenter à leurs yeux le regard normatif de la société » (Jauffret-Roustide, 2006).

Pour les skieurs professionnels, et peut-être pour d'autres sportifs, cette consommation du tabac à chiquer est devenue une « *habitude* » quotidienne et fortement répandue, socialement admise, mais difficilement identifiée et identifiable pour de nombreux acteurs du monde du sport comme un stimulant ou comme un produit mettant en danger leur santé. Un technicien nous disait que « *la chique dans les milieux du ski c'est impressionnant, c'est 24/24. c'est entré dans les mœurs* ». C'est pour de nombreux observateurs, devenue une habitude toxique. Pourtant, malgré sa banalisation dans les milieux sportifs (ski etc.), sa consommation fait l'objet de débats. Certains on l'a vu le perçoive comme un stimulant, mais dans l'ensemble ce qui ressort de cette étude c'est que l'usage du tabac non fumé est défini comme un « usage de détente ». Il s'agit, en utilisant le tabac non fumé, de décompresser, de se relâcher, de se détendre, et parfois même de récupérer confortablement. Lorsque nous évoquons la question de dopage, les sportifs interrogés ne refusent pas de s'exprimer à ce propos pour préciser la façon dont ils perçoivent l'usage des produits nicotiniques dans un contexte où les pratiques dopantes semblent être fortement répandues. Ils relativisent alors l'importance des produits nicotiniques dans les milieux sportifs plus enclins à être exposés aux produits dopants jugés plus efficaces. Certains sont prudents lorsqu'ils évoquent le dopage comme Amandine :

> « Je n'en sais rien. Il y a sûrement des gens qui prennent d'autres trucs. Mais je vois pas ce genre de choses. Enfin, tu sais quand j'étais plus jeune, il y a quatre cinq ans, je pensais que c'était un milieu sain. Maintenant j'en sais rien. Je ne sais pas. Tu sais t'entends des trucs des fois. Des genres de rumeurs mais ça concerne très peu de personnes en fait. Il n'y a pas beaucoup de personnes qui prennent d'autres produits mais j'ai déjà entendu dire qu'il y en avait » (Amandine)

Mais d'autres, comme Nicolas, tiennent un discours beaucoup plus critique envers le milieu du sport dans lequel pourtant il évolue avec succès. Pour lui, si certains sports sont plus concernés que d'autres (comme le cyclisme par exemple), le milieu du ski n'en est pas pour autant exempt des pratiques dopantes. Le dopage peut être considéré comme culturel ce que les sportifs ou leur encadrement technique et médical désigne comme étant une « *habitude* » ou comme étant de l'ordre des « *mœurs* » ou des « *us et coutumes* » (Trabal, 2006). Ainsi, chaque sport aurait sa propre « *drug using culture* » (Becker, 1967). Et pour Nicolas : « *dans le cyclisme, le*

dopage c'est dans les mœurs, comme nous la chique ». Il s'agit d'un usage qui est de l'ordre du dopage mais disons que les rapports à la performance ne sont pas les mêmes :

> « Franchement, moi je pense que le sport en général c'est pourri. Il y a plus d'athlètes dopés que l'on ne pense. Et les médias étouffent tout, et les responsables étouffent tout. […] Je pense que tous les sports où il y a beaucoup d'argent en jeu, les mecs ils sont chargés comme des billes. Et la recherche elle est à l'Ouest complet. Si un athlète veut se doper aujourd'hui, il se dope. S'il se fait choper c'est qu'il s'est planté. C'est de notoriété publique. On le sait. Il y a des discours avec des médecins. Si tu veux te doper, tu te dopes. Moi je suis allé voir un toubib pour améliorer mes performances, optimiser mes séances. Je lui disais : "j'ai besoin d'être fort dans les trente dernières secondes comme dans les premières parce que pour nous c'est ça qui est difficile". Et il m'a répondu : "prends de l'EPO". Et ça moi je peux pas. Alors si tu veux les Italiens les Autrichiens on les voit. Il y a toujours des discours. Les mecs ils s'arrêtent et ils discutent avec les Italiens. Certains prennent des trucs et il paraît que deux trois jours avant la course ils ne sont plus les mêmes parce qu'ils prennent des merdes, des excitants. Il y en a un qui a mal au dos, il prend de la cortisone et pendant deux jours il est malade, ça l'a mis malade parce que ça te relâche ta douleur mais tu deviens super agressif. X [champion de ski Autrichien] c'est évident et quasiment tous les Autrichiens. Mais tout le monde minimise. Moi c'est clair que si je me dopais je serais le meilleur. C'est une certitude. Mais bon je ne sais pas j'ai été élevé avec l'esprit montagnard, c'est les traditions, le respect. Bon il y a des quand même des français qui ont tapé dedans ». (Nicolas)

Et les séances de musculations dans les salles de sport réservées aux sportifs dans les villes accueillant les épreuves mondiales donnent souvent l'occasion à Nicolas de se confronter directement aux athlètes dopés :

> « Le pire c'est en musculation. Vu la muscu que je fais ! Je suis fais comme je suis fais et j'ai un physique de très bonne qualité, j'en suis conscient. Et l'année passée ou il y a deux ans, j'ai vu X [champion autrichien] torse nu. Je me suis dit "merde. Il fait pas le même sport que moi". Il ne devait pas être plus lourd que moi sauf qu'il était taillé comme un *bodybuilder*. Pas un gramme de graisse sur son corps et ça c'est impressionnant. Je me suis dit que même s'il a des prédispositions exceptionnelles, c'est pas possible sans produits. On voyait tous ses muscles saillants. Il pouvait être en string sur un podium en train de défiler c'était pareil. C'était hallucinant. Moi j'ai dis bon je m'en vais. Je suis quand même très costaud mais quand tu me vois tu ne fais pas un cours d'anatomie dessus. Ça m'a choqué. Mais je pense qu'il est toujours possible de gagner sans se doper mais d'être régulier devant ces mecs c'est difficile parce que moi d'une semaine à l'autre c'est difficile, je suis fatigué. Je ne fais pas premier tous les week-end comme le font les mecs qui se chargent. La courbe

de performance irrégulière est relative aux mecs qui ne se dopent pas. Un mec qui se dope, il va faire premier tout l'hiver. Et ça c'est difficile »

2- des produits de récupération et auto-médication

De fait, les sportifs « chiqueurs » ou « snusseurs » cherchent plutôt à relativiser l'apport et la portée des produits nicotiniques, à en « neutraliser » les effets et les risques aussi bien au niveau de la stimulation de la performance sportive qu'au niveau de la récupération de l'effort physique. Les sportifs restent persuadés de l'innocuité de ces produits nicotiniques sur leur performance et n'évoquent pas leur santé. Bien qu'ils pensent que leur consommation risque de modifier leur perception et d'altérer leur rapport au corps[41], la chique n'est pas pour autant « *nuisible* » à la performance :

> « Moi je n'ai jamais vu d'inconvénients à chiquer par rapport à ma pratique sportive. Je ne pense pas que ce soit un dopant parce que avant je n'en mettais pas avant les courses parce que j'avais peur que ça me coupe les jambes ou que ça me rende moins performant. J'en ai mis une fois pour essayer [Q : Et alors ?] Et alors j'ai eu de bons résultats donc je me suis dit que c'était pas ça. Après j'ai d'autres choses à penser avant les courses que de me mettre une chique. Il faut que je me concentre. Donc j'en mettais pas beaucoup sur les skis. J'en mettais seulement quand je faisais du ski libre avec mes parents quand je me balade, quand je vais avec ma copine skier [...] Quand je chiquais beaucoup à la fin du lycée j'avais vingt ans et X [médecin du sport] le savait. Du moins il s'en doutait. On nous avait dit que ça augmentait le rythme cardiaque, que ça pouvait être mauvais et comme on fait beaucoup de contrôles, de tests à l'effort, toutes les années en coupe du monde. Je ne sais pas qui a sorti cette connerie je me suis rendu compte que ça n'augmentait pas du tout mon rythme cardiaque. Je ne voyais pas d'effets négatifs sur les tests. C'était une rumeur. » (Xavier)

> « J'ai jamais pensé que c'était du dopage. Enfin je ne vais pas dire "allez je vais me mettre une chique et ça ira mieux" Au contraire je me disais : non là tu es en course il ne faut pas en mettre. Alors j'en mettais quand même mais tu vois je me disais "calme toi" mais pas du tout "faut que je me mette une chique pour que ça aille plus vite" » (Amandine)

La chique figure plutôt au rang des produits de récupération, lesquels sont toujours à la frontière des produits dopants sans pour autant en être.

[41] Parmi les expressions qui reviennent régulièrement dans les propos des consommateurs de tabac à chiquer : « *couper les jambes* » ou « *couper en deux* » sont fréquentes.

> « Mais tu vois bien les produits de récup' que l'on prend c'est des vitamines, c'est des protéines, c'est des barres énergétiques et la chique c'est pas un truc de performance. On se disait, c'est à cause de la chique que l'on récupère moins bien donc on a arrêté pour voir. Il n'y a rien qui a changé parce que ça fait strictement rien. Nous [skieurs], mis à part la chique on est très pro je trouve. Même si cela nous arrive en fin de saison de se mettre une cuite et de faire la fête. […]» (Nicolas)

> « Moi ça me permet de récupérer. Mais il y en a qui disent que ça les fatigue, que ça leur coupe les jambes. Moi ça me permettait de récupérer. Pour moi c'est vachement mental. Je trouve que c'est mental » (Xavier)

> « Je ne pense pas que chiquer soit lié à l'hygiène de vie. Je pense que c'est peut-être plus lié à la concentration, au fait de décompresser. Je pense que les skieurs prennent quand même énormément de risques dans la pratique. C'est un sport de vitesse. Tu te déplaces sur des skis à soixante à l'heure ou à cent quarante à l'heure. C'est un sport de vitesse et il faut te déplacer, tu prends des risques, tu sautes des bosses, tu prends de pentes comme ça, sur des neiges dures ou des neiges molles tu vois. Je pense que c'est lié à ça. Je pense que tu peux être concentré sur un truc pendant un certain temps mais après je pense qu'il faut t'en extraire pour pouvoir vraiment te relâcher. Peut-être que c'est un produit qui aide à te relâcher complètement. Pour moi les skieurs sont vraiment *cleans* et les structures sont faites en fonction et ils ont des médecins dignes d'une fédération de ski. Tu vois c'est pas du bricolage. C'est vraiment hyper professionnel. Pour moi c'est pas un dopant. Tu n'améliore pas ta performance. Je pense que ça peut être une drogue douce. Un relaxant. Quoique le terme de drogue est peut-être un peu trop fort. C'est plutôt un relaxant. Comme quelqu'un qui prend un *Myolastan*®. Tu peux imaginer qu'au lieu de prendre du *Myolastan*®, tu chiques » (Sébastien)

Cette comparaison aux produits relaxants, aux produits de récupérations, et à ce médicament est aussi opérée par Nicolas. Ce dernier recherche d'abord une « *pastille du bonheur* », un moment de détente et de bien-être dans un contexte marqué par la pratique intensive et éreintante du sport, dans un contexte où la prise de risque et le dépassement de soi est devenue une norme de conduite fortement répandue dans le sport professionnel (Ehrenberg, 1999). Le tabac à chiquer aurait aux yeux de certains usagers, des effets similaires au *Myolastan*®. Il s'agit d'un décontractant musculaire réputé pour ses forts effets sédatifs, anxiolytiques et anti-stress très régulièrement prescrit aux sportifs par les médecins du sport et/ou par les rhumatologues[42]:

[42] D'après le Vidal, le Myolastan® est « un myorelaxant (relaxant musculaire) qui appartient à la famille des benzodiazépines. Il a également un effet sédatif. Il est utilisé dans le traitement d'appoint des contractures musculaires douloureuses. ».

> « Moi, [avec la chique] j'ai jamais eu l'impression d'avoir découvert le tabac. J'ai eu l'impression d'avoir découvert un truc qui me détendait. Un truc qui me détendait. Cela pouvait être une pastille de décontractant, une pastille du bonheur je l'aurai pris. Au début, c'est léger, et pourtant après tu deviens accro. Moi j'aimais bien après une grosse séance de sport, j'arrivais à l'hôtel dans le lit et je me mettais une boulette. Ça me faisait du bien. Ça me détendait pendant un quart d'heure, vingt minutes. En fait, c'est comme le *Myolastan*® mais en moins fort »

Par conséquent, la place que le tabac non fumé occupe dans l'espace normatif des substances psychoactives, tout comme sa qualification comme produit dopant, n'est pas claire. Ces produits nicotiniques (*snus*, *skoal*, *snuff*, chique etc.) sont difficiles à répertorier et prennent place dans une configuration d'usages multiples de produits psychoactifs dans le sport. Cette prise de produits nicotiniques et en particulier l'usage du tabac à chiquer dans les milieux sportifs prend sens par rapport à cette tension entre performance et relâchement des tensions accumulées au cours de la pratique sportive intensive. Mais elle se joue aussi de la relation ambiguë entre médicament et drogue, entre réparation, soin, et dopage[43] (Richard, 2005). L'usage du tabac non fumé dans le sport est lié à des temporalités précises, celles précédant ou succédant aux épreuves compétitives et à des espaces de décompression et de libération des émotions. En tout cas, le tabac non fumé, produit de consommation commun apparaît comme « *un des médiateurs possible de cette libération des tensions* » (Aquatias, 2003). Il est alors aux yeux des sportifs consommé à des fins de détente, de confort, particulièrement dans le cadre des festivités. Les produits nicotiniques peuvent être utilisés comme des produits de récupération et participer de la « palette des comportements pharmacologiques » des sportifs de haut niveau (Brissonneau, Bui-Xûan-Picchedda, 2005). S'il est possible de stratifier et de hiérarchiser les produits identifiés comme appartenant à la famille des dopants et à ses différentes catégories (EPO, hormones de croissances, stéroïdes anabolisants, etc.), il est aussi nécessaire de s'intéresser à l'usage abusif de substances psychoactives (médicaments, produits licites et culturellement intégrés) plus communes et plus ordinaires nécessitant parfois d'être associées à d'autres produits destinés à potentialiser les effets stimulants ou dopants (comme par exemple la

[43] Rappelons que le tabac à l'origine est utilisé à des fins thérapeutiques et que certains dérivés de synthèse de la nicotine sont étudiés pour différents troubles et maladies (Alzheimer, etc.). Et rappelons avec Denis Richard que la nicotine est aussi utilisée dans le traitement de substitution et d'aide au sevrage des fumeurs. Les substituts nicotiniques sous forme de timbre, de gomme utilisés dans le cadre d'un sevrage tabagique pourraient être détournés de leur usage premier, médical, pour stimuler une performance.

caféine et les produits nicotinés). C'est alors vers les formes d'expérimentation et d'évaluation empiriques des produits légaux, combinés par les sportifs eux-mêmes et par leur entourage à des produits illégaux, ainsi que vers les « pratiques domestiques d'auto-médication » (Richard, 2005 : 82), qu'il faut porter son attention de façon plus précise[44].

[44] Comme par exemple l'usage abusif d'Ibuprofène® par les grimpeurs. Nous remercions ici Claire Autant-Dorier pour cette remarque.

Conclusion

En conclusion, nous pouvons mettre en évidence certains points, rappelant que cette enquête n'a pu récolter qu'un ensemble de données ponctuelles et locales. En cela elle ne peut prétendre faire l'objet d'une généralisation ou décrire des tendances. Il s'agissait de fournir quelques éléments de connaissances sur cette forme de pratique tabagique dans les milieux sportifs.

1) La consommation de tabac à chiquer s'apparente à une pratique toxicomane, avec ses risques sanitaires certains (brûlures, déchaussements des dents, dépression, dépendance etc.) et dans les pratiques des usagers (déni des risques, vocabulaire, modes d'administration, pratiques à risques et rapport « contrôlé » à la pratique, etc.). La dangerosité des différents produits nicotinés est néanmoins hiérarchisée par les usagers (les produits scandinaves et américains apparaissant moins forts que le tabac à chiquer commercialisé en France par exemple). Les usages sont à la fois dopants, de détente et festifs. Ils rendent manifeste cette « nébuleuse multifonctionnelle » dont parle Alain Ehrenberg à propos des drogues (1991). Il y a un trouble des frontières entre d'une part les effets ressentis, perçus et attendus (détente, relaxant) et les effets réels (stimulants), entre les produits nicotinés ayant des effets toxiques et d'autre part les produits nicotiniques ayant des effets thérapeutiques, de « réparation » ou de récupération.

2) L'interdiction de fumer dans les lieux publics, la progressive stigmatisation du tabac fumé en France – à l'image de ce qui se passe dans certains milieux sportifs où la cigarette est quasiment prohibée si ce n'est discréditante – risque de provoquer une augmentation de la consommation de tabac sous sa forme non fumée. Les usages alternatifs et abusifs de produits nicotiniques risquent de s'intensifier et les produits nicotiniques d'ordinaire utilisés à des fins de sevrage tabagique ou thérapeutique pourraient, détournées de leur usage premier, faire leur entrée dans l'espace des produits dopants ou de récupération.

3) Une méthodologie de prévention est donc à construire notamment dans les clubs sportifs, bien que ceux-ci semblent protéger les plus jeunes des consommations. Elle

est à orienter vers les espaces spécifiques scolaires (section sport-études) et festifs. Ces consommations pourraient faire l'objet d'une attention publique renforcée tant elles semblent être socialement admises et tolérées par l'encadrement technique et sportif (lui-même consommateur parfois). Une diffusion de l'information relative aux dangers sanitaires liés au tabac à chiquer pourrait être simplement relancée auprès des professions médicales, des membres des groupes sportifs et des adolescents scolarisés des régions Rhône-alpes et Midi-Pyrénées.

4) Le travail de qualification autour du tabac à chiquer est important et figure comme un enjeu majeur pour les usagers comme pour ceux qui prennent en charge les conduites à risques : dopage, conduite addictive, forme de tabagisme mineure, conduite à risque, habitude toxique ? il y a un flou dans la définition et la classification de ce produit dans l'espace normatif des substances psychoactives et des conduites addictives. La frontière entre médicament et drogue est floue tout comme la frontière entre stimulant et relaxant. Pour certains, la qualification de ce produit comme dopant et son inscription sur la liste des substances prohibées peut être perçue comme une mesure adéquate (même s'il semble plus facile de se procurer de l'EPO que du *snus* dans certains milieux) et serait la meilleure des préventions. Pour d'autres, elle n'est pas une priorité. Il y a, en tout cas, un intérêt à maintenir la controverse autour des dangers liés à la chique et des autres produits (*snus*, *skoal*, *snuff* etc.) et à poursuivre les études médicales sur les produits et leurs usages surtout si elle commence à s'étendre à la population scolaire et aux adolescents dont les usages risquent de se modifier en sortant du monde du sport.

Préconisations :

- renforcer la connaissance de cette consommation (sous l'angle épidémiologique et pharmacologique).
- réintroduire une enquête sociologique de cadrage dans les milieux sportifs cette fois-ci sous l'angle des usages festifs et excessifs et/ou sous l'angle des usages abusifs des produits ordinaires (qu'ils soient associés ou pas à d'autres produits). Une attention aux situations d'intoxications chroniques pourrait être envisagée dans les milieux sportifs tant ces situations semblent être

révélatrices des pratiques de consommation de substances psychoactives (dopage festif, dopage sportif).

- penser à fabriquer des dispositifs d'observation comparables à ce que fait la M.I.L.D.T. dans d'autres espaces (festifs, urbains) pour appréhender les phénomènes émergents dans les milieux sportifs. Le phénomène de la chique est présent dans certains milieux sportifs depuis plus de dix ans maintenant.

Références bibliographiques

AQUATIAS S., (2003), « Activités sportives et "dé-contrôle" des émotions : esquisse d'une analyse des usages de produits psychoactifs dans le sport et hors le sport », *Déviance et Société,* vol. 27, n°3, 313-330.

AQUATIAS S. (dir), M. LEROUX, I. DESRUES, C. VALLETTE VIALLARD, V. STETTINGER, (1999), *Activités sportives, pratiques à risques, usages de substances dopantes et psychoactives : recherche sur la pratique moderne du sport*, RESSCOM, Ministère de la Jeunesse et des sports.

BECK F., WILQUIN J-L. GUILBERT P., PERETTI-WATEL P. LEGLEYE S., LAKHDAR CB., GAUTIER A., (2006a), « Le tabagisme aujourd'hui en France : quelques données de cadrage », *Psychotropes,* vol. 12, n°1, 9-25.

BECK F., PERETTI-WATEL P. LEGLEYE S., SPILKA S., (2006b), « Le tabagisme des adolescents : baisse du niveau d'usage et représentations spécifiques », *Psychotropes,* vol. 12, n°1, 75-97.

BECK F., LEGLEYE S., SPILKA S., (2006c), « Les drogues à 17 ans. Evolutions, contextes d'usages et prises de risques », *Tendances,* n°49, septembre.

BECK F., LEGLEYE S., PERETTI-WATEL P., (2003), « Pratique sportive et usages de substances psychoactives », France, 2000. *Bulletin Epidémiologique Hebdomadaire*., n°15, 81-82.

BECK F., LEGLEYE S., PERETTI-WATEL P., (2001), « Pratique sportive et usages de substances psychoactives : de l'adolescence à l'âge adulte », *Tendances,* n°13, avril.

BECKER H.S., (2001), « Les drogues: que sont-elles? », in *Qu'est-ce qu'une drogue?* , Anglet, Atlantica, 11-20.

BECKER H.S., (1985), *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*. Ed. Métaillié,

BECKER H.S., (1967), « History, Culture and Subjective Experience : An Exploration of the Social Bases of Drug-Induced Experiences », *Journal of Health and Social Behaviour*, n°8, 163-176.

BRISSONNEAU C. BUI-XUAN-PICCCHEDDA K., (2005), « Analyse psychologique et sociologique du dopage. Rationalisation du discours, du mode de vie et de l'entraînement sportif », *STAPS*, vol. 26, n°70, 59-73

BRISSONNEAU C. (2003), « La tentation du dopage », in P. DURET, D. BODIN, *Le sport en questions*, Paris, Chiron, coll. « Sports-Etudes », 97-111

CHOQUET M. et al., (1999), *Jeunes, sport, et conduites à risques*, Paris, Ministère de la Jeunesse et des sports.

DEBOIS, N., (2003), « De l'anxiété aux émotions compétitives : Etat de la recherche sur les états affectifs en psychologie du sport », *STAPS*, n°62, 21-42

DUNNING E., WADDINGTON Y., (2003), « Sport as a drug and drugs in sport. Some exploratory comment », *International review for the sociology of sport*, vol.38, n°3, 351-368.

EHRENBERG A., (1999), « Du dépassement de soi à l'effondrement psychique : les nouvelles frontières de la drogue », *Esprit*, n°1, 134-146.

EHRENBERG A., (1991), « Un monde de funambules », in *Individus sous influence. Drogues, alcool, médicaments psychotropes*, Paris, Editions Seuil Esprit, 5-28.

ELIAS N. DUNNING E., (1994), *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*. Paris, Fayard.

ETILE F., (2006), « L'analyse économique des politiques publiques du tabagisme », *Psychotropes,* vol.12, n°1, 25-57.

FONTAINE A., (2006), *Double vie. Les drogues et le travail*. Paris, Les empêcheurs de penser en rond.

GANDILHON M. BELLO P-Y. TOUFIK A. EVRARD I., (2005) « Tendances récentes et nouvelles drogues en France », *Tendances* , n°45, OFDT, décembre.

GARNIER M. (2005), *Sport de haut niveau et hygiène de vie. Enquête parmi des sportifs en « Pôles » France et espoirs d'Isère, Savoie et Haute Savoie.* Département de Santé publique, Centre Léon Bérard, Lyon, 37p.

GERVAIS A., (1998), « Tabac non fumé = danger », *Info-tabac*, n°32, octobre.

HANNAM S.E., (1997), « Smokeless tabacco use among big ten wrestlers and selected associated factors », *Substance Use and Misuse*, vol.32, n°3, 369-376.

HAUTEFEUILLE M. BECK F., (2006), « Le tabagisme en France : suivi épidémiologique et évaluation des politiques de régulation » *Psychotropes,* vol.12, n°1, 5-9

INGOLD F.R., (1991), « Les toxicomanes en Europe. Epidemiologie et Ethnographie », in Ehrenberg A. (dir.) *Individus sous influence. Drogues, alcool, médicaments psychotropes*, Paris, Editions Seuil Esprit, 257-270.

JAUFFRET-ROUSTIDE M., (2006), « Sciences sociales et épidémiologie : des approches méthodologiques qui se complètent, à propos de la question des pratiques à risques chez les usagers de drogues », *Bulletin Epidémiologique Hebdomadaire*, n°2-3, 21-23.

JOLY P. (2007), « Plus que la victoire, Bode Miller vise des sensations exceptionnelles », *Le Monde*, 03 février.

LAGRUE G. (2007) « Des fumeurs particuliers ... Sportifs. Nicotine et tabac non fumé sont dopants », *Le Concours Médical*, tome 129 – 7/8, février

LAGRUE G., DEPIESSE F., DUPONT P., CORMIER S. MAUTRAIT C., (2003) « Cannabis, tabac et dopage. Mécanismes et contradictions », *Sport, santé et préparation physique*, juillet n°6, 10-11

LAGRUE G., DEPIESSE F., DUPONT P., CORMIER S. MAUTRAIT C., (2002) « Cannabis, tabac et dopage », *Entretiens de Bichat, Médecine*, septembre.

LAGRUE G., CORMIER S., LEBARGY F. (1996), « Nicotine : une substance psychoactive, un produit dopant ? », *La presse médicale,* vol. 25, n°16.

LAURE P. (2004), *Histoire du dopage et des conduites dopantes*, Paris, Vuibert

LAURE P. (2000), « Du concept de conduite dopante » in Siri F. (ed.) *La fièvre du dopage*, Paris, Autrement, 153-159.

LE BRETON D. (2005), « Le corps, la limite : signes d'identité à l'adolescence », in BROMBERGER C. et al. *Un corps pour soi*, Paris, PUF, coll. « Pratiques physiques et société » 89-111

LE BRETON D. (2003), « La douleur ou la mort ou l'affrontement aux limites », in P. DURET, D. BODIN, *Le sport en questions*, Paris, Chiron, coll. « Sports-Etudes », 85-95

LEJARD J-P. (1985), « Les sportifs et le tabac : une étude auprès de 1300 athlètes de tous niveaux et de toutes disciplines », *Tabac et santé*, n°58, 2ème trim, 8-13.

LEMAIRE J-L, (1999), *Le tabagisme*, Paris, PUF.

LOWENSTEIN B. , (2005), *Ces dépendances qui nous gouvernent. Comment s'en libérer ?* Paris, Calmann-Levy,

MARTHA C., GRIFFET J., (2006), « Sauter dans le vide : le BASE-JUMP, le jeu le plus sérieux du monde », *Ethnologie française*, vol. XXXVI, n°4, 635-642

MATHERN G., (2006), « Sport et tabac. Etude et perspective d'action autour du tabagisme en milieu sportif », Direction Régionale de la Jeunesse et des Sports Rhône-Alpes, *communication*, février.

MATHERN G., PERRIER C., BARONNAT J-P, LAGRUE G., (2005), « L'utilisation du tabac à chiquer. Une pratique émergente chez les adolescents », *La presse médicale,* vol.34, n°16, 1143-1144

MIDDLETON O. (2002), « Pratiques sportives et prévention des conduites à risques », *Psychotropes*, vol. 8, n°3-4, 59-68.

MIGNON P. (2002), *Le dopage : état des lieux sociologique*, Documents du C.E.S.A.M.E.S., n°10, juillet-décembre.

MOLIMARD R. (2005), « Le tabac sans fumée ou Snus, une réduction des risques liés au tabagisme », *Le Courrier des addictions,* vol. 7, n°2, 52-55.

MOLIMARD R. (2004), *La fume,* Sides éditions.

MOLIMARD R. (1987), « Tabac non fumé et dépendance », *Sem. Hôp. Paris*, n°43, 3355-61.

MONDENARD de J.-P. (2004), « Nicotine », *Dictionnaire du dopage. Substances, procédés, conduites, dangers*. Paris, Ed. Masson, 825-831

OGIEN A. (1999), *Sociologie de la déviance*. Paris, Armand Colin

PERETTI-WATEL P., (2006), « Le chemin de croix de la lutte antitabac. Eléments pour éclairer les difficultés de la prévention du tabagisme », *Psychotropes* n°1, vol. 12, 57-75.

PERETTI-WATEL P., (2005), *Cannabis, ecstasy : du stigmate au déni. Les deux morales des usages récréatifs des drogues illicites*. Paris, L'Harmattan.

PERSELL C.H., COOKSON P., (2001), « Pensionnats d'élite. Ethnographie d'une transmission de pouvoir », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.°2, 138, 56-65.

PICCCHEDDA K, BUI-XUAN G., (2005), « Maîtriser ses performances », *Addictions*, n°12, 10-14

POMMEREAU X., (2006), « Les violences cutanées auto-infligées à l'adolescence », *Enfance et psy*, vol. 3, n°32, 58-71.

PRUVOST J., DEPIESSE F., (2004), « Dopage en milieu sportif, approche médicolégale : conséquences sur les prescriptions en rééducation fonctionnelle et en traumatologie sportive », *Annales de réadaptation et de médecine physique*, 47, 263-273.

RAVENEAU G., (2006), « Prises de risque sportives : représentations et constructions sociales », *Ethnologie française*, vol. XXXVI, N°4, 581-590

REHAILIA A., (2006), *Tabac non fumé : sport et dépendance*. « Physiologie et Biologie des Systèmes Intégrés », Mémoire sous la dir. de Mr R. Oullion C.H.U. Saint-Etienne. 38p.

RICHARD D., (2005), *Les drogues*, Paris, Armand Colin, coll. Psychologie « 128 ».

RITCHER P. SPIERTO F.W., (2003), «Surveillance of smokeless tabacco nicotine, pH, moisture, and umprotonated nicotine content » *Nicotine & Tabacco Research*, vol. 5, n°6, 885-889.

SCHWEIZER C., CARDIS C., SAUGY M., RIVIER L., (1997), « Nicotine in sport : use or abuse? » In SCHÄNZER W., GEYER H., GOTZMANN A. MARECK-ENGELKE U. (eds), *Recent advances in doping analysis (5)*, Proceedings of the Manfred Donike Workshop, 15th Cologne Workshop on Dope Analysis, 23rd to 28th February, Sport und Buch Strauß.

SEVERSON H.H , KLEIN K., LICHTENSEIN E., KAUFMAN N., ORLEANS CT, (2005), « Smokeless tabacco use among professional baseball players : survey results 1998 to 2003 », *Tabacco Control*, 14, 31-36.

TAVERNEY N., (1997), *Nicotine dans le sport : usage ou dopage?*, Laboratoire d'analyse du dopage, Lausanne, travail de diplôme A.P.L.S.M.D. sous la direction de L. Rivier, 49 p.

TRABAL P., (2006) « L'apport des sciences sociales sur le dossier du dopage », *Conférences sur l'éthique et la recherche en sciences sociales dans les politiques antidopage*, Conseil de l'Europe, Rapport, Larnaca, Chypre, 13-14 avril, 8-22.

VIGARELLO G., (2002), *Du jeu ancien au show sportif. La naissance d'un mythe.* Paris, Seuil.

VINCENT, E., (2006), « Le dopage du pauvre », *Le Monde*, 20 octobre, p.22

WADDINGTON I., (1999), « Doping in sport : sociological aspects », *Doping in sport*, European Commission, Brussels, march.